ΜΕΤΑ ΝΟΙΑ

PAROLES DES PÈRES POUR NOTRE TEMPS

NUMÉRO Ø1 / 2020

LES CHRÉTIENS FACE AUX AFFLICTIONS

Dans le monde, vous aurez des afflictions mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde.

jean 16,33

Jésus**, en passant, vit un homme aveugle de naissance. ¶ Et Ses disciples Lui demandèrent: Maître, qui a péché, cet homme ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? ¶ Jésus répondit: **Ni lui n'a péché, ni ses parents; mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. ¶ Il faut que J'accomplisse les œuvres de Celui qui M'a envoyé, pendant qu'il est jour; la nuit vient, pendant laquelle personne ne peut travailler. ¶ Tant que Je suis dans le monde, Je suis la lumière du monde.** ¶ Après avoir dit cela, Il cracha à terre, et fit de la boue avec Sa salive; puis Il oignit de cette boue les yeux de l'aveugle. ¶ Et Il lui dit: **Va, lave-toi dans la piscine de Siloé** (nom qui signifie Envoyé). Il y alla donc, se lava, et revint voyant. ¶ De sorte que ses voisins, et ceux qui l'avaient vu auparavant mendier, disaient: N'est-ce pas là celui qui était assis, et qui mendiait? Les uns disaient: C'est lui. ¶ Et d'autres: Nullement, mais c'est quelqu'un qui lui ressemble. Mais lui, il disait: C'est moi. ¶ Ils lui dirent donc: Comment tes yeux ont-ils été ouverts ? ¶ Il répondit: Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, et en a oint mes yeux, puis Il m'a dit: **Va à la piscine de Siloé, et lave-toi.** J'y suis allé, et je me suis lavé, et je vois. ¶ Ils lui dirent: Où est-Il? Il répondit: Je ne sais pas. ¶ Ils amenèrent aux pharisiens celui qui avait été aveugle. ¶ Or c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue et lui avait ouvert les yeux. ¶ Les pharisiens lui demandèrent donc aussi comment il avait recouvré la vue. Et il leur dit: Il m'a mis de la boue sur les yeux, et je me suis lavé, et je vois. ¶ Là-dessus, quelques-uns des pharisiens disaient: Cet homme ne vient pas de Dieu, puisqu'Il n'observe pas le sabbat. Mais d'autres disaient: Comment un homme pécheur pourrait-il faire de tels miracles? Et il y avait division entre eux. ¶ Ils dirent donc de nouveau à l'aveugle: Toi, que dis-tu de Celui qui t'a ouvert les yeux? Il répondit: C'est un prophète. ¶ Mais les Juifs ne crurent point qu'il eût été aveugle, et qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir ses parents. ¶ Et ils les interrogèrent, en disant: Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle? Comment donc voit-il maintenant ? ¶ Les parents répondirent, en disant: Nous savons que c'est notre fils, et qu'il est né aveugle ; ¶ mais comment voit-il maintenant ? nous ne le savons pas ; ou qui lui a ouvert les yeux ? nous l'ignorons. Interrogez-le, il a l'âge ; qu'il parle pour lui-même. ¶ Ses parents dirent cela, parce qu'ils craignaient les Juifs ; car les Juifs étaient déjà convenus ensemble que, si quelqu'un reconnaissait Jésus pour le Christ, il serait chassé de la synagogue. ¶ C'est pour cela que ses parents dirent: Il a l'âge; interrogez-le-lui-même. ¶ Ils appelèrent donc une seconde fois l'homme qui avait été aveugle, et ils lui dirent: Rends gloire à Dieu; nous savons que cet homme est un pécheur. ¶ Il leur dit: Si c'est un pécheur, je ne sais; je sais une chose, c'est que j'étais aveugle, et que maintenant je vois. ¶ Ils lui dirent donc: Que t'a-t-Il fait? comment t'a-t-Il ouvert les yeux ? ¶ Il leur répondit: Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu; pourquoi voulez-vous l'entendre de nouveau? Est-ce que, vous aussi, vous voulez devenir Ses disciples ? ¶ Alors ils l'accablèrent d'injures, et dirent: Toi, sois Son disciple; nous, nous sommes disciples de Moïse. ¶ Nous savons que Dieu a parlé à Moïse; mais Celui-ci, nous ne savons d'où Il est. ¶ Cet homme leur répondit, et dit: C'est ceci qui est étonnant, que vous ne sachiez pas d'où Il est, et qu'Il m'ait ouvert les yeux. ¶ Or nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs; mais si quelqu'un honore Dieu et fait Sa volonté, c'est celui-là qu'Il exauce. ¶ Jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. ¶ Si cet homme ne venait pas de Dieu, Il ne pourrait rien faire. ¶ Ils lui répondirent: Tu es né tout entier dans le péché, et tu veux nous enseigner? Et ils le jetèrent dehors. ¶ Jésus apprit qu'ils l'avaient jeté dehors; et l'ayant rencontré, Il lui dit: **Crois-tu au Fils de Dieu ?** ¶ Il lui répondit, et dit: Qui est-Il, Seigneur, afin que je croie en Lui ? ¶ Et Jésus lui dit: **Tu L'as vu, et Celui qui te parle, c'est Lui.** ¶ Il répondit: Je crois, Seigneur. Et se prosternant, il L'adora. ¶ Alors **Jésus** dit: **C'est pour un jugement que Je suis venu dans ce monde, afin que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles.** ¶ Quelques pharisiens, qui étaient avec Lui, L'entendirent et Lui dirent: Est-ce que nous sommes aveugles, nous aussi? ¶ Jésus leur dit: **Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché; mais maintenant vous dites: Nous voyons; c'est pour cela que votre péché demeure.

Jean 9,1-41.

SOMMAIRE

saint Cyprien de Carthage	**05**	de la mortalité
	14	epitre de saint cyprien à demetrianus
diacre Ponce	**13**	vie et martyre de thascius cécilius cyprien
Eusèbe de Césarée	**16**	la maladie qui sévit - histoire ecclésiastique
saint Grégoire de Tours	**19**	de grégoire, pape de rome - son discours
saint Grégoire De Nazianze	**21**	sur une grêle qui avait fait de grands ravages
	31	de l'amour des pauvres
Grégoire de Nysse	**47**	sur la vie et les miracles de notre père parmi les saints grégoire le thaumaturge
saint Jean Chrysostome	**49**	sur le tremblement de terre et sur lazare et le mauvais riche
	52	homélie prononcée après le tremblement de terre

μετάνοια [métanoïa]

1.Sacrement institué par Jésus-Christ pour remettre les péchés après le baptême. = Pœnitentia, pénitence
2.Inclination ou prosternation faite en signe d'humilité et d'adoration. Elle est toujours accompagnée d'un signe de croix et d'une courte prière qui varie suivant les circonstances
3.Salut fait par un ecclésiastique au président du chœur.

Avec l'aide de Dieu, ***Métanoïa*** souhaite proposer aux chrétiens de notre temps les écrits des Pères de l'Église dans un format accessible. Les paroles des Pères résonnent avec force, aujourd'hui plus que jamais, et elles sont un guide sans faille pour tout chrétien qui chemine sur la voie étroite du Salut.

Les prochains numéros présenteront les réponses des Pères aux questions que les fidèles se posent aujourd'hui.
La publication et tous les articles sont également disponibles en format numérique à l'adresse ***hesychia.eu***. Sur le site vous trouverez également d'autres articles autour de la foi chrétienne.
Pour nous contacter, veuillez nous écrire à : ***contact@hesychia.eu***.

GLOIRE À DIEU POUR TOUTES SES ŒUVRES!

Le serviteur de Dieu, *Eugène*.

Références

Les citations de la Bible sont issues de ***la traduction de L. – CL. FILLION,*** Paris, 1894
Les illustrations sont adaptées d'après l'***Histoire de l'ornement russe du Xe au XVIe siècle d'après les manuscrits,*** Paris, 1870

Deux jours après, Il partit de là et S'en alla en Galilée. ¶ Car **Jésus** *Lui-même a rendu ce témoignage, qu'un prophète n'est point honoré dans sa patrie. ¶ Lors donc qu'Il vint en Galilée, les Galiléens L'accueillirent, parce qu'ils avaient vu tout ce qu'Il avait fait à Jérusalem au jour de la fête; car eux aussi ils étaient allés à la fête. ¶* **Jésus** *vint donc de nouveau à Cana en Galilée, où Il avait changé l'eau en vin. Et il y avait un officier du roi, dont le fils était malade à Capharnaüm. ¶ Ayant appris que* **Jésus** *venait de Judée en Galilée, il alla auprès de Lui, et* **Le** *pria de descendre, et de guérir son fils, qui était près de mourir. ¶* **Jésus** *lui dit:* ***Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez point.*** *¶ L'officier Lui dit: Seigneur, descendez avant que mon fils meure. ¶* **Jésus** *lui dit:* ***Va, ton fils vit.*** *Cet homme crut à la parole que* **Jésus** *lui avait dite, et il s'en alla. ¶ Comme déjà il descendait, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, et lui annoncèrent que son fils vivait. ¶ Il leur demanda l'heure à laquelle il s'était trouvé mieux; et ils lui dirent: Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté. ¶ Le père reconnut que c'était à cette heure-là que* **Jésus** *lui avait dit:* **Ton fils vit;** *et il crut, lui et toute sa maison. ¶ Ce fut là le second miracle que fit* **Jésus,** *après être revenu de Judée en Galilée.*
JEAN 4,43-54

Après cela, il y avait une fête des Juifs, et **Jésus** *monta à Jérusalem. ¶ Or il y a à Jérusalem la piscine des Brebis, qui s'appelle en hébreu Bethsaïda, et qui a cinq portiques. ¶ Sous ces portiques étaient étendus un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, qui attendaient le mouvement de l'eau. ¶ Car l'Ange du Seigneur descendait de temps en temps dans la piscine, et en agitait l'eau; et celui qui descendait le premier dans la piscine après que l'eau avait été agité était guéri, quelle que fût sa maladie. ¶ Or il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. ¶* **Jésus,** *l'ayant vu couché et sachant qu'il était malade depuis longtemps déjà, lui dit:* **Veux-tu être guéri ?** *¶ Le malade Lui répondit: Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine lorsque l'eau a été agitée; et pendant que j'y vais, un autre descend avant moi. ¶* **Jésus** *lui dit:* **Lève-toi, prends ton grabat, et marche.** *¶ Et aussitôt cet homme fut guéri, et il prit son grabat, et marcha. Or ce jour-là était un jour de sabbat. ¶ Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri: C'est le sabbat; il ne t'est pas permis d'emporter ton grabat. ¶ Il leur répondit: Celui-là même qui m'a guéri m'a dit: Prends ton grabat, et marche. ¶ Ils lui demandèrent: Quel est cet homme qui t'a dit: Prends ton grabat, et marche? ¶ Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui c'était; car* **Jésus** *S'était retiré de la foule rassemblée en ce lieu. ¶ Plus tard,* **Jésus** *le trouva dans le temple, et lui dit:* **Voici que tu as été guéri; ne pèche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire.** *¶ Cet homme alla, et annonça aux Juifs que c'était* **Jésus** *qui l'avait guéri.*
JEAN 5,1-15

De la mortalité

par saint Cyprien, évêque de Carthage

Histoire et œuvres complètes de saint Cyprien, évêque de Carthage
Traduction française par M. l'abbé Thibaut, Tome deuxième, p. 281-313
Cattier, Libraire-éditeur, Tours, 1869

Ce traité est célèbre parmi ceux de saint Cyprien. Voilà quelle en fut l'occasion. Une épidémie meurtrière ravageait l'Egypte ; le fléau s'était répandu dans presque toute l'Afrique. Eusèbe en parle dans son Histoire, et cite l'écrit du saint évêque de Carthage à ce sujet. Saint Augustin en tira depuis plusieurs beaux passages, qu'il oppose, entre autres, aux objections de Julien contre la Providence.

Parmi les fidèles à qui saint Cyprien adresse ce traité, un très grand nombre avaient donné ce généreux exemple ; mais d'autres, soit par faiblesse naturelle et manque de foi, soit par l'attrait de la vie mondaine, accusaient la Providence, les uns de leur envoyer des calamités, d'autres de les leur rendre communes avec les païens, d'autres enfin de leur enlever la couronne du martyre par des souffrances sans honneur.

La plupart d'entre vous, mes frères bien-aimés, possèdent une foi ferme, un jugement solide. Leur âme, attachée à Dieu, ne s'émeut pas en présence des maux de cette vie. Semblable à un rocher, elle résiste aux assauts du monde, aux flots impétueux du siècle, et elle sort de la tentation, éprouvée mais non vaincue. Cependant, il en est parmi vous qui, par suite de la faiblesse de leur caractère, du peu d'énergie de leur foi, du charme des choses créées, de la mollesse de leur sexe, et, ce qui est plus grave encore, des erreurs qui obscurcissent la vérité, chancellent dans la voie du salut et ne songent pas à profiter de la grâce divine qui sommeille dans leurs cœurs. Il m'a semblé que je devais m'adresser à eux en toute franchise. Donc, malgré ma faiblesse, je viens combattre, avec la parole divine, la négligence qui paralyse leur âme trop délicate et leur rappeler, qu'en qualité de chrétiens, ils doivent être dignes et de Dieu et du Christ.

Le soldat du Christ, mes frères bien-aimés, doit d'abord se connaître lui-même. Placé dans le camp du Seigneur, il soupire après les biens éternels. Ne vous laissez ni effrayer ni même arrêter par les tempêtes de ce monde: elles ont été prédites par le divin Maître. Avez-vous oublié que, pour instruire son peuple et fortifier son Église contre les maux à venir, il a annoncé des guerres, des famines, des pestes, des tremblements de terre? Bien plus, afin que ces terribles événements ne vinssent pas nous frapper à l'improviste, il en a fixé l'époque, et c'est à la fin des temps qu'ils doivent le plus se multiplier. La prophétie s'accomplit, et de là nous pouvons conclure que les autres prédictions s'accompliront à leur tour; car le Seigneur a dit : *Lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche* (Lc xxi). Oui, mes frères bien-aimés, le royaume de Dieu est proche; le monde passe et nous allons jouir de la vie véritable, du salut, du bonheur éternel, du Paradis que nous avions perdu. Déjà le ciel succède à la terre, la grandeur à la misère, l'éternité au néant.

Jésus dit : Prenez garde d'être séduits ; car beaucoup viendront sous mon nom, disant : c'est moi, et le temps est proche. Ne les suivez donc pas. Et lorsque vous entendrez parler de guerres et de séditions, ne soyez pas effrayés ; car il faut que ces choses arrivent d'abord, mais ce ne sera pas encore aussitôt la fin. Alors il leur dit : Nation se soulèvera contre nation, et royaume contre royaume. Et il y aura de grands tremblements de terre en divers lieux, et des pestes, et des famines, et des choses effrayantes dans le ciel, et de grands signes. […]Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, et, sur la terre, détresse des nations, à cause du bruit confus de la mer et des flots, les hommes séchant de frayeur, dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers ; car les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors on verra le Fils de l'homme venant sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté. Or, lorsque ces choses commenceront à arriver, regardez et levez la tête, parce que votre rédemption approche. […] Quand vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. […] Le ciel et la terre passeront ; mais mes paroles ne passeront pas. Prenez donc garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès du manger et du boire, et par les soucis de cette vie, et que ce jour ne vienne sur vous à l'improviste ; Car il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent sur la face de toute la terre. Veillez donc, priant en tout temps, afin que vous soyez trouvés dignes d'échapper à tous ces maux qui arriveront, et de paraître devant le Fils de l'homme.
LUC XXI

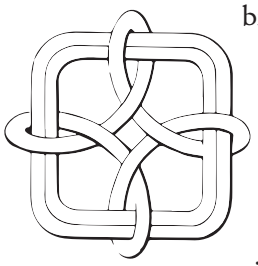
Jésus connut qu'ils voulaient l'interroger, et il leur dit : Vous vous demandez entre vous pourquoi j'ai dit : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me verrez. En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, vous, et le monde se réjouira. Vous, vous serez dans la tristesse ; mais votre tristesse sera changée en joie. Lorsqu'une femme enfante, elle a de la tristesse, parce que son heure est venue ; mais, lorsqu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de la souffrance, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde. Vous donc aussi, vous êtes maintenant dans la tristesse ; mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie.
JEAN XVI

QUI DONC, EN PRÉSENCE DE CES BIENS, se livrera au doute et à l'anxiété ? Qui s'abandonnera à la crainte et à la tristesse, s'il lui reste encore un rayon de son foi et d'espérance ? On craint la mort quand on ne veut pas aller vers le CHRIST ; on ne veut pas aller vers le CHRIST quand on désespère de régner avec lui. Il est écrit que le juste vit de la foi. Si vous êtes juste, si vous vivez de la foi, si vous croyez véritablement en Dieu, pourquoi ne pas accueillir avec empressement la voix du CHRIST qui vous appelle, alors que vous devez régner avec lui et que vous avez foi en ses promesses ? Pourquoi ne pas vous féliciter d'être à l'abri des atteintes du démon ? Siméon, le juste par excellence, accomplit avec une foi pleine et entière les préceptes du Seigneur. Il reçut du Ciel la promesse de ne mourir qu'après avoir vu le CHRIST. JÉSUS se présente dans le temple, entre les bras de sa Mère ; à cette vue, le vieillard reconnaît le MESSIE, objet de tant de prophéties ; il sait que sa dernière heure est venue ; ivre de joie, il prend l'enfant entre ses mains et, sûr d'aller prendre sa place au royaume céleste, il s'écrie : *Maintenant Seigneur, vous pouvez laisser partir votre serviteur en paix, car mes yeux ont vu l'aurore du salut* (LUC, II). Il montrait par là qu'il n'est, pour les serviteurs de Dieu, de paix, de liberté, de tranquillité véritable que, lorsqu'après avoir traversé les tourbillons de ce monde, ils arrivent au port de l'éternelle sécurité ; lorsque, vainqueurs de la mort, ils se revêtent d'immortalité. Là, en effet, se trouvent pour nous la paix, la tranquillité, le repos éternel.

La vie de ce monde est-elle autre chose qu'une lutte perpétuelle avec le démon ? N'avons-nous pas à repousser tous les jours ses traits meurtriers ? L'avarice, l'impureté, la colère, l'ambition, tels sont les ennemis que nous devons combattre ; tous les jours, nous avons à lutter péniblement contre les vices de la chair et les séductions du siècle. L'âme humaine, assiégée, comme une place forte, par la malice du démon, peut à peine faire face et résister à toutes ses attaques. Si vous terrassez l'avarice, l'impureté se dresse contre vous; si vous étouffez l'impureté, l'ambition lui succède ; si vous méprisez l'ambition, vous voilà enflammé de colère, enflé d'orgueil, sollicité par la sensualité ; vous voilà en butte aux traits de la jalousie et de l'envie, qui brisent parmi nous les liens de la concorde et de l'amitié. La malédiction monte à vos lèvres, et pourtant la loi divine la défend; on vous force à jurer, et pourtant ce n'est pas permis. Nous avons tant de persécutions à subir, tant de périls à surmonter, et nous nous plaisons à prolonger notre séjour ici-bas, au milieu des glaives du démon. Ah ! Qu'il serait plus sage d'invoquer le secours de la mort pour hâter notre retour auprès du CHRIST ! ***En vérité, nous dit-il, vous pleurerez, vous gémirez et le monde se réjouira ; vous serez tristes, mais votre tristesse sera changée en joie***. (JEAN XVI) Qui ne désirerait être exempt de tristesse ? qui ne se hâterait d'accourir à la joie ?

Or, le Seigneur nous déclare quand notre tristesse sera changée en joie : *Je vous reverrai, dit-il, et votre cœur se réjouira et personne ne vous enlèvera votre joie* (JEAN, VI). Puisque notre joie consiste à voir le CHRIST et qu'elle ne peut pas exister sans cette vue, quel aveuglement, quelle démence, d'aimer les chagrins, les peines, les larmes de cette vie, et de ne pas hâter de ses vœux l'avènement de ce bonheur que personne ne peut nous ravir !

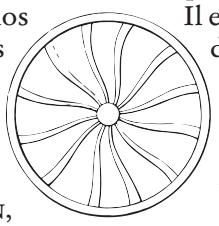
“ On se fait donc chrétien pour se mettre à l'abri des maux de cette vie, pour jouir de toutes les félicités du siècle, et non pour souffrir ici-bas toutes sortes d'adversités, en vue de la joie future ? ”



La cause de ce désordre, mes frères bien-aimés, c'est le manque de foi. Personne ne croit à la réalité des promesses du DIEU qui est la vérité même, du DIEU dont la parole est éternelle et immuable. Si un homme sérieux et honnête vous faisait une promesse, vous croiriez à sa parole, vous le jugeriez incapable de vous tromper,

parce que vous savez qu'il est sincère dans ses discours et dans ses actes. Voilà que DIEU vous parle, et vous, homme de peu de foi, vous êtes indécis et flottant ! DIEU, à votre sortie de ce monde, vous promet l'immortalité et l'éternité bienheureuse, et vous doutez ! Ce n'est ne pas connaître DIEU ; c'est offenser par son incrédulité le CHRIST, maître des croyants ; c'est manquer de foi dans l'Église, qui est le sanctuaire de la foi.

Voulez-vous savoir combien il est avantageux de quitter cette vie ? Écoutez le CHRIST qui connaissait si bien nos véritables intérêts. Comme ses disciples étaient attristés, parce qu'il leur annonçait son prochain départ, il leur dit : *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez parce que je retourne vers mon Père* (JEAN, XIV). Il nous montre par ces paroles que lorsque les êtres qui nous sont chers sortent de ce monde, nous devons en ressentir plus de joie que de douleur. Le grand apôtre se rappelait ces vérités lorsqu'il écrivait: *Le Christ est ma vie, et la mort est un gain pour moi* (PH, I). Il regardait comme un grand avantage de briser les liens qui l'attachaient à la terre, de n'être plus en butte aux vices et aux exigences de la chair, de s'élever au-dessus des tribulations d'ici-bas, et, libre enfin des embûches du démon, de suivre la voix du CHRIST qui l'appelait au royaume céleste.



1° **CAUSES DU FLÉAU** Mais il en est qui s'étonnent de voir que les fidèles tombent aussi bien que les idolâtres sous les coups de la contagion. On se fait donc chrétien pour se mettre à l'abri des maux de cette vie, pour jouir de toutes les félicités du siècle, et non pour souffrir ici-bas toutes sortes d'adversités, en vue de la joie future ? Il en est qui s'étonnent de voir que la mort nous frappe comme les autres. Mais, dans ce monde, tout nous est commun avec le reste des hommes puisque, selon les lois de la nature, nous avons la même chair. Tant que nous restons sur cette terre, nous appartenons au genre humain par le corps, nous en sommes séparés par l'esprit. Ainsi, en attendant que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, que cette chair sujette à la mort devienne immortelle et que l'Esprit nous conduise à DIEU le PÈRE, toutes les incommodités corporelles, quelles qu'elles soient, nous sont communes avec les autres hommes. Lorsque la terre nous refuse ses fruits, la, faim n'épargne personne. Lorsqu'une ville tombe entre les mains des ennemis, tous les citoyens deviennent captifs. Lorsque l'implacable sérénité du Ciel empêche l'action des pluies, la sécheresse est la même pour tous. Qu'un navire se brise sur les écueils, tous les passagers, sans exception, périront dans un naufrage commun. Il en est de même de toutes les maladies: douleurs des yeux, accès de fièvre, infirmités des membres ; elles nous sont communes avec le reste des hommes, parce que nous avons la même chair.

Bien plus, si le chrétien a une idée exacte de sa mission sur la terre, il comprendra que ses épreuves doivent être plus nombreuses que celles des autres hommes, parce que ses luttes avec le démon sont plus fréquentes. C'est l'avertissement que nous donne l'Écriture : *Mon fils, en vous consacrant au service de Dieu, persévérez dans la justice et dans la crainte du Seigneur, et préparez votre âme à la tentation.* Et plus loin : *Soyez ferme dans la douleur, patient dans l'humiliation, car l'or et l'argent sont éprouvés par le feu, et l'homme dans le creuset de l'humiliation* (ECCL, II). Ainsi Job, après la perte de ses biens et la mort de ses enfants, couvert lui-même de plaies et de vers, ne fut pas vaincu mais purifié par l'épreuve. Voyez comme l'héroïsme de sa patience éclate au milieu de tant de combats et de douleurs : *Je suis sorti nu du sein de ma mère, nu je descendrai dans mon sépulcre. Le Seigneur m'a tout donné, il m'a tout ôté; il a agi selon sa sagesse que son nom soit béni* (JOB, I). Son épouse lui disait de proférer, dans sa souffrance, des plaintes et des blasphèmes contre DIEU : *Vous parlez comme une femme insensée, lui répondit le patriarche. Si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas des maux ?* Ainsi, dans toutes ces choses, Job ne pécha point en paroles contre DIEU. C'est pourquoi le SEIGNEUR lui rend témoignage en ces

Car je sais que cela tournera à mon salut, grâce à votre intercession et à l'assistance de l'Esprit de Jésus-Christ, selon l'attente et l'espérance où je suis que je ne serai confondu en rien ; mais que, parlant avec toute assurance, je verrai, maintenant comme toujours, le Christ glorifié dans mon corps, soit par ma vie, soit par ma mort. Car, pour moi, la vie c'est le Christ, et la mort m'est un gain.
PHILIPPIENS I

Mon fils, lorque tu entreras au service de Dieu, demeure ferme dans la justice et dans la crainte, et prépare ton âme à la tentation. Humilie ton cœur et attends patiemment ; prête l'oreille, et reçois les paroles de la sagesse, et ne te hâte point au temps de l'épreuve. Souffre les retards de Dieu ; demeure uni à Dieu, et attends patiemment, afin que ta vie s'accroisse en vue de la fin. Accepte tout ce qui te sera imposé, demeure en paix dans la douleur, et dans ton humiliation conserve la patience ; car l'or et l'argent s'éprouvent au feu, et les hommes aimés de Dieu s'éprouvent au creuset de l'humiliation. Aie confiance en Dieu, et il te rétablira ; rends ta voie droite, et espère en lui ; conserve sa crainte et vieillis avec elle.
ECCLÉSIASTIQUE II

Le Seigneur dit donc à Satan: Va, il est en ta main ; mais ne touche point à sa vie. Satan, étant sorti de devant le Seigneur, frappa Job d'un ulcère malin, depuis la plante des pieds jusqu'à la tête. Et Job, assis sur un fumier, ôtait avec un tesson la pourriture de ses ulcères. Alors sa femme lui dit: Vous demeurez encore dans votre simplicité ? Maudissez Dieu, et mourez. Il lui dit: Vous parlez comme une femme qui n'a point de sens. Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux ?
JOB II

Et parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. ¶ Et maintenant le Seigneur m'a envoyé pour vous guérir, et pour délivrer du démon Sara, la femme de votre fils. ¶ Car je suis l'Ange Raphaël, l'un des sept qui nous tenons en la présence du Seigneur. ¶ Lorsqu'ils eurent entendu ces paroles, ils furent troublés, et, saisis de frayeur, ils tombèrent le visage contre terre. ¶ Et l'Ange leur dit: La paix soit avec vous, ne craignez point. ¶ Car, lorsque j'étais avec vous, j'y étais par la volonté de Dieu; bénissez-Le et chantez-Le.
LE LIVRE DE TOBIE, XII

Et le Seigneur dit à Moïse: Reportez la verge d'Aaron dans le tabernacle du témoignage, afin qu'elle y soit bien gardée comme un signe de la rébellion des enfants d'Israël, et qu'ils cessent de former des plaintes contre Moi, de peur qu'ils ne soient punis de mort. ¶ Moïse fit ce que le Seigneur lui avait commandé
LES NOMBRES XVII

Car si Vous aviez désiré un sacrifice, je Vous l'aurais offert ; mais Vous ne prenez pas plaisir aux holocaustes. ¶ Le sacrifice digne de Dieu, c'est un esprit brisé; Vous ne mépriserez pas, ô Dieu, un coeur contrit et humilié.
PSAUME L

parce que le Seigneur votre Dieu vous tente, afin qu'il paraisse clairement si, oui ou non, vous L'aimez de tout votre coeur et de toute votre âme. ¶ Suivez le Seigneur votre Dieu, craignez-Le, gardez Ses commandements, écoutez Sa voix, servez-Le, et attachez-vous à Lui seul;
DEUTÉRONOME XIII

termes : *As-tu remarqué mon serviteur Job? Il n'en est point de semblable sur la terre. C'est un homme sans tache, un vrai serviteur de Dieu* (JOB II)

Tobie, après tant de bonnes œuvres, après s'être attiré par sa miséricorde les éloges de tous ses concitoyens, devient aveugle ; il continue à craindre et à bénir DIEU dans l'adversité, et la perte de ses forces ne sert qu'à le rendre plus saint. Son épouse tente aussi de le pervertir : *Où sont, dit-elle, tes bonnes œuvres? Vois ce que tu souffres* (TOB, II). Mais lui, ferme dans la crainte du Seigneur, trouvant dans sa foi assez de force pour faire face à toutes les douleurs, résista aux sollicitations de son épouse et mérita par sa patience de jouir des bénédictions de DIEU. Aussi l'ange Raphaël le loue en ces termes : *Il est honorable de révéler et de publier les œuvres de Dieu. Lorsque tu priais, ainsi que Sara, l'épouse de ton fils, j'offrais à Dieu votre prière. Lorsque tu ensevelissais les morts et que tu quittais ton repas à la hâte pour leur rendre ce triste devoir, j'étais auprès de toi. Maintenant Dieu m'envoie pour te guérir et pour délivrer Sara, l'épouse de ton fils. Je suis Raphaël, un des sept anges qui se tiennent et habitent devant la majesté de Dieu* (TOB, XII).

2° **AVANTAGES** Cette patience dans l'épreuve a toujours été la vertu des justes. Les apôtres, guidés par la loi du SEIGNEUR, ont eu pour règle de ne pas murmurer dans l'adversité, mais de supporter avec courage et patience tous les événements de ce monde. Les Juifs, au contraire, offensaient DIEU par leurs fréquents murmures, comme l'atteste le livre des Nombres : *Qu'ils cessent de murmurer contre moi,* dit le Seigneur, *et ils ne mourront pas.*

Ne murmurons donc pas., mes frères bien-aimés, mais supportons tout avec courage, car il est écrit: *Le sacrifice agréable à Dieu est une âme brisée par la tribulation. Dieu ne rejette pas un cœur contrit et humilié* (PSAL, L). Dans le Deutéronome, Moïse, inspiré par l'Esprit-Saint, nous donne la même leçon : *Le Seigneur votre Dieu vous éprouvera en vous envoyant la famine, et votre conduite montrera si vous avez bien ou mal gardé ses préceptes.* Il dit encore : *Le Seigneur vous éprouve pour savoir si vous l'aimez de tout votre cœur et de toute votre âme* (DEUT, XIII). Abraham fut agréable à DIEU, parce qu'il ne craignit pas, pour lui plaire, de sacrifier son fils. Vous qui ne pouvez accepter la perte d'un fils, déjà, condamné à la mort par les lois de la nature, que feriez-vous si vous receviez l'ordre de l'immoler? La foi et la crainte de DIEU doivent vous préparer à tous les événements. Qu'il s'agisse de la perte de votre fortune, de la maladie qui vient tourmenter votre corps, de la mort de votre épouse et de vos enfants sur lesquels vous êtes réduits à pleurer, regardez tous ces accidents, non comme des occasions de chute, mais comme des combats. Loin d'affaiblir ou de briser la foi du chrétien, ils manifestent, au contraire, son courage dans la lutte : il méprise les maux de cette vie, parce qu'il compte sur les biens éternels. Sans combat, pas de victoire ; mais, après la victoire, la couronne devient la récompense du vainqueur. Le pilote se fait connaître dans la tempête, le soldat dans la bataille. Il serait ridicule de se vanter quand il n'y a pas de péril ; c'est la lutte contre l'adversité qui fait ressortir les qualités sérieuses et solides.

L'arbre dont les racines pénètrent profondément dans le sol résiste au choc des tempêtes ; le navire solidement construit est battu par les flots, sans être brisé par eux. Quand on vanne le blé sur l'aire, les grains forts et pesants résistent à l'action du vent, qui n'emporte que la paille inutile. Aussi l'apôtre saint Paul, après tous ses naufrages, après ses flagellations, après tous les tourments infligés à son corps, ne voit dans ces adversités qu'une épreuve d'où sa vertu doit sortir plus pure et plus vraie. *Pour réprimer mon orgueil, dit-il, je porte en moi une aiguillon charnelle, un ange de Satan qui me donne des soufflets. Trois fois j'ai prié le Seigneur de m'en délivrer, et il m'a répondu ma grâce te suffit, car la vertu se perfectionne dans l'infirmité* (II CORINTH, XII). Ainsi, lorsque nous sommes en face de l'infirmité, de la maladie ou d'un fléau quelconque, notre vertu reçoit son perfectionnement, et notre foi,

ferme dans l'épreuve, mérite la couronne. *La fournaise, dit l'Esprit-Saint, éprouve les vases du potier et la tribulation éprouve les hommes justes* (ECCL., XXVII).

3° **Désir du Ciel** Il y a une grande différence entre nous et ceux qui ignorent le **Dieu** véritable. Ceux-ci, dans l'adversité, s'abandonnent à la plainte et au murmure ; pour nous, les malheurs d'ici-bas, loin de nous détourner de la vertu et de la foi, ne font que nous fortifier davantage. Que le désordre qui s'introduit dans nos entrailles épuise nos forces ; que ce feu mystérieux qui s'allume dans notre sein ulcère notre gorge ; qu'un vomissement continu déchire notre poitrine ; que nos yeux s'injectent de sang ; que la contagion rende nécessaire pour quelques-uns l'amputation des pieds ou de quelque autre membre ; qu'une langueur mortelle, s'emparant de nos corps épuisés, affaiblisse notre marche, paralyse nos oreilles, obscurcisse nos yeux: ce sont autant de moyens par lesquels notre foi s'éclaire et se perfectionne. Déployer toutes ses forces contre les atteintes mortelles du fléau, n'est-ce pas l'effet d'une grande âme ? Se tenir debout, au milieu des ruines du genre humain, alors que ceux qui n'espèrent pas en **Dieu** demeurent prosternés, n'est-ce pas le comble de la gloire ? Ah ! Félicitons-nous de nos disgrâces, sachons en tirer parti, puisqu'en manifestant notre foi, en souffrant pour le Christ, nous arrivons par la voie étroite à la récompense qu'Il nous destine. Qu'il craigne de mourir celui qui n'est pas régénéré par l'eau et l'esprit, et qui est dévoué d'avance aux flammes de l'enfer. Qu'il craigne de mourir celui qui est étranger à la croix de **Jésus-Christ**. Qu'il craigne de mourir celui qui, après cette mort, aura en partage la mort éternelle. Qu'il craigne de mourir celui qui, en quittant cette vie, sera tourmenté par les flammes. Qu'il craigne de mourir celui dont la dernière heure n'est différée que pour retarder ses tortures et ses gémissements. Il n'en est pas de même des chrétiens : ils meurent sous les coups de la contagion, mais pour eux la mort c'est la délivrance. Les juifs, les idolâtres, les ennemis du **Christ**, ne voient qu'un fléau dans la mortalité qui nous afflige ; les serviteurs de **Dieu** la regardent comme l'entrée au port du salut. Les justes sont confondus par la mort avec les pécheurs, sans aucune distinction, c'est vrai ; mais ne croyez pas que leur destinée soit la même. Les justes sont appelés aux joies du Ciel, les méchants aux supplices éternels ; la mort ne fait que hâter la récompense des uns et le châtiment des autres.

Nous payons d'ingratitude les bienfaits de **Dieu**, frères bien-aimés, parce que nous n'en connaissons pas le prix. Voilà nos jeunes vierges qui quittent ce monde avec toute leur gloire, et qui n'ont à craindre ni les menaces ni la corruption de l'Antéchrist qui va paraître. Voilà nos jeunes gens qui échappent aux périls des passions et qui, sans avoir combattu, reçoivent la couronne d'innocence. Les femmes délicates n'ont plus à redouter les tourments : une mort rapide les met à l'abri de la persécution et des mains du bourreau. La peur de la mort, que le fléau tient suspendue sur nos têtes, enflamme les tièdes, ranime les lâches, ramène aux rigueurs de la règle ceux qui s'en étaient écartés. Cette crainte salutaire rappelle dans nos rangs les déserteurs, et force les païens à se pénétrer des enseignements de la foi. Ainsi, tandis que les vétérans de l'Église sont appelés au repos, je vois se former une nouvelle armée plus forte que la première ; elle marche au combat sans craindre la mort et vient combler les vides que le fléau a faits dans nos rangs. ¶ Que vous dirai-je encore, mes frères bien-aimés ? N'était-il pas juste et nécessaire que la contagion, qui paraît si horrible et si lugubre, vînt éprouver nos âmes et manifester notre foi ? Oui, il fallait voir si les hommes bien portants

parce que le Seigneur votre Dieu vous tente, afin qu'il paraisse clairement si, oui ou non, vous L'aimez de tout votre coeur et de toute votre âme. ¶ Suivez le Seigneur votre Dieu, craignez-Le, gardez Ses commandements, écoutez Sa voix, servez-Le, et attachez-vous à Lui seul
II CORINTHIENS XII

Si tu ne te maintiens pas fortement dans la crainte du Seigneur, ta maison sera bientôt renversée. ¶ Comme lorsqu'on remue le crible il ne reste que le rebut, ainsi l'inquiétude de l'homme demeure dans sa pensée. ¶ La fournaise éprouve les vases du potier, et l'épreuve de l'affliction, les hommes justes. ¶ Comme le soin qu'on prend de l'arbre paraît dans son fruit, ainsi la parole manifeste la pensée de l'homme.
ECCLÉSIASTIQUE XXVII

"Je suis Raphaël, un des sept anges qui se tiennent et habitent devant la majesté de Dieu

Mais J'ai quelque peu de choses contre toi; c'est que tu permets à la femme Jézabel, qui se dit prophétesse, d'enseigner et de séduire Mes serviteurs, pour les faire tomber dans la fornication, et leur faire manger des viandes sacrifiées aux idoles. ¶ Je lui ai donné du temps pour qu'elle fît pénitence, et elle ne veut pas se repentir de sa fornication. ¶ Voici, je vais la jeter sur un lit, et ceux qui commettent l'adultère avec elle seront dans une très grande tribulation, s'ils ne font pénitence de leurs oeuvres. ¶ Je frapperai de mort ses enfants, et toutes les Eglises sauront que Je suis celui qui sonde les reins et les coeurs, et Je rendrai à chacun de vous selon ses oeuvres. Mais Je vous dis à vous, ¶ et aux autres, qui êtes à Thyatire, et qui ne recevez pas cette doctrine, et qui n'avez pas connu les profondeurs de Satan, comme ils les appellent, que Je ne vous imposerai pas d'autre charge. ¶ Seulement, ce que vous avez, retenez-le jusqu'à ce que Je vienne. ¶ Et à celui qui aura vaincu et qui aura gardé Mes oeuvres jusqu'à la fin, Je lui donnerai puissance sur les nations.

APOCALYPSE II

Mais nous ne voulons pas, mes frères, que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui se sont endormis, afin que vous ne vous attristiez pas, comme les autres qui n'ont pas d'espérance. ¶ Car si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, croyons aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se sont endormis en Lui. ¶ Car voici ce que nous vous déclarons, d'après la parole du Seigneur: nous les vivants, qui sommes réservés pour l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis.¶ Car le Seigneur lui-même, au signal donné, à la voix d'un Archange et au son de la trompette de Dieu, descendra du Ciel, et ceux qui seront morts dans le Christ ressusciteront d'abord.

I THESSALONICIENS IV

viendraient au secours des infirmes ; si les membres de la famille s'aimaient véritablement entre eux ; si les maîtres auraient pitié de leurs serviteurs languissants ; si les médecins seraient sensibles aux supplications des malades ; si les orgueilleux mettraient un terme à leurs violences ; si les avares, en face de la mort, sauraient réprimer leur cupidité insatiable ; si les superbes se résigneraient à courber la tête, les pervers à tempérer leur audace ; si les riches, voyant mourir leurs héritiers, se résoudraient enfin à faire des largesses aux pauvres. Quand le fléau n'aurait eu d'autre effet que de nous montrer la mort en face, ce serait un grand avantage pour les chrétiens. En affrontant la mort, nous apprenons à désirer le martyre. Ce spectacle funèbre est pour nous un exercice : notre âme y puise de nouvelles forces et, par le mépris de la mort, elle se prépare à recevoir la couronne.

MAIS JE PRÉVOIS UNE OBJECTION. On me dira peut-être ce qui m'attriste dans les circonstances présentes, c'est que j'étais prêt à confesser le nom de JÉSUS-CHRIST ; je m'étais dévoué à la souffrance de tout mou cœur et de toutes mes forces ; me voilà donc privé de la palme du martyre, si je suis surpris par la mort. Je répondrai d'abord que le martyre dépend, non de vous, mais de la grâce divine ; vous ignorez si vous étiez digne de le recevoir, vous ne pouvez donc pas dire que vous l'avez perdu. En second lieu, Dieu scrute les reins et les cœurs ; il connaît vos pensées les plus secrètes, il vous voit, il vous loue ; il vous approuve. S'il reconnaît que vous étiez préparé au martyre, il récompensera votre courage. Lorsqu'il offrait à DIEU ses présents, Caïn n'avait pas encore tué son frère, et pourtant DIEU, qui connaît l'avenir, condamna un crime qui n'existait que dans la pensée du coupable. Si DIEU lit dans les mystères de l'avenir un projet criminel, pourquoi ne couronnerait-il pas dans ses serviteurs l'amour du bien, la résolution de lui rendre témoignage et le désir du martyre ? L'âme peut faiblir devant le martyre ; mais le martyre aussi peut trahir les désirs de l'âme. Tel vous êtes au moment où DIEU vous appelle, tel vous serez jugé par lui; il dit lui-même : ***Toutes les Églises sauront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs*** (APOC, II). ¶ DIEU ne demande pas notre sang, mais notre foi. Abraham, Isaac et Jacob ne périrent pas par le glaive : cependant leur foi et leur sainteté leur donnent la première place parmi les patriarches, et c'est auprès d'eux que se réunissent tous les fidèles qui ont trouvé grâce devant DIEU. C'est la volonté divine et non la nôtre que nous devons accomplir, comme nous l'enseigne la prière du Seigneur. Quelle folie ! Demander l'accomplissement de la volonté divine et ne pas obéir à l'ordre de Dieu, quand il nous rappelle de ce monde ! Nous résistons de toutes nos forces ; comme des serviteurs opiniâtres, nous arrivons tristes et chagrins en la présence du Maître ; c'est une nécessité fatale et non la soumission de notre volonté qui nous fait quitter ce monde. Nous allons à Dieu malgré nous : et nous attendons de lui la récompense céleste ? Pourquoi demander l'avènement du royaume de Dieu, si la captivité de la terre a pour nous tant de charmes ? Pourquoi cette prière, si nous préférons être ici-bas les esclaves du démon que de régner avec le CHRIST ? ¶ DIEU a daigné nous manifester les secrets de sa Providence ; il nous a montré qu'il s'occupe du salut des siens. Un de nos prêtres, affaibli par la maladie, touchait à sa dernière heure. Déjà il priait DIEU de le retirer de ce monde, lorsqu'il vit apparaître un jeune homme rayonnant de gloire et de majesté. Sa taille était élevée, son visage radieux. L'œil humain ne peut supporter tant d'éclat, à moins que, sur le point de quitter cette vie, il n'acquière une force nouvelle. Le jeune homme frémit et s'écria avec indignation : « *Vous craignez de souffrir ! vous ne voulez pas quitter cette terre ! Comment dois-je vous traiter ?* » Ces paroles renferment à la fois un reproche et un avis. Elles s'adressent et à ceux qui craignent la persécution et à ceux qui hésitent sur le seuil du tombeau, pour réprimer en eux les désirs de la terre et pour fixer leur pensée sur l'avenir. Le prêtre expirant entendit ces paroles que le messager céleste adressait au peuple chrétien. Elles n'étaient pas pour lui, mais pour nous : il

ne les entendit que pour les redire. Qu'avait-il à apprendre, lui qui allait quitter cette vie ? Mais c'est nous qui devons profiter de la leçon. En voyant réprimandé de la sorte un prêtre du Seigneur, qui soupirait après la mort, apprenons à connaître nos véritables intérêts. Et moi aussi, le plus petit et le dernier d'entre vous, j'ai souvent reçu des révélations semblables ; souvent la grâce divine est venue m'éclairer ; aussi je ne cesse de dire et d'enseigner publiquement que nous ne devons pas pleurer nos frères lorsque, à la voix du Seigneur, ils sortent de ce monde. Ils ne sont pas perdus pour nous, mais ils nous devancent ; ils ne s'éloignent pas, ils vont nous attendre là-haut après avoir accompli avec nous leur pèlerinage. Nous devons les regretter, mais non les pleurer. À quoi bon des habits de deuil, quand ils ont revêtu dans le Ciel la robe blanche? Ne prêtons pas le flanc aux censures des païens : c'est avec raison qu'ils nous reprocheraient de pleurer comme à jamais perdues des âmes que nous disons vivantes auprès de Dieu ; c'est avec raison qu'ils se plaindraient de ne pas trouver dans nos actions la foi que nous exprimons par nos paroles. Agir de la sorte, ce serait mentir à notre espérance et à notre foi ; notre langage serait celui d'un comédien. Qu'importe que la vertu brille dans nos paroles, si nos actes la démentent ? L'apôtre saint Paul condamne ceux qui, à la mort de leurs proches, se livrent à une tristesse excessive : *Nous ne voulons pas, mes frères, que vous soyez dans l'ignorance sur ceux qui dorment du sommeil de la mort, afin que vous ne soyez pas contristés, comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous croyons aussi que Dieu ressuscitera avec Jésus ceux qui sont morts en lui* (I Thess, iv). ¶ D'après l'apôtre, ce sont les hommes sans espérance qui sont contristés par la perte de leurs proches. Mais nous qui vivons d'espérance, qui croyons en Dieu, qui savons que Jésus-Christ est mort et ressuscité pour nous, nous qui demeurons dans le Christ et qui ressusciterons par lui et en lui, pourquoi ne voulons-nous pas quitter cette vie, ou bien pourquoi pleurons-nous ceux qui partent, comme s'ils disparaissaient pour toujours ? Et pourtant Jésus nous dit : *Je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi, quoique mort, vivra ; et tout homme qui vit et croit en moi ne mourra pas éternellement* (jean, xi). Si nous croyons au Christ, ayons foi à ses promesses, et sûrs d'éviter la mort, attachons-nous à lui, puisque c'est avec lui que devons vivre et régner toujours. Mourir c'est passer à l'immortalité ; on ne peut arriver à la vie éternelle, si on ne quitte cette terre. La mort n'est donc pas un exil, c'est un passage qui nous mène du temps à l'éternité. ¶ Qui ne se hâterait vers un avenir meilleur ? qui ne voudrait devenir semblable au Christ et arriver à la dignité de la grâce céleste ? L'apôtre saint Paul nous dit : *Notre conversation est dans le Ciel. C'est de là que nous attendons Jésus-Christ, notre maître, qui transformera ce corps terrestre en le rendant semblable à son corps glorieux* (philip, iii). Tels nous seront nous-mêmes, d'après la promesse du Christ. Il veut que nous soyons heureux avec lui dans les demeures éternelles. *Mon Père,* dit-il, *je veux que ceux que vous m'avez donnés soient avec moi, et qu'ils voient l'éclat dont vous m'avez environné avant l'origine du monde* (jean, xvii). Et nous pleurerions, nous gémirions, quand nous marchons vers la demeure du Christ et le royaume céleste ! Ah ! plutôt, confiants dans la promesse du Seigneur qui est toute vérité, réjouissons-nous de notre départ et de notre translation. *Hénoch*, dit la Genèse, *plût à Dieu, et il ne parut plus sur la terre, parce que Dieu le transféra dans un séjour meilleur* (gen, v). Ainsi Dieu récompensa le patriarche, en le délivrant de la corruption d'ici-bas. L'Esprit-Saint nous apprend encore, par la bouche de Salomon, que ceux qui sont agréables à Dieu quittent ce monde plus tôt que les autres, de peur qu'en y prolongeant leur séjour, ils n'en contractent la souillure. *Il a été enlevé,* dit le Livre de la Sagesse, *de*

Jésus lui dit: Ton frère ressuscitera. ¶ Marthe lui dit: Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. ¶ Jésus lui dit: Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en Moi, quand même il serait mort, vivra, ¶ et quiconque vit et croit en Moi, ne mourra jamais. Crois-tu cela? ¶ Elle lui dit: Oui, Seigneur, je crois que Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, que êtes venu dans ce monde..
JEAN XI

" Nous qui vivons d'espérance, qui croyons en Dieu, qui savons que Jésus-Christ est mort et ressuscité pour nous, nous qui demeurons dans le Christ et qui ressusciterons par lui et en lui, pourquoi ne voulons-nous pas quitter cette vie ?

Car il y en a beaucoup, dont je vous ai souvent parlé, et dont je vous parle encore maintenant avec larmes, qui marchent en ennemis de la Croix du Christ. ¶ Leur fin sera la perdition; ils ont pour dieu leur ventre, ils mettent leur gloire dans ce qui est leur honte, et leurs pensées sont pour la terre. ¶ Quant à nous, notre vie est dans le Ciel, d'où nous attendons comme sauveur notre Seigneur Jésus-Christ, ¶ qui transformera notre corps d'humiliation, en le rendant semblable à Son corps glorieux, par le pouvoir qu'Il a de S'assujettir toutes choses.
PHILIPPIENS III

Père, Je veux que, là où Je suis, ceux que Vous M'avez donnés y soient aussi avec Moi, afin qu'ils voient Ma gloire que Vous M'avez donnée, parce que Vous M'avez aimé avant la création du monde. ¶ Père juste, le monde ne Vous a pas connu; mais Moi, Je Vous ai connu, et ceux-ci ont connu que Vous M'avez envoyé. ¶ Je leur ai fait connaître Votre nom, et Je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont Vous M'avez aimé soit en eux, et Moi aussi en eux.
JEAN XVII

Il a été enlevé, de peur que la malice ne transformât son esprit, et que les apparences trompeuses ne séduisissent son âme. ¶ Car la fascination des frivolités obscurcit le bien, et l'inconstance de la passion renverse même l'esprit éloigné du mal. ¶ Quoiqu'il ait peu vécu, il a fourni une longue carrière; ¶ car son âme était agréable à Dieu: c'est pourquoi il s'est hâté de le tirer du milieu de l'iniquité. Les peuples, voyant cela, ne le comprennent pas, et il ne leur vient pas à la pensée ¶ que Dieu répand Sa grâce et Sa miséricorde sur Ses saints, et que Ses regards favorables sont sur Ses élus.

SAGESSE IV

Que Vos tabernacles sont aimables, Seigneur des armées! ¶ Mon âme soupire et languit après les parvis du Seigneur. Mon coeur et ma chair tressaillent d'amour pour le Dieu vivant. ¶ Car le passereau se trouve une maison, et la tourterelle un nid pour y placer ses petits. Vos autels, Seigneur des armées, mon Roi et mon Dieu ! ¶ Heureux ceux qui habitent dans Votre maison, Seigneur; ils Vous loueront dans les siècles des siècles.

PSAUME LXXXIII

Je vous écris, petits enfants, parce que vous avez connu le Père. Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts, que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le malin. ¶ N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui, ¶ car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et orgueil de la vie; et cela ne vient pas du Père, mais du monde. ¶ Or le monde passe, et sa concupiscence avec lui; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement.

I JEAN II

peur que le mal ne corrompît son intelligence. Son âme était agréable à Dieu, et c'est pour cela qu'il s'est empressé de l'enlever du milieu de l'iniquité (SAP, IV). Les Psaumes nous représentent également l'âme dévote s'élançant vers DIEU avec les ailes de la foi : ***Que votre demeure est agréable, Ô Dieu des vertus, je soupire après vous, je me hâte vers vos sacrés parvis*** (PSAL, LXXXIII). ¶ Je comprends qu'il veuille rester longtemps dans le monde; celui qui est aimé du monde, celui qui se laisse prendre aux amorces de la volupté. Mais le monde hait le chrétien : pourquoi donc aimez-vous votre ennemi ? Pourquoi ne suivez-vous pas plutôt le CHRIST qui vous a racheté et qui vous aime ? Saint Jean, dans son épître, nous exhorte à ne pas suivre les désirs de la chair : *N'aimez pas le monde*, dit-il, ***ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, la charité du Père n'est plus en lui ; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et ambition du siècle. Tout cela ne vient pas du Père, mais du monde. Or, le monde passera avec sa concupiscence. Mais celui qui fait la volonté de Dieu, vivra éternellement comme Dieu lui-même*** (I JEAN, II). ¶ Donc, mes frères bien-aimés, ranimons notre foi, fortifions notre âme, préparons-nous à accomplir la volonté divine et, bannissant toute crainte de la mort, songeons à l'immortalité qui doit la suivre. Que notre conduite s'accorde avec notre croyance: ne pleurons plus la perte de ceux qui nous sont chers et, quand l'heure du départ sonnera pour nous, allons, sans hésitation et sans retard auprès du DIEU qui nous appelle. Telle doit être dans tous les temps la conduite des serviteurs de DIEU, mais surtout à notre époque. Nous voyons, en effet, crouler le monde sous les fléaux qui l'envahissent de toutes parts. Le présent est bien triste ; l'avenir sera plus triste encore; c'est donc un avantage pour nous de quitter promptement cette vie. Si vous voyiez les murailles de votre maison chanceler, le toit s'effondrer, l'édifice tout entier (car les édifices périssent aussi de vieillesse), vous menacer d'une ruine prochaine, ne vous hâteriez-vous pas de fuir ? Si vous étiez assailli en mer par une violente tempête, si les flots soulevés vous menaçaient d'un naufrage prochain, ne vous hâteriez-vous pas de gagner le port ? Mais, regardez donc, le monde chancelle, il tombe; ce n'est plus la vieillesse, c'est la fin des choses : tout annonce une chute imminente ; et, lorsque DIEU, par un appel prématuré, vous arrache à tant de ruines, de naufrages, de fléaux de tout genre, vous ne l'en remerciez pas, vous ne vous en félicitez pas ! ¶ Considérons, mes frères bien-aimés, que nous avons renoncé au monde, et que nous sommes sur la terre comme des étrangers et des voyageurs. Saluons le jour qui assigne à chacun son domicile véritable, le jour qui nous délivre des liens de cette vie pour nous rendre au Paradis et au royaume céleste. Qui donc, vivant sur la terre étrangère, ne se hâterait de revenir vers sa patrie ? Quel homme, traversant les mers pour rejoindre sa famille, ne désirerait un vent favorable pour embrasser plus tôt ces êtres si chers ? Notre patrie c'est le Ciel : là se trouvent nos ancêtres, c'est-à-dire, les patriarches ; pourquoi ne pas nous hâter de jouir de leur vue ? Là nous attendent ceux qui nous sont chers : nos pères, nos frères, nos fils, l'assemblée entière des bienheureux, assurée de son immortalité, mais inquiète de notre salut. Quel bonheur pour eux et pour nous de se rencontrer, de se réunir de nouveau ! Quelle volupté d'habiter le royaume céleste sans craindre de mourir et avec la certitude de vivre éternellement ! Peut-il exister une félicité plus complète ? Là, se trouve l'assemblée glorieuse des apôtres, le chœur des prophètes, le peuple innombrable des martyrs victorieux dans les combats et dans la souffrance. Là sont les vierges triomphantes qui ont soumis aux lois de la chasteté la concupiscence de la chair. Là sont les miséricordieux qui ont distribué aux pauvres d'abondantes aumônes et qui, selon le précepte du Seigneur, ont transporté leur patrimoine terrestre dans les trésors du Ciel. Hâtons-nous, mes frères, de nous joindre à cette auguste assemblée ; souhaitons d'être bientôt avec eux en présence du CHRIST. Que cette pensée soit connue de DIEU ; que le CHRIST, notre maître, la trouve gravée dans nos cœurs. Plus nos désirs seront ardents, et plus la récompense qu'il nous destine sera abondante.

Vie et martyre de Thascius Cécilius Cyprien
évêque de carthage

écrite par son diacre ponce

Les pères de l'Église traduits en français par M. de Genoude
Tome cinquième bis, p. 8-11, Librairie d'Adrien le Clère et Ce, Paris 1842

Saint Cyprien de Carthage
[†258]
Né vers 205 à Carthage, de parents païens, Cyprien fait de bonnes études et devient professeur de littérature. Vers l'âge de quarante ans, il entend parler du Christ par un prêtre nommé Cecilius : il se convertit, donne une partie de ses biens aux pauvres, étudie la Bible et reçoit le baptême. Bientôt ordonnée prêtre, il est, presque aussitôt après, en 249, choisi par les chrétiens de Carthage comme évêque. Lors de la persécutwion de Dèce, il doit se cacher pour pouvoir continuer à guider son peuple : il leur écrit d'ailleurs des lettres nombreuses et fortes. Pendant ce temps, de graves problèmes ont surgi cependant à Carthage, entraînant des divisions dans les communautés : certains chrétiens ont renié leur foi (les lapsi), d'autres ont soudoyé les autorités. Peut-on les pardonner sans pénitence ? Parmi ceux qui sont restés fidèles (et qui ont même été des « confesseurs de la foi »), les avis sont partagés et certains s'opposent aux décisions prudentes de leur évêque. Pour résoudre ces tensions, Cyprien convoquera un concile régional à Carthage en 251 : pour cette réunion, il écrira son traité Sur l'unité de l'Église. Il est le premier Père de l'Église à écrire sur le mystère de l'Église.

Lignerolles, Philippe de ; Meynard, Jean-Pierre
Histoire de la spiritualité chrétienne, Les éditions de l'Atelier, Paris, 1996

Allons plus avant, si bon vous semble. À la suite de la persécution, éclata une contagion affreuse, dévorante, qui emportait tous les jours par de brusques accès de nombreuses victimes, et envahit successivement des familles tout entières. Partout la terreur, partout la fuite pour échapper au fléau ! On abandonne impitoyablement ses proches ; on les jette hors des maisons, comme si, avec ce pestiféré prêt à mourir, on pouvait chasser en même temps la mort. Des milliers de corps, je me trompe, des milliers de cadavres gisent tristement dans les rues, sollicitant la pitié et les secours du passant par l'aspect du sort qui l'attend lui-même. Mais rien pour la miséricorde ! On ne songe qu'à des gains sacrilèges ; pas un cœur qui tremble à la vue de son péril ! Pas un qui donne à ses frères l'assistance qu'il aurait souhaitée pour lui-même ! Que fait dans cette calamité immense le pontife de Jésus-Christ, l'homme de Dieu, aussi supérieur aux pontifes du paganisme par l'entraînement de sa charité que par la vérité de sa foi ? Le passer sous silence serait un crime. D'abord il rassemble le peuple dans une enceinte commune ; il lui rappelle les devoir et les avantages de la miséricorde ; il lui prouve par les textes sacrés combien cette vertu est puissante auprès de Dieu pour gagner ses suffrages.

Où serait le mérite à soulager uniquement des proches qui ont droit à notre amour ? Le comble de la perfection était de faire plus que le païen et le publicain ; de vaincre le mal par le bien, de chérir même ses ennemis ainsi que Dieu en avait donné le précepte et l'exemple, de prier pour le salut de nos persécuteurs. Dieu n'allumait-il pas tous les jours son soleil ? N'épanchait-il pas tous les jours les pluies fécondes pour nourrir les plantes et les semences ? Serviteurs et étrangers, tous avaient part à ses dons. Quand on professe le Christianisme, pourquoi ne pas ressembler à son père ? Soyons dignes de notre naissance ; après notre régénération en Dieu, n'allons point dégénérer des vertus paternelles ; mais plutôt montrons que la bonté est héréditaire et revit dans les enfants !

Il ajouta beaucoup d'autres choses fort importantes, mais trop étendues pour trouver leur place dans les étroites limites que je me suis imposées. Il me suffira de dire que les accents partis de la tribune sacrée eussent infailliblement converti les infidèles, s'ils avaient pu les entendre. Quelle impression ne durent-ils pas produire sur des Chrétiens qui doivent ce nom à leur coryance ? On se partagea les rôles de la charité selon les rangs et les moyens. Les pauvres, que leur indigence mettait hors d'état de contribuer à la bonne œuvre par des secours pécuniaires, offrirent plus que de l'or : ils donnèrent leurs bras et leur travail. Et qui ne se fût hâté de courir à son poste et de se presser sous les étendards de cet illustre chef, pour complaire à Dieu le père, à Jésus-Christ, juge de tous les hommes, et à ce pontife si compatissant ? Les largesses furent abondantes ; les secours arrivèrent à tout le monde, aux païens comme aux enfants de la foi. La merveilleuse charité de Tobie fut vaincue… Pardon, mille fois pardon, ô vertueux personnage ! ou, pour parler avec plus de justesse, quoique la religion ait inspiré de beaux sacrifices avant Jésus-Christ, reconnais avec moi que son avènement, époque de consommation, a dû enfanter de plus beaux dévouements encore. Le juste de la loi antique ne recueillait que ceux de sa race, proscrits ou immolés par l'Assyrien.

L'exil fut la récompense de notre pontife. Telle est la marche constante de l'impiété : aux cœurs les plus héroïques, les plus cruels châtiments. Les réponses du ministre de Dieu à l'interrogatoire du proconsul sont consignées dans les Actes. Cependant on chasse de la ville celui qui venait de sauver la ville. On condamne au bannissement celui qui avait épargné à l'œil des vivants l'horreur d'un infernal séjour ; celui qui, sentinelle vigilante de la charité, pendant que la multitude fuyait de toutes parts un spectacle hideux, seul avait pourvu à tout, ô bonté étrangement reconnue ! et avait empêché la patrie, si lâchement abandonnée, de s'apercevoir de son veuvage.

PONTIFICAT DE SAINT LUCIUS I 252-254

PERSÉCUTION, GUERRE ET PESTE

Épitre De Saint Cyprien À Demetrianus

Histoire générale de l'Église depuis la création jusqu'à nos jours par l'Abbé J.-E. Darras
Tome huitième, p. 295-298, Louis Vivès, Libraire-Éditeur, Paris, 1869

Le contraste entre la conduite des fidèles et celle des idolâtres, pendant la durée du fléau, fut une des preuves les plus saisissantes de la divinité du christianisme. Les chrétiens étaient partout où l'on avait besoin d'un secours. Evêques, prêtres, diacres, laïques, hommes, femmes, enfants même, tout ce qui portait sur le front le signe de la croix, et, dans le cœur, la flamme de la charité du Christ, soignaient les pestiférés, sans distinction de famille ni de culte. Loin d'ouvrir les yeux et de bénir du moins cet héroïsme, sauf à le punir plus tard du dernier supplice, quand le danger serait passé, les magistrats païens profitaient de l'occasion pour une calomnie nouvelle. Si les chrétiens se montraient partout, disaient-ils, c'était pour propager la peste. Sous prétexte de secourir la population, ils l'empoisonnaient. Voilà les bruits que d'infâmes dénonciateurs propageaient parmi la foule. Le plus ardent de ces sycophantes était Demetrianus, un ancien condisciple et rival d'école de saint Cyprien. Il avait obtenu quelque succès au barreau de Carthage. Revêtu de fonctions judiciaires par la puissance romaine, il avait continué ses relations avec le saint évêque, et lui faisait de fréquentes visites, moins pour discuter sérieusement avec lui que pour exhaler sa colère contre les chrétiens. Saint Cyprien l'appelait son aboyeur. Demetrianus semait à profusion, parmi le peuple, des pamphlets où il affirmait que la peste, la famine, la guerre, tous les fléaux qui dévastaient en ce moment l'empire, étaient l'œuvre des chrétiens. Eux seuls devaient être responsables de tant de calamités. Ennemis des dieux, ils méritaient la haine du genre humain. L'illustre évêque répondit à ces outrages par son Épitre à Demetrianus. Il flétrit énergiquement la lâcheté cupide des païens en face du fléau.

La peste, dit-il, a révélé, ou grossi, la liste de vos crimes. Elle a montré d'une part l'insensibilité de l'égoïsme et de la peur qui refusent des secours aux malades ; de l'autre, l'avarice convoitant, bouche béante, la dépouille des morts. On a vu des hommes sans entrailles fuir la couche d'un parent atteint du fléau et se précipiter ensuite sur la succession du défunt, afin de mieux constater qu'ils délaissaient le moribond uniquement dans la crainte de retarder s mort par quelques soins charitables ! Parmi les ravages de l'épidémie, l'effroi ne parvient pas à conseiller la vertu.

À l'aspect des victimes qui tombent par milliers, nul ne songe que lui aussi est mortel. On se presse, on pille, on vole. Plus d'hésitation dans la rapine ; partout on jette le masque. À voir l'empressement, la rapacité cupide de chacun, vous diriez que la spoliation est devenue licite ; que le déprédateur remplit un devoir ; et que, s'abstenir du bien d'autrui, ce serait perdre le sien. Les brigands, dans les rochers de leurs montagnes, gardent du moins quelque retenue ; ils vont cacher leurs crimes dans la solitude ; leurs forfaits ont pour voile les ténèbres de la nuit. Ici la cupidité ne se dissimule même plus. Protégée par son audace, elle marche la tête haute, elle étale au grand jour sa brutale convoitise. Les faussaires, les empoisonneurs, les assassins, promènent en plein forum leur scandaleuse impunité. Les scélérats pullulent et il ne se trouve pas un homme vertueux pour les flétrir et les châtier ! Juges, tribunaux, accusateurs, tout est muet contre eux ; ils n'ont plus à redouter ni institutions, ni magistrats. Les gens de bien se taisent ; les témoins tremblent ; les juges sont vendus, les tribunaux impuissants. Voilà ce que vous êtes ; et c'est nous que vous accusez ! N'est-ce donc point assez de cette explosion sauvage de vices, de crimes, de turpitudes et de rapines, dont vous donnez le spectacle au monde ? Ne vous suffit-il pas de déshonorer la religion véritable par des superstitions infâmes, et vous faut-il encore déchaîner les fureurs de la persécution et de la haine populaire sur des innocents qui adorent le vrai Dieu. Vous refusez vos hommages à ce Dieu ; mais du moins respectez ceux qui ont le courage de mieux faire. La fumée des victimes remplit vos temples ; vous égorgez à votre aise des troupeaux entiers. Cependant vous renversez partout les autels du vrai Dieu ! On vous voit prosternés devant des crocodiles, des cynocéphales, des cailloux, des serpents ! Dieu seul n'est point adoré sur la terre, ou, si vous rencontrez un de ses adorateurs, vous le tuez ! On compte par milliers les justes, les innocents que vous avez fait périr au supplice ; les foyers que vous avez dépeuplés ; les patrimoines que vous avez spoliés ; les victimes que vous chargez de fers, que vous précipitez dans les cachots, que vous jetez au glaive, aux bêtes, aux flammes des bûchers. Ah ! Vous ne méritez que trop les fléaux que Dieu multiplie sur vos têtes ! – Tu rejettes sur les chrétiens la caducité de ce monde qui chancelle sous le poids de ses crimes, et qui s'éteint dans l'impuissance ! Sans doute les vieillards nous rendront bientôt responsables de ce que leurs oreilles n'entendent plus, de ce que leurs yeux s'éteignent ; de ce que leurs jambes ne les veulent plus soutenir, et de ce qu'un octogénaire n'est plus un jeune homme ! – Vous outragez le vrai Dieu ; vous blasphémez son nom ; et vous vous étonnez que la pluie ne descende plus sur vos champs arides ; que le sol desséché produise des plantes maigres et avortées ; que la grêle laboure vos vignobles ; que la tempête déracine vos oliviers ; que les fontaines tarissent ; que des souffles pestilentiels infectent l'air et moissonnent les populations ! Etonnez-vous donc de vos crimes et mettez-y un terme. Ce sont eux qui ont produit tous ces désastres. – Tu te plains que les éléments se refusent à la satisfaction de tes besoins, ou de tes plaisirs ! Mais toi, sert-tu le Dieu par qui toutes les créatures te servent ? Obéis-tu à celui qui a mis la nature entière sous tes lois ? Tu exiges bien de ton esclave une soumission absolue ; homme, tu exiges d'un autre homme une obéissance aveugle. Et pourtant, vous ne différez en rien l'un de l'autre pour les conditions de la naissance et de la mort ; votre corps est de même matière, votre âme d'une commune nature ; c'est à égale droit et en vertu des mêmes lois que tous deux vous êtes entrés en ce monde et que tous deux vous en sortirez. N'importe ! Si ton esclave ne te sert pas suivant tes caprices, s'il oublie ou néglige la moindre de tes volontés, tu prends le fouet pour venger ton autorité méconnue. Faim, soif, cachot, croix, que sais-je ? Tout sera mis en œuvre pour punir la faute d'un moment. Malheureux ! C'est ainsi que tu abuses de ta domination tyrannique et tu ne veux pas te soumettre à l'autorité légitime de Dieu ! Ose encore te plaindre que la main du Seigneur s'arme à son tour des fléaux de la vengeance, pour châtier des coupables endurcis, des blasphémateurs rebelles !

LA MALADIE QUI SÉVIT ALORS

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE PAR EUSÈBE DE CÉSARÉE

LIVRE VII / CHAPITRE XXII
Texte grec et traduction française par Émile Grapin
Alphonse Picard et fils, Éditeurs, Paris, 1905.

Eusèbe de Césarée [†340]

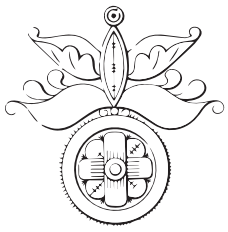
Né probablement à Césarée de Palestine, Eusèbe restera fidèle à cette ville jusqu'à sa mort, d'abord comme collaborateur du prêtre Pamphile, qui avait recueilli et enrichi la bibliothèque léguée par Origène à Césarée, puis comme évêque de cette cité après la persécution déclenchée par Dioclétien. D'origine modeste, il doit à son immense érudition le succès d'une carrière qui l'a conduit à l'épiscopat et qui a fait de lui le panégyriste officiel de l'empereur Constantin. La première partie de sa vie se passe aux côtés de Pamphile. Assisté d'une équipe de copistes, il révise et édite les livres saints et les autres textes de la bibliothèque. Eusèbe lit toutes les œuvres de la littérature profane ou chrétienne qui lui sont accessibles et constitue des recueils qui lui serviront à composer plus tard ses grands ouvrages. Pendant les premières années de la persécution (303-307), Eusèbe et Pamphile ne sont pas inquiétés. Mais, à la fin de 307, Pamphile est emprisonné ; il sera exécuté en 310. Eusèbe doit s'enfuir, d'abord en Phénicie, puis en Égypte. Avec la paix, il rentre à Césarée et est élu à l'épiscopat entre 315 et 320. C'est la période de sa production littéraire la plus intense. Il rédige une première version de son Histoire de l'Église, une Vie de Pamphile et un récit sur Les Martyrs de Palestine. C'est de cette période aussi que datent la Préparation évangélique et la Démonstration évangélique. Rapidement, Eusèbe est impliqué dans la querelle théologique soulevée par Arius, pour qui il prend parti. À partir du concile de Nicée, il est de plus en plus

APRÈS CELA, LA PESTE succède à la guerre et la fête est proche ; de nouveau Denys entretient ses frères par écrit et il dépeint les souffrances du fléau en ces termes : « Aux autres hommes le présent ne peut pas paraître un temps de fête; il n'est pas possible que celui-ci ou celui-là, même s'il était enclin à la joie, ne le range point parmi les choses tout à fait affligeantes. Aujourd'hui, du reste, tout pleure, tous sont dans le deuil et les lamentations retentissent dans la ville à cause de la multitude de ceux qui sont morts, et de ceux qui périssent chaque jour. Comme il est écrit des premiers-nés d'Égypte : *Ainsi maintenant il s'est fait un grand cri, il n'y a pas en effet de maison dans laquelle il n'y ait un mort et plût à Dieu qu'il n'y en eût qu'un seul*. Car ils sont nombreux et terribles les malheurs arrivés avant celui-là. D'abord ils nous ont exilés, et seuls cependant persécutés par tous et sous les coups de la mort, nous avons célébré la fête même alors ; et chacun des lieux de notre affliction, nous est devenu un lieu de solennité, campagne, désert, vaisseau, hôtellerie, prison; les martyrs parfaits y ont célébré une fête, la plus brillante de toutes, ils prenaient part au festin du ciel. Ensuite survinrent la guerre et la peste que nous avons supportées avec les païens ; nous avons enduré seuls tout ce qu'ils nous ont fait souffrir, mais nous avons eu en outre notre part de ce qu'ils se sont fait les uns aux autres et de ce qu'ils ont subi. En retour, nous nous sommes réjouis de la paix du CHRIST qu'il n'a donnée qu'à nous seuls. Nous avons eu, ainsi qu'eux, un répit très court pour reprendre haleine et la peste elle-même fondit [sur la ville], objet d'épouvante plus redoutable que tout pour les païens et plus funeste que nul autre malheur : ainsi qu'un écrivain des leurs le rapporte, elle fut un événement unique, pire que ceux auxquels tous peuvent s'attendre. Pour nous cependant, il n'en fut pas ainsi ; elle fut une occasion de nous exercer et une épreuve qui ne le céda à aucune des autres; elle ne nous a en effet pas épargnés mais elle a atteint fortement les païens. »

Ensuite il ajoute ces paroles : « La plupart de nos frères, par un excès de charité et d'amour fraternel, ne s'écoutaient pas eux-mêmes mais s'attachaient . les uns aux autres, visitant sans précaution les malades, les servant sans cesse, leur donnant leurs soins dans le CHRIST et ils étaient heureux d'être emportés avec eux ; ils puisaient le mal chez les autres, faisant passer en eux la maladie de ceux qui étaient proches et prenant volontiers leurs souffrances. Beaucoup, après avoir soigné et réconforté les autres, périssaient après avoir transféré en eux-mêmes la mort de ceux-là et le mot connu de tous, qui semblait être regardé comme un simple compliment, ils le réalisaient à la lettre, ils s'en allaient « devenus leur balayure ». Les meilleurs de nos frères quittaient ainsi la vie; c'étaient des prêtres, des diacres, des fidèles très en renom parmi le peuple ; et ce genre de mort, dont une grande piété et une foi robuste étaient la cause, semble n'être pas inférieur au martyre. Ils tendaient leurs mains pour recevoir les corps des saints et les presser sur leur poitrine, ils leur fermaient les yeux et la bouche, ils les transportaient sur leurs épaules, les ensevelissaient; s'attachant à eux, s'unissant avec eux, ils les purifiaient dans des bains, ils les ornaient de vêtements et peu après ils devenaient

l'objet de soins semblables ; ceux qui restaient, allaient successivement à ceux qui partaient avant eux.

Chez les païens, il en était tout autrement; ceux qui commençaient à être malades on les chassait, on fuyait ceux qui étaient le plus chers, on jetait sur les routes des gens à demi morts et on envoyait au rebut les cadavres sans sépulture; on évitait toute communication et contact avec la mort, mais il n'était pas facile, même à ceux qui prenaient de grandes précautions, de s'en garder. »



CE QUI ARRIVA APRÈS CELA DANS LA FAMINE, LA PESTE, LES GUERRES

Livre ix / Chapitre viii

Les pluies accoutumées en effet et les ondées de la saison d'hiver où l'on était, n'apportèrent pas à la terre leur habituel tribut. Une famine inattendue s'abattit ; elle fut accompagnée d'une peste par surcroît et d'une autre maladie. C'était un ulcère, qui, à cause de l'inflammation, avait le nom significatif d'anthrax. Il se glissait peu à peu sur le corps tout entier et mettait ceux qui en souffraient en de faciles dangers ; mais c'était spécialement aux yeux qu'il venait la plupart du temps, et il rendait estropiés des milliers d'hommes ainsi que de femmes et d'enfants. A ces maux s'ajoute, pour le tyran, la guerre qui s'éleva contre les Arméniens. Ces gens depuis l'annuité étaient amis et alliés des Romains ; ils étaient aussi chrétiens et ils accompliraient avec zèle leurs devoirs religieux envers la divinité. L'homme ennemi de Dieu, ayant tenté de les contraindre à sacrifier aux idoles et aux démons, les rendit ennemis, au lieu d'amis, et adversaires, au lieu d'alliés. Tout cela survint tout d'un coup, on un seul et même moment, et confondit l'orgueilleuse audace du tyran contre Dieu. C'était à cause de son zèle pour les idoles et du siège fait contre nous, assurait-il audacieusement, que ni famine, ni peste, ni guerre n'étaient arrivées de son temps. Or voici que tout cela venait ensemble et en même temps, et il recevait les préludes de sa chute lamentable.

Lui-même donc était occupé à la guerre contre les Arméniens avec ses armées, et le reste des habitants des villes situées dans son ressort étaient lamentablement ravagés par la famine ainsi que par la peste, si bien qu'une mesure de blé se vendait vingt mille cinq cents attiques. Nombreux étaient ceux qui mouraient dans les villes, plus nombreux ceux qui trépassaient dans les campagnes et les bourgs ; aussi s'en fallait-il de peu que les registres, autrefois si riches en noms d'hommes des champs, ne supportassent une radiation totale, presque tous ayant péri en masse faute de

“Nombreux étaient ceux qui mouraient dans les villes, plus nombreux ceux qui trépassaient dans les campagnes et les bourgs ; aussi s'en fallait-il de peu que les registres, autrefois si riches en noms d'hommes des champs, ne supportassent une radiation totale, presque tous ayant péri en masse faute de nourriture ou par maladie pestilentielle”

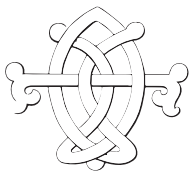
engagé dans la politique ecclésiastique. Lorsque Constantin meurt, en 337, Eusèbe se met à écrire un éloge enthousiaste du prince ami de Dieu qui venait d'inscrire dans l'histoire le triomphe longuement préparé de l'Église. On ignore la date de sa mort, qui est antérieure à 341.

Eusèbe est l'auteur de la première histoire de l'Église. Il avait préparé ce travail en dressant les tableaux synoptiques de ses Chronikoi Kanones qui, pour l'ère chrétienne, permettaient d'établir, par le rapprochement de différentes listes de successions épiscopales, le synchronisme des épiscopats et des règnes impériaux. C'est dans ce cadre chronologique préétabli qu'Eusèbe a ensuite inséré « les passages utiles cueillis chez les écrivains anciens » (I, i, 4). Car la documentation qu'il met en œuvre est limitée à un certain nombre de centres d'intérêt. L'Histoire n'a pas été publiée en une seule fois et a donné lieu à des remaniements importants en fonction des événements qui ont modifié la situation de l'Église dans l'Empire durant cette période (312-325).

La ferveur apologétique d'Eusèbe est claire dès ses premiers ouvrages. Il a réfuté, vers le début de la persécution, le Philalèthès du gouverneur Hiéroclès, centré sur une comparaison entre Jésus et Apollonius de Tyane. Mais c'est la lecture du traité en quinze livres du philosophe néo-platonicien Porphyre, Contre les chrétiens (271), qui semble avoir été l'événement déterminant quant à l'orientation de son activité littéraire. Très tôt, il a senti le besoin d'en présenter une réfutation en vingt-cinq livres, aujourd'hui

perdus. Mais c'est l'ensemble de ses œuvres qui se veut une réfutation du philosophe. À travers Porphyre, c'est toute la civilisation antique qui, à grand renfort d'érudition, rejetait le christianisme comme constituant un refus irrationnel des valeurs de l'hellénisme. Eusèbe consacra le meilleur de lui-même à montrer, avec tout autant d'érudition, que le triomphe de l'Église était le phénomène historique décisif préparé depuis des siècles. La Préparation évangélique et la Démonstration évangélique constituent les deux pièces d'une même entreprise apologétique visant à justifier les chrétiens, que Porphyre accusait d'être passés du paganisme au judaïsme, puis de s'être à nouveau singularisés en rejetant la Loi juive. Dans la Théophanie enfin (333 env.), Eusèbe célèbre avec des accents triomphalistes la mission providentielle de l'Empire romain et voit en particulier dans le règne de Constantin le signe de l'action divine assurant la victoire de la foi chrétienne.

Encyclopædia Universalis, article écrit par Richard Goulet



nourriture ou par maladie pestilentielle. Quelques-uns en effet croyaient bon de vendre à ceux qui étaient mieux pourvus ce qu'ils avaient de plus cher contre une nourriture très chiche ; d'autres, ayant aliéné leurs biens peu à peu, étaient réduits au dernier dénuement de la pauvreté ; alors d'autres encore mâchaient de petits brins d'herbe et ayant tout simplement mangé certaines plantes pernicieuses ruinaient la santé de leur corps et mouraient. Parmi les femmes de bonne naissance dans les villes, quelques-unes, poussées par le besoin à la plus honteuse extrémité, venaient solliciter sur h-.; places publiques ; mais la preuve de leur éducation libérale antérieure se voyait dans la pudeur de leur vidage et la convenance de leurs vêtements. Les uns encore, desséchés comme des ombres de trépassés, luttaient en et là contre la mort ; chancelant et s'effondrant dans l'impossibilité de se tenir debout, ils tombaient, et gisant étendus au milieu des places, ils demandaient qu'on leur donnât un petit morceau de pain; n'ayant plus qu'un souffle de vie, ils criaient leur faim, et n'avaient plus de force que pour ce cri très douloureux. Les autres, frappés d'étonnement par la multitude des demandeurs, eux qui avaient paru être des mieux approvisionnés, après avoir fourni des secours très nombreux, en venaient pour le reste à une attitude cruelle et impitoyable, ne s'attendant pas encore eux-mêmes à souffrir la même chose que ceux qui mendiaient. Aussi bien même, au milieu des places et des rues, des cadavres nus, jetés depuis plusieurs jours sans sépulture, présentaient à ceux qui les voyaient, le plus lamentable spectacle. Bien plus, quelques-uns devenaient la proie des chiens, et ce fut surtout le motif pour lequel les survivants en vinrent à tuer les chiens, dans la crainte que, devenus enragés, ils ne se missent à manger les hommes. La peste elle aussi n'en dévorait pas moins chaque maison, et surtout celles que la lamine, à cause des ressources en vivres, était hors d'état d'exterminer. Ceux par exemple qui étaient dans l'abondance, magistrats, gouverneurs, gens en charge par milliers, comme un butin approprié, abandonné à la maladie de la peste par la famine, subissaient une mort violente et très rapide. Tout était plein de gémissements ; dans toutes les rues, les marchés et les places, on ne pouvait voir autre chose que des lamentations, avec les flûtes et les bruits de coups qui les accompagnent d'ordinaire. C'est de cette façon, avec les deux armes qu'on a dites, de la peste et de la famine tous ensemble, que combattait la mort ; elle dévorait en peu de temps des familles entières, si bien qu'alors on voyait emporter les corps de deux ou trois défunts clans le môme convoi funèbre.

Tel était le salaire de l'orgueil de Maximin et des décrets votés en chaque ville contre nous, alors que les chrétiens fournissaient à tous les peuples, et d'une façon évidente, les preuves de leur bonne volonté en toutes choses et de leur piété. Seuls en effet en un tel rassemblement de malheurs, ils montraient dans leurs œuvres de la compassion et de l'humanité. Pendant tout le jour, les uns s'efforçaient de rendre les derniers devoirs et de donner la sépulture à ceux qui mouraient (on comptait par milliers ceux qui n'avaient personne pour prendre soin d'eux). Les autres rassemblaient en une même réunion la foule de ceux qui en chaque ville étaient épuisés par la famine et distribuaient à tous du pain. Aussi ce fait était établi et proclamé auprès de tous; on glorifiait le Dieu des chrétiens, et on reconnaissait que seuls ils étaient pieux et religieux, cela étant véritablement prouvé par les faits eux-mêmes. En retour de ce qui était ainsi accompli, DIEU, le grand et céleste allié des chrétiens, après avoir montré contre tous les hommes, à cause de ce qui a été raconté, la menace et l'indignation comme réponse aux excès dont ils avaient fait preuve à notre égard, nous rendait de nouveau la clarté bienveillante et éclatante de sa providence envers nous. Ainsi que dans une ombre épaisse, il faisait d'une façon très merveilleuse luire pour nous une lumière de paix, et il établissait d'une manière visible que DIEU même était, en tout, le chef vigilant de nos affaires. Il châtiait et ramenait à l'occasion son peuple par des épreuves ; puis derechef, après la leçon suffisante, il apparaissait avec bonté et miséricorde à ceux qui avaient en lui leurs espérances.

Histoire ecclésiastique de Francs en dix livres par saint Grégoire de Tours

Livre x/ Chapitre i

Traduction par MM. J. Guadet et Taranne, tome second, p. 190-196
Wchez Jules Renouard et Cie, Paris, 1838

De Grégoire, pape de Rome ; son discours au peuple

La quinzième année du roi Childebert [590], notre diacre revenant de la ville de Rome avec des reliques de saints, rapporta qu'au neuvième mois de l'année précédente, le fleuve du Tibre avait couvert la ville de Rome d'une telle inondation que les édifices antiques en avaient été renversés, et les greniers de l'État emportés ; on y perdit plusieurs milliers de mesures de grains. Il arriva aussi qu'une multitude de serpents et un grand dragon semblable à une grosse poutre, descendirent à la mer entraînés par les eaux du fleuve ; mais ces animaux étouffés dans les flots orageux de la mer salée, furent rejetés sur le rivage. Aussitôt après survint une contagion qu'ils appellent inguinale. Elle arriva vers le milieu du onzième mois, et selon ce qu'on lit dans le prophète Ézéchiel [9, 6] : *Commencez par mon sanctuaire*, elle frappa d'abord le pape Pélage, qui en mourut presque aussitôt. Après sa mort la maladie causa de grands ravages parmi les habitants ; et comme l'Église de Dieu ne pouvait demeurer sans chef, tout le peuple élut le diacre Grégoire. Il était sorti d'une des premières familles de sénateurs, et dévot à Dieu depuis son adolescence. Il avait de son propre bien construit six monastères en Sicile ; il en institua un septième dans les murs de Rome, leur donna à tous les terres nécessaires pour fournir aux aliments quotidiens de la communauté, vendit tout le reste avec tout le mobilier de sa maison et le distribua aux pauvres ; et lui qui avait coutume de marcher par la ville couvert de vêtements de soie et brillant de pierres précieuses, maintenant vêtu d'un humble habit, se consacra au service des autels du Seigneur, et fut appelé par le pape pour le seconder en qualité de septième lévite. Il usait d'une telle abstinence dans sa nourriture, était si vigilant à l'oraison, si sévère dans ses jeûnes qu'à peine son estomac affaibli pouvait-il y résister. Il était si instruit dans les sciences de la grammaire, de la dialectique et de la rhétorique, que dans la ville il n'y avait personne qu'on crût pouvoir l'égaler. Il fit tous ses efforts pour éviter cet honneur, de peur de retomber, par l'acquisition d'une telle dignité, dans les vanités du siècle, qu'il avait rejetées. Il écrivit donc à l'empereur Maurice, dont il avait tenu le fils sur les fonts sacrés, le conjurant et lui demandant avec beaucoup de prières de ne point accorder au peuple son consentement pour l'élever aux honneurs de ce rang ; mais Germain, préfet de la ville de Rome, devança son messager, et l'ayant arrêté, déchira les lettres et envoya à l'empereur l'acte de la nomination faite par le peuple. Maurice qui aimait le diacre, rendant grâces à Dieu de cette occasion de l'élever en dignité, envoya son diplôme pour le faire sacrer. Comme on tardait à le consacrer et que la contagion continuait à faire des ravages dans le peuple, il s'adressa en ces mots à la multitude pour l'exhorter à la pénitence :

DISCOURS DE GRÉGOIRE AU PEUPLE.

Il convient, mes très chers frères, que nous craignions, du moins quand ils arrivent et que nous les éprouvons, les fléaux de Dieu, que nous aurions dût redouter d'avance. Que la douleur donne en nous entrée à la conversion, et que la peine que nous souffrons amollisse la dureté de nos cœurs ; car, comme l'a prédit le prophète [Jérémie, 4, 10], *l'épée va les percer jusqu'au fond du cœur.* Voilà que tout

Saint Grégoire le Grand [†604]

Né vers 540, Grégoire choisit la vie monastique, après avoir exercé durant deux ans les fonctions de préfet de la ville de Rome. Après quelques années vécues dans sa communauté du Mont Cœlius, il est envoyé par le pape en ambassade à Constantinople. À son retour, il est unanimement choisi comme pape. À l'entrée du Moyen Âge, son œuvre a marqué toute la période qui va suivre. Ce docteur de l'Église est l'auteur d'ouvrages d'exégèse et de pastorale, et surtout d'homélies : on retiendra les Moralia in Job (commentaires moraux sur Job où il expose ses conceptions sur la contemplation mystique), la Regula pastoralis, les Dialogues (dont le second livre est entièrement consacré à Benoît de Nursie), les Homélies sur Ezéchiel. En 596, Grégoire envoie en mission Augustin et quarante autres moines afin d'évangéliser les Anglo-saxons qui avaient immigré en Grande-Bretagne. Il meurt en 604

Et il dit aux autres, ainsi que je l'entendis : Passez à travers la ville après lui, et frappez ; que votre oeil n'épargne pas, et soyez sans pitié. ¶ Tuez et exterminez le vieillard, le jeune homme et la jeune fille, la femme et le petit enfant ; mais ne tuez pas ceux sur lesquels vous verrez le thau, et commencez par mon sanctuaire. Ils commencèrent donc par les anciens qui étaient devant la maison.
Ezéchiel ix

C'est pourquoi ceignez-vous de cilices, pleurez et poussez des cris, car la colère et la fureur du Seigneur ne se sont pas détournées de nous. ¶ En ce jour-là, dit le Seigneur, le cœur du roi périra, et aussi le cœur des princes ; les prêtres seront stupéfaits, et les prophètes consternés. ¶ Et je dis : Hélas ! hélas ! hélas ! Seigneur Dieu ; vous avez donc trompé ce peuple et Jerusalem, en disant : Vous aurez la paix ; et voici que la glaive va les percer jusqu'à l'âme.
Jérémie iv

Lorsque je dirai à l'impie : Impie, tu mourras certainement, si tu ne parles pas à l'impie pour qu'il prenne garde à sa voie, il mourra dans son iniquité, et je te redemanderai son song. ¶ Mais si tu avertis l'impie pour qu'il se détourne de ses voies, et s'il ne s'en détourne pas, il mourra dans son iniquité, et tu auras délivré ton âme. ¶ Toi donc, fils de l'homme, dis à la maison d'Israël : Voici le langage que vous avez tenu : Nos iniquités et nos péchés sont sur nous, et par eux nous languissons ; comment donc pourrons-nous vivre ? ¶ Dis-leur : Par ma vie, dit le Seigneur Dieu, je ne veux pas la mort de l'impie, mais que l'impie se détourne de sa voie et qu'il vive. Détournez-vous, détournez-vous de vos voies très mauvaises ; et pourquoi mourriez-vous, maison d'Israël ?
Ezéchiel xxxiii

Ecoute, Mon peuple, et Je parlerai; Israël, et Je te rendrai témoignage. C'est Moi qui suis Dieu, ton Dieu. ¶ Ce n'est pas pour tes sacrifices que Je te reprendrai, car tes holocaustes sont toujours devant Moi. ¶ Je ne prendrai pas les veaux de ta maison, ni les boucs de tes troupeaux; ¶ car toutes les bêtes des forêts sont à Moi, ainsi que les animaux des montagnes, et les boeufs. ¶ Je connais tous les oiseaux du ciel, et la beauté des champs est en Ma présence. ¶ Si J'ai faim, Je ne te le dirai pas; car l'univers est à Moi, avec tout ce qu'il renferme. ¶ Est-ce que Je mangerai la chair des taureaux? ou boirai-Je le sang des boucs ? ¶ Immole à Dieu un sacrifice de louange, et rends tes voeux au Très-Haut. ¶ Puis invoque-Moi au jour de la tribulation; Je te délivrerai, et tu Me glorifieras. ¶ Mais Dieu a dit au pécheur: Pourquoi énumères-tu Mes lois, et pourquoi as-tu constamment Mon alliance à la bouche ? ¶ Toi qui hais la discipline, et qui as rejeté derrière toi Mes paroles.
Psaume xlix

ce peuple est frappé de l'épée de la colère céleste, qui abat d'un coup subit chacun de nos citoyens. La mort n'est point précédée de la maladie, mais devance, comme vous le voyez, les langueurs du mal. Celui qui est frappé est enlevé avant d'avoir pu se livrer aux gémissements de la pénitence. Pensez donc de quelle manière ils sont forcés de se présenter devant le juge sans avoir eu le temps de pleurer leurs actions. Nos habitants ne sont point ravis un à un, mais tous tombent à la fois. Les maisons demeurent vides, les parents assistent aux obsèques de leurs enfants, et leur mort est précédée de celle de leurs héritiers. Que chacun de nous se réfugie donc dans les lamentations de la pénitence, tandis qu'il nous reste le temps de pleurer avant d'être frappés. Rappelons devant les yeux de notre esprit toutes les erreurs dont nous nous sommes rendus coupables, et expions, par nos larmes, nos actions criminelles. Prévenons, par notre confession, la présence du juge, et, selon l'avertissement du prophète, élevons au ciel nos cœurs avec nos mains vers le Seigneur ; et, en élevant ainsi vers Dieu nos cœurs avec nos mains élevons l'ardeur de nos prières aux mérites d'une bonne oeuvre. Certes, il rend la confiance à nos frayeurs, celui qui nous a crié par son prophète [ézéchiel, xxxiii] : ***Je ne veux point la mort de l'impie, mais qu'il vive et se convertisse.*** Que personne donc ne désespère en raison de la grandeur de ses iniquités : il suffit de trois jours de pénitence pour laver les crimes invétérés des Ninivites, et, de la sentence même de sa mort, le larron converti reçut les récompenses de la vie. Changeons donc notre cœur, et osons croire que nous avons déjà reçu ce que nous demandons. Le juge est plus promptement fléchi par les prières, lorsque celui qui le supplie est corrigé de sa perversité. Repoussons, par l'imwwportunité de nos pleurs, ce glaive de colère suspendu sur nos têtes. L'importunité, fâcheuse d'ordinaire aux hommes, est agréable au juge de vérité, car le Dieu clément et miséricordieux veut que nos prières lui arrachent son pardon, et ne consent jamais à s'irriter contre nous autant que nous le méritons, car c'est lui qui a dit, par la bouche du psalmiste [ps. xlix, xvi] : ***Invoquez-moi aux jours de l'affliction, et je vous en délivrerai et vous aurez lieu de m'honorer.*** En nous avertissant de l'invoquer, il se rend à lui-même témoignage qu'il désire faire miséricorde à ceux qui l'invoquent. Ainsi donc, mes très chers frères, le cœur contrit et amendés dans nos œuvres, venons d'une âme dévouée aux larmes, au point du jour de la quatrième férie[mercredi], pour célébrer la litanie septiforme dans l'ordre que je vais vous indiquer, afin que le juge soit forcé de s'arrêter avant de punir nos fautes, et qu'il épargne même la condamnation à ceux dont la sentence est déjà prononcée. Que le clergé donc sorte en procession, avec les prêtres de la sixième région, de l'église des saints martyrs Cosme et Damien ; que tous les abbés et leurs religieux sortent, avec les prêtres de la quatrième région, de l'église des saints martyrs Gervais et Protais ; que toutes les abbesses, avec leurs congrégations, sortent de l'église des saints martyrs Marcellin et Pierre, avec les prêtres de la première région ; que tous les enfants sortent de l'église des saints martyrs Jean et Paul, avec les prêtres de la deuxième région ; que tous les laïques sortent de l'église du premier martyr saint Etienne avec les prêtres de la septième région ; que toutes les femmes veuves sortent de l'église de sainte Euphémie avec les prêtres de la cinquième région ; et toutes les femmes mariées de l'église du saint martyr Clément, avec les prêtres de la troisième région ; afin que, venant avec prières et avec larmes de ces différentes églises, nous nous réunissions à la basilique de la bienheureuse Marie, toujours Vierge, mère de Jésus-Christ, notre Seigneur Dieu ; et que là, suppliant longtemps le Seigneur avec des pleurs et des gémissements, nous parvenions à obtenir le pardon de nos péchés.

Après avoir ainsi parlé, ayant rassemblé les différents clergés, il ordonna de chanter des psaumes pendant trois jours, et d'implorer la miséricorde du Seigneur. Toutes les trois heures, des chœurs, chantant les psaumes, venaient à l'église, criant par les rues de la ville : Kyrie eleison. Notre diacre, qui était présent, assurait que, tandis que le peuple élevait ainsi vers le Seigneur une voix suppliante,

dans l'espace d'une heure, quatre-vingts personnes tombèrent et rendirent l'esprit. Cependant l'évêque ne cessa pas de prêcher le peuple pour l'engager à continuer ses oraisons. Notre diacre reçut de Grégoire, comme nous l'avons dit, les reliques des Saints, tandis qu'il était encore dans le diaconat. Comme il se préparait à fuir pour se cacher, il fut pris, entraîné, et conduit à la basilique de l'apôtre saint Pierre, où il fut sacré pape de la ville, et revêtu de l'office pontifical. Notre diacre ne le quitta point jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'épiscopat, et fut de ses yeux témoin de son sacre.

Saint Grégoire de Tours [†594]

Georges Florent, qui devait ajouter aux noms de son grand-père et de son père celui de son arrière-grand-père maternel l'évêque de Langres, Grégoire (mort en 539 env.), naquit à Clermont en Auvergne le 30 novembre 538 (ou 539). Il appartenait à la vieille noblesse gallo-romaine, mais sa famille ne dédaignait pas de servir les rois barbares. Son père mourut jeune. Grégoire fut élevé par sa mère, qui s'était installée près de Cavaillon, puis par son oncle l'évêque de Clermont, Gall (mort en 551), enfin par l'archidiacre Avit. De santé fragile, Grégoire attribua à des saints plusieurs guérisons qu'il estimait miraculeuses ; il avait quatorze ans quand saint Allyre le délivra de douleurs d'estomac, vingt-quatre lors de son premier pèlerinage à Tours, où saint Martin le débarrassa de pustules malignes. Il séjourna ensuite, en 563, à Lyon, auprès de son oncle, l'évêque Nizier. Ordonné diacre, il fut envoyé à la basilique Saint-Julien, à Brioude. Il y résidait quand il fut élevé à l'évêché de Tours durant l'été 573, certainement grâce au roi d'Austrasie, Sigebert Ier (561-575), et à la reine Brunehaut. Son épiscopat fut constamment troublé par les querelles des princes mérovingiens. Il s'opposa fréquemment au roi de Neustrie, Chilpéric dont il décrivit avec un humour féroce les essais malheureux en fait de théologie, de versification ou de création de lettres supplémentaires de l'alphabet. Le roi de Bourgogne, Gontran (581-592), gagna l'estime de l'évêque, qui ne vit sans doute pas que l'habileté politique de Gontran n'était pas toujours honnête. Ses relations avec le roi d'Austrasie, Childebert II (591-602), furent assez paisibles. Grégoire mourut à Tours, probablement le 17 novembre 594. Plus tard, on le vénéra comme saint à Tours et à Clermont. Évêque d'une des villes les plus importantes des Gaules, obligé de voyager pour traiter des affaires politiques ou pour assister à des conciles, doué d'un esprit curieux, Grégoire de Tours commença à écrire dès le début de son épiscopat. Il traduisit La Passion des Sept Dormants d'Éphèse,

SERMONS DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE

Surnommée *le théologien*
traduits du grec, avec des notes, tome 1, chez André Pralard, Paris, 1693

SUR UNE GRÊLE QUI AVAIT FAIT DE GRANDS RAVAGES

SERMON XV

Le quinzième discours fut prêché après une grande grêle qui tomba dans le Pont l'an 372, qui ruina entièrement la campagne. Il y exhorte le peuple de Nazianze à reconnaître que ce fléau est un juste châtiment de ses pêchés ; que l'on doit considérer Dieu comme plein de miséricorde, en comparaison de la vengeance qu'il exercera en l'autre monde contre les réprouvés. Il marque en particulier quelques-uns de ces pêchés qu'il a fait punir par ce fléau, comme l'oppression des pauvres dont a usurpé le bien ou par fraude ou par violence, les usures par lesquelles on s'est enrichi en dépouillant les pauvres, l'oubli de Dieu, la dureté qu'on a eu envers les pauvre, le mépris que l'on a fait des exhortations des Prédicateurs, la vaine confiance dans les richesses, l'avarice des riches qui les a portés à garder leur blé dans des greniers, pour le vendre bien cher dans le temps de la disette et le luxe de leurs habits et de leurs meubles. Il les exhorte tous à fléchir la miséricorde de Dieu par des prières publiques, par les jeûnes, par la pénitence, par les aumônes. Il finit ce discours en priant son père d'apaiser par les prières la colère de Dieu et de lui demander la nourriture du corps, après lui avoir demandé celle de l'âme.

Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques contenant l'histoire de leur vie le catalogue, la critique, et la chronologie de leurs ouvrages, par Me. L. Ellies du Pin, Tome premier, p. 209, Autrecht, 1731.

1 Pourquoi troublez-vous un ordre si sagement établi pour obliger à parler un homme qui doit se taire ? vous préférez les pieds à la tête ; vous abandonnez Aaron pour produire en public Eléazar. Je ne permettrai point qu'on bouche la source de la fontaine, pour laisser courir un torrent ; qu'on mette un voile sur le Soleil, pour voir briller une étoile ; qu'un vieillard si vénérable laisse un jeune homme faire la loi aux autres, qu'un sage garde le silence, tandis qu'un écolier parle avec toute sorte de liberté. Une pluie douce et modérée est préférable à une pluie trop violente, qui entraîne la terre et qui prive le laboureur du fruit de ses travaux : la pluie qui tombe doucement pénètre insensiblement la terre, elle engraisse le champ et le rend fertile, elle fait mourir l'épic, et procure mille biens au laboureur. Un harangueur qui parle beaucoup ne sait pas plus de fruit qu'un orateur sage et avisé qui ne dit que ce qu'il faut dire. Le premier après avoir fait un discours, qui a flatté pendant quelque

temps les auditeurs, se retire sans remporter aucun fruit ; les charmes de sa harangue ont enchanté des auditeurs avides. Mais les discours d'un orateur sage pénètrent l'esprit, et quelque concis qu'ils soient in ne laisse pas de faire une grande moisson.

2 Je ne parle point encore de cette véritable sagesse, dans laquelle cet illustre Pasteur excelle ; c'est-à-dire cette vie sainte, régulière, agréable à Dieu, qui est si pur, et qui n'exige point de nous d'autre sacrifice que *le Sacrifice d'un cœur pur et contrit* ✣, que l'Écriture appelle une nouvelle créature ✣, ou un homme nouveau, en Jésus-Christ ‡; c'est un effet de la véritable sagesse que de mépriser ces vains ornements du discours qui ne consistent que dans des figures et des disputes inutiles. Plût à Dieu que je puisse dire quelques paroles accompagnées de prudence : je serais plus content que si je criais longtemps avec une voix de tonnerre, pour exciter mes auditeurs. La sagesse que j'estime, c'est celle qui a honoré des personnes obscures, et mis au-dessus de tout le monde des gens inconnues, de pauvres pêcheurs, qui ont enveloppé tout l'Univers dans les liens de l'Evangile, comme dans un filet, et dissipé par quelque paroles la sagesse périssable du monde.

3 Je ne mets point au rang des sages ceux qui excellent dans l'art de parler, qui avec une langue diserte ont un esprit indocile ; je compare ces gens-là à des sépulcres blanchis, dont la montre est fort belle, mais ils ne renferment que des cadavres puants. Celui qui parle modestement de la vertu, et qui conforme sa vie à ses paroles, donne un grand poids à ce qu'il dit, et mérite véritablement le nom de sage. La beauté qui frappe les yeux touche plus que celle qu'on dépeint avec des paroles. Les richesses effectives sont préférables à celles qu'on ne possède qu'en songe : la sagesse soutenue par de bonnes œuvres l'emporte sur celle qui ne consiste que dans des paroles. Ceux qui font ce qu'ordonne la loi ont la lumière de la véritable intelligence ; les discours ne suffisent pas, il faut de l'action. Le temps fait connaître la véritable sagesse : une vieillesse sans reproche est un titre d'une gloire légitime. Quoique je suis de l'avis de Salomon, qui défend de louer un homme avant sa mort, parce qu'on ne connaît pas l'avenir, et que nôtre vie est exposée à plusieurs vicissitudes, qui nous mettent dans toutes sortes de situations ; qui peut m'empêcher de donner des louanges à un homme qui a fournie avec tant de gloire la plus grande partie de sa carrière, qui se voit presque dans le port, après avoir essuyé tant d'orages ; n'est-il pas plus en sureté et plus heureux que ceux qui ont encore une longue et périlleuse navigation à faire ?

4 Ne fermez donc point une bouche qui nous dit tant des choses si utiles, et dont nous voyons des effets si admirables ; que d'enfants vous avez engendrez, quels trésors n'avez-vous point amassez ? Jetez les yeux sur ce peuple qui vous environne, vous l'avez enfanté à Jésus-Christ par l'Evangile. Ne nous réfutez pas quelques paroles qui nous seront si agréable, et ne nous donnez pas encore les premières atteintes du malheur qui nous menace. Parlez je vous en conjure, quand vous ne diriez que trois paroles, je serai content. Disposez ce peuple à recevoir mes instructions ; je suis vôtre élève, on m'a installé dans la dignité de Pasteur et de Prélat ; apprenez-moi à gouverner le peuple, apprenez au peuple à obéir.

5 Dites-nous quelque chose sur le malheur qui vient de nous arriver, pour nous faire craindre les justes jugements de Dieu, soit que nous les comprenions, soit que ce soit un abîme impénétrable. Apprenez-nous avec quelle équité la miséricorde nous dispense les bienfaits ; car la bonté de Dieu n'est point aveugle, elle n'agit point au hasard et sans choix, quoique de certaines gens aient pensé le contraire ; parce qu'ils n'ont pu comprendre cette inégale distribution des grâces dont Dieu récompense le mérite. Apprenez-nous comment la colère de Dieu est proportionnée à nos crimes ; c'est ce Calice qui est dans la main du Seigneur, et qu'il faut boire en punition de nos désordres, quoiqu'il retranche toujours une partie des peines qui sont dues à nos crimes ; il tempère ce breuvage amer, il n'adoucit l'aigreur par un effet de

rassembla Les Miracles de l'apôtre saint André, disserta sur La Course des étoiles et composa un Commentaire du psautier, dont il ne reste que des fragments. Ces opuscules n'ont pas autant d'intérêt que ceux qui concernent les saints gaulois. Il raconta Les Miracles de saint Martin en quatre livres et Les Miracles de saint Julien de Brioude ; il écrivit deux autres recueils, l'un À la gloire des martyrs, l'autre À la gloire des confesseurs. De plus, il réunit des notices sur des saints gaulois dans les Vies des Pères. Mais ce sont surtout les dix livres de son Histoire des Francs qui ont valu à Grégoire de Tours le titre de « père de l'histoire de France ». Les deux premiers livres, qui vont jusqu'à la mort de Clovis (511), contiennent de précieux renseignements mêlés à des banalités et à des naïvetés ; les huit autres, qui s'arrêtent à 591, donnent de la Gaule au vie siècle une image haute en couleur avec une quantité de précieux détails dont on n'a nulle part ailleurs l'équivalent. ¶ Curieux d'histoire, Grégoire cite surtout des écrits de caractère historique et des documents dont beaucoup sont perdus. Il connaît quelques auteurs classiques : Virgile, Salluste, Pline, Aulu-Gelle. Il sait parfaitement qu'il emploie une langue latine fort abâtardie, mais ne s'en inquiète guère. Il écrit pour être compris, et cette simplicité, qui a pu le faire mépriser des pédants, lui a valu l'estime de ceux qui apprécient le naturel et le pittoresque. Bien qu'évêque, Grégoire ne se pique pas de théologie : le symbole de la foi lui suffit pour réfuter les hérétiques qu'il rencontre, des ariens peu cultivés. Mais il est nourri de la Bible et s'en sert adroitement dans les discussions avec les juifs. C'est sans doute au contact de la Bible qu'il a acquis son style simple et familier, ainsi que la bonhomie qui lui permet de raconter calmement des faits scabreux qu'il désapprouve. Sa franchise et sa candeur, qui n'est pas toujours involontaire, donnent à ses récits un charme et une vigueur que ni les siècles ni les abondants commentaires n'ont réussi à estomper.
Encyclopædia Universalis, article écrit par Jacques Dubois

sa bonté infinie. Il change la sévérité en douceur, pour ceux que la crainte rend sages, que les malheurs font rentrer dans eux-mêmes, qu'une légère calamité oblige de renoncer à leurs désordres, et de penser sérieusement à leur salut. Il réserve la lie, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus amer dans sa colère pour le répandre sur ceux que sa clémence n'a pu guérir, qui s'endurcissent tous les jours comme Pharaon, Prince dur et impitoyable, qui était réservé à servir d'un exemple terrible de la sévérité avec laquelle Dieu Punit les impies. Instruisez-vous d'où viennent ces fléaux de Dieu, et quel usage on en peut faire ; si ce sont de purs effets du hasard et des marques d'un gouvernement mal réglé, comme si aucune intelligence ne se mêlait du gouvernement des choses humaines, selon la pensé des faux sages du monde, qui sont conduits par l'esprit de ténèbres. S'il faut avouer que le monde qui a été créé avec tant d'ordre et tant de sagesse, dont l'arrangement, la symétrie, les mouvements sont si merveilleux, qu'il n'y a que le Créateur seul qui en connaisse toute la beauté ; 'il faut avouer aussi que tout se gouverne par les ressorts d'une providence éclairée ? d'où viennent les stérilités et les désordres que les vents causent quelquefois, les grêles, et cette plaie effroyable dont nous venons d'être frappés pour notre instruction ; d'où viennent la corruption de l'air, les maladies contagieuses, les tremblements de terre, les inondations de la mer, les tonnerres qui épouvantent l'Univers ? Comment est-il possible que tant de créatures faites pour la commodité et le plaisir des hommes, deviennent aux impies les instruments de leurs supplices ? Nous n'avons point remercié Dieu des faveurs qu'il nous a faites ; il est juste que les châtiments nous fassent rentrer en nous-mêmes, pour reconnaître sa toute-puissance. Apprenez-nous pourquoi Dieu châtie doublement les pêchés de quelques-uns, comme il a puni ceux des Israélites, pour les rendre sages, et pour les ramener à leur devoir ? Pourquoi les autres sont châtiés bien plus sévèrement ? Comment la mesure des Amorrhéens n'est pas encore comblée ? Pourquoi l'on punit de certains pécheurs, et que les autres sont exempts de peines ? N'est-ce point qu'on les réserve aux châtiments de l'autre vie, et qu'on veuille corriger ceux que l'on châtie dans celle-ci ? Comment les justes sont exposés à tant de tentations et à tant de chagrins, et pourquoi la vertu des autres se conserve-t-elle dans la prospérité ? Quel est cet accident qui vient de nous arriver, qui nous a affligé de la sorte ? N'est-ce point pour éprouver nôtre vertu, ou pour punir nos iniquités ? Regardons ce malheur comme un châtiment pour nous humilier sous la puissante main de Dieu, au lieu de nous glorifier, comme si ce n'était qu'une épreuve de notre vertu.Donnez-nous sur tous ces points des avis salutaires, afin que nous ne nous laissions point accabler sous le poids de nos ennuis, ou que nous abandonnant à nos désordres, nous ne méprisions l'avertissement que Dieu nous donne. Faisons un bon usage de ces peines, de peur d'en attirer de plus grandes, si nous nous endurcissons. La stérilité est dans toute chose bien triste : il est dur de voir périr des bleds qu'on était prêt de ramasser dans les greniers : on ne peut entendre sans en avoir compassion les gémissements des laboureurs, qui déplorent la perte de leurs moissons, qu'une pluie douce avait arrosées, et qu'un orage furieux a arrachées ; ils sont assis auprès de leurs épis, avec les mêmes sentiments qu'on a auprès d'un mort ; les moissonneurs ne remplissent point leurs mains ; les passants ne leur donnent point les bénédictions qu'on a coutume de donner à ceux dont les moissons sont abondantes.

6 Quel triste spectacle ? la terre dépouillée de tous ses ornements est pour ainsi dire déshonorée. Le prophète Joël déplorant d'une manière tragique les malheurs que causait la famine, apostrophait ainsi la terre que la colère du Seigneur avait désolée ; elle ressemblait d'abord à un Jardin agréable, elle ressemble maintenant à un champ ruiné. Il est vrai que ces objets sont fort douloureux, et que ces peines nous paraissent insupportables, d'autant que les maux présents affligent toujours davantage, et que nous ne sentons point encore le mal que nous causerait une plaie plus douloureuse. Il en est à peu près comme des maladies ; on croit que celle dont on est affligé est la plus insupportable de toutes. Le trésor de la colère de Dieu renferme des maux encore bien

✣ *Le sacrifice de louange est celui qui M'honorera, et là est la voie par laquelle Je montrerai à l'homme le salut de Dieu.*
PSAUME 49,23.

Seigneur, Vous ouvrirez mes lèvres, et ma bouche publiera Vos louanges. ¶ Car si Vous aviez désiré un sacrifice, je Vous l'aurais offert; mais Vous ne prenez pas plaisir aux holocaustes. ¶ Le sacrifice digne de Dieu, c'est un esprit brisé; Vous ne mépriserez pas, ô Dieu, un coeur contrit et humilié
PSAUME 50,17.

✣ *C'est pourquoi désormais nous ne connaissons plus personne selon la chair; et si nous avons connu le Christ selon la chair, maintenant nous ne Le connaisssons plus. ¶ Si donc quelqu'un est dans le Christ, il est une nouvelle créature; les vieilles choses sont passées: voici que tout est devenu nouveau.*
II CORINTHIENS 5,16

✣ *Mais vous, ce n'est pas ainsi que vous avez appris le Christ, ¶ si du moins vous l'avez entendu, si vous avez été instruits à Son égard, conformément à ce qui est la vérité en Jésus, ¶ à vous dépouiller, en ce qui concerne votre conduite antérieure, du vieil homme qui se corrompt en suivant les passions trompeuses, ¶ à vous renouveler quant à l'esprit de votre intelligence, ¶ et à revêtir l'homme nouveau, créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité.*
ÉPHÉSIENS 4,20

plus accablants que ceux que nous sentons ; à Dieu ne plaise que vous l'expérimentiez jamais ; vous ne tomberez point dans ce malheur, pourvu que vous ayez recours à sa miséricorde et que vous détourniez les fléaux par vos larmes et par la réformation de vos mœurs. Le malheur qui vient de nos arriver n'est qu'un léger châtiment, ce n'est qu'un essai pour faire rentrer dans son devoir une jeunesse indocile, c'est une marque de la douceur et de la clémence de Dieu ; ce n'est que comme la fumée du feu de sa colère, et le prélude des supplices qui nous attendent ; ce ne sont point encore-là ces charbons allumés, ni ce feu dévorant, ni ces tourments extrêmes dont il nous menace, qu'il nous a fait sentir en partie, et dont il a arrêté le cours, pour nous rendre sages par des menaces, par des peines effectives, et par un mélange de douceur et de colère. Il commence par des punitions assez légères, pour n'avoir pas besoin d'employer de plus violentes ; il aura recours à des remèdes plus forts, s'il ne peut autrement nous corriger.

7 Je sais qu'il a dans les mains une épée brillante à qui rien ne résiste, avec laquelle il peut faire mourir les hommes, les anéantir, enlever leurs enfants et faire tous les maux imaginables. Je sais que ce Dieu pacifique emprunte quelquefois le naturel d'un ours et d'un léopard, pour dévorer les Assyriens, non seulement ceux qui vivaient en ce temps-là, mais encore ceux qui leur ressemblent maintenant par le dérèglement de leur vie. Il est impossible de se dérober à la promptitude et à la violence de la colère, quand il se met en devoir de punir nos iniquités et de se venger de ceux qui l'outragent. Je connais les remords, les tremblements, les abattements, les défaillances de cœur, dont il châtie les crimes des impies. Je ne parle point des tribunaux de la vie future, où sont renvoyés ceux qu'il a négligé de punir en celle-ci. Il est bien plus souhaitable de souffrir dans ce monde que d'être réservé à ces châtiments terribles, qui ne seront bons qu'à nous tourmenter, sans servir à nous sanctifier. David a eu raison de dire, que celui qui a maintenant Dieu devant les yeux ne craint point la mort ; et que ceux qui tombent dans les enfers, ne pourront plus confesser son nom, ni se corriger. Il nous a donné la vie présente pour agir ; la censure de nos actions est réservée après la mort.

8 Que ferons-nous en ce jour d'examen, où il faudra rendre compte à Dieu, qui nous reprendra vivement, et qui nous mettra devant les yeux tous les crimes de notre vie, qui s'élèveront contre nous comme autant d'accusateurs irréprochables ? Il comparera les bienfaits dont il nous a comblé, avec nos ingratitudes ; nos pensées se condamneront elles-mêmes, nos actions se soulèveront contre nos actions : la vue de son image que nous avons déshonorée, nos rappellera le souvenir de la dignité que nous avons perdue. Nous serons tellement consternés, que nous n'aurons pas le mot à dire, pour nous défendre, et nous serons forcés d'avouer, que c'est avec justice qu'il nous punit. Les criminels adoucissent quelquefois la rigueur de leurs supplices, par les raisons qu'ils apportent pour se défendre. Mais de quelle excuse pourrons-nous alors nous servir ?

9 Quels avocats entreprendront nôtre défense, à quels faux-fuyants aurons-nous recours, quels détours, quels artifices emploierons-nous, pour surprendre ce tribunal et pour éluder un jugement si équitable, où tout sera pesé dans une juste balance, nos actions, nos paroles, nos pensées, où nos vertus seront confrontées avec nos vices : le plus fort emportera la balance ; c'est sur les meilleures raisons que la sentence sera appuyée. Après un tel arrêt il n'y aura plus de ressource, ni d'appel, on ne pourra avoir recours à un tribunal supérieur, n'y trouver des voies pour s'exempter du châtiment. Il ne sera plus temps de demander de l'huile aux vierges sages, pour en remplir nos lampes qui s'éteignent ; on n'écoutera plus les prières du mauvais riche précipité dans ces flammes dévorantes, qui demande qu'on envoie dans l'autre monde quelqu'un pour avertir ses frères ; enfin, il ne sera plus temps de songer à se corriger, ni à reformer ses mœurs. Il ne reste plus

que ce tribunal terrible, et qui est d'autant plus redoutable, qu'on y rend justice à tout le monde. Au moment que le trône sera préparé et que l'éternel y aura pris sa place, les livres seront ouverts, on verra couler un fleuve de feu ; on verra une lumière éclatante et d'épaisses ténèbres ; ceux qui auront fait de bonnes actions ressusciteront pour vivre éternellement, après la vie cachée qu'ils ont menée en Jésus-Christ, qui sera alors glorieuse. Les pécheurs ne ressusciteront que pour leur condamnation : ceux qui ne croient pas sont déjà condamnés. Une lumière qui ne se peut décrire environnera les Elus ; la très-sainte Trinité répandra sur eux cette lumière avec des éclats extraordinaires, pour les élever à la connaissance de ses attributs, en quoi consiste principalement la béatitude. Rien ne tourmentera davantage les réprouvés, que de se voir rebutés de Dieu et de voir dans leur conscience les marques de l'éternelle infamie à quoi ils sont condamnés ; nous en parlerons dans la suite.

10 Quelle résolution devons-nous prendre maintenant, mes frères, si ce n'est de nous repentir et de nous humilier pour devenir plus sages par ce malheur dont Dieu vient de nous affliger ? Comment supporterons-nous ses reproches ? Que répondrons-nous, lors qu'après tant de bienfaits dont il nous a comblé, qui n'ont pu exciter notre reconnaissance, il nous reprochera encore que ses châtiments et tant de remèdes qu'il a employé, pour nous guérir ont été inutiles ? Il nous regardera comme des enfants rebelles et indociles, qui se sont écartés de leur chemin par opiniâtreté ; il nous apostrophera de la sorte ; n'ai-je pas tenté toutes sortes de moyens pour vous instruire et pour vous ramener à votre devoir ? Fallait-il user de remèdes doux ? Je m'en suis servi : je n'ai point fait couler des fleuves et des fontaines de sang, comme je fis autrefois pour punir les Egyptiens ; je n'ai point fait pleuvoir sur vos campagnes des grenouilles et une infinité d'autres insectes incommodes. À la vérité j'ai fait mourir vos chevaux, vos moutons et vos bœufs ; ménageant les hommes, j'ai fait tomber toute ma colère sur les bêtes. Cette disgrâce ne vous a point épouvanté et vous avez montré par vôtre conduite, que vous êtes plus bêtes que les bêtes mêmes. J'ai empêché la pluie de tomber ; les campagnes qui n'ont point été arrosées de l'eau du Ciel, sont demeurées sèches et brûlantes ; j'ai fait tomber la grêle, me servant d'un fléau contraire à la sécheresse pour vous punir, j'ai ruiné vos vignes et vos moissons, sans pouvoir dompter votre malignité.

11 Peut-être le Seigneur me parlera-t-il en ces termes à moi que tant de malheurs n'ont pas rendu plus homme de bien ; je sais que vous êtes dur et que votre cou est comme un nerf de fer ; celui qui n'avait que du mépris pour moi, me méprise encore, le pécheur ne cesse point de pécher ; les avertissement du Ciel, les châtiments n'ont servi de rien ; le soufflet et le métal ont manqué ; le prophète Jérémie vous a déjà fait ces reproches ; c'est ne vain que l'orfèvre met l'argent dans le creuset ; votre dureté n'a pu être amollie. Prétendez-vous soutenir tout le poids de ma colère, dit le Seigneur ? Croyez-vous que tous mes fléaux sont épuisés ? J'en ai encore des réservoirs pleins, semblables à ceux où Moise et les autres Ministres de mes vengeances ont puisé autrefois, pour inonder l'Égypte d'un déluge de maux ; les sauterelles, les ténèbres palpables, cette plaie terrible, qui fit mourir les premiers-nés de chaque maison. Pour nous garantir de ces malheurs et pour

« Il nous regardera comme des enfants rebelles et indociles, qui se sont écartés de leur chemin par opiniâtreté ; il nous apostrophera de la sorte : N'ai-je pas tenté toutes sortes de moyens pour vous instruire et pour vous ramener à votre devoir ? Fallait-il user de remèdes doux ? Je m'en suis servi.

Saint Grégoire de Nazianze [†389]

Fils d'un évêque de Nazianze, compagnon d'études de Basile de Césarée, Grégoire désire se faire moine mais doit accepter, en 361, d'être ordonnée prêtre à la demande de son père et des habitants de Nazianze. Il devient évêque de Sasimes en 372, mais sans pouvoir jamais y résider. Il succède ensuite à son père par intérim, puis vit pendant cinq ans dans la solitude avant d'être obligé d'accepter de devenir évêque de Constantinople où, lorsqu'il y arrive, toutes les églises sont aux mains des ariens. À travers mille embûches, il résussit à contribuer à une véritable résurrection religieuse, faisant notamment de nombreux discours, dont les Cinq discours théologiques sur la Trinité, qui sont le sommet de son œuvre dogmatique. Il préside en 381 le concile de Constantinople. Lassé et malade, il obtient, non sans peine, de démissionner. Il acceptera cependant de diriger encore, pendant deux ans, l'église de Nazianze avant de se retirer, pendant sept ans jusqu'à sa mort, dans la solitude. Il a également laissé des poèmes et des lettres. On l'appelle parfois Grégoire «le Théologien» en ce sens qu'il a proclamé la divinité du Père, du Fils et de l'Esprit, mais sa théologie est plus spirituelle que rationnelle.

Lignerolles, Philippe de ; Meynard, Jean-Pierre *Histoire de la spiritualité chrétienne*, Les éditions de l'Atelier, Paris, 1996

nous mettre à couvert de la colère de l'Ange exterminateur, arrosons de sang les poteaux de nos maisons, c'est-à-dire que nos pensées et nos actions doivent être marquées au sceau du Sauveur ; laissons-nous attacher à la Croix, pour y mourir avec Lui, afin que nous ressuscitions aussi avec lui à son dernier avènement, que nous participions à sa gloire et que nous soyons point condamnés à d'éternelles larmes, surpris par le malin esprit, qui fera évanouir durant les ténèbres de cette affreuse nuit tout le fruit et tout le mérite de nos bonnes œuvres.

12 À Dieu ne plaise qu'avec tous les autres malheurs dont je suis déjà accablé, on me fasse encore ce reproche et que le Seigneur me dise, en insultant à mes dérèglements, je vous ai affligé par toutes sortes de maladies et je n'y ai rien gagné. Les morts violentes vous ont privé de vos enfants et cependant vous ne vous étés point convertis. À Dieu ne plaise que je ressemble à la vigne du bien aimé, laquelle après qu'on l'eut plantée et entourée d'une bonne muraille, fortifié d'une tour et munie des autres choses nécessaires à la conservation, fut détruite et désolée, en sorte qu'elle ne produisait que des épines ; on l'abandonna tellement, qu'on ne prenait plus le soin de la tailler, ni de la cultiver. On renversa la tour et la muraille, elle demeura exposée au mépris et au pillage de tout le monde. Voilà ce que j'appréhende, ce sont les sentiments que m'inspirent les fléaux dont Dieu nous châtie ; j'ajouterai encore cette prière à tout ce que j'ai déjà dit ; nous avons pêché, nous sommes abandonnés à toutes sortes de crimes, parce que nous avons oublié vos commandements, nous avons suivi le mouvement de nos passions déréglées ; nous n'avons point conformée notre vie aux inspirations de Jésus-Christ, à l'Evangile, à ses souffrances, à sa Passion. Nous l'avons déshonoré ; les Prêtres, aussi bien que le peuple, se sont écarté de vos voies, nous sommes tous devenus inutiles ; personne ne se met en peine d'observer les Lois de l'équité et de la justice. Notre malignité a tari la source de votre miséricorde et de votre clémence : vous êtes bon et nous sommes méchants ; votre douceur est extrême, mais nous méritons toutes sortes de châtiments ; quelques stupides que nous soyons, nous connaissons vos bontés ; nos crimes devaient être expiées par des supplices bien plus rudes. Vous êtes terrible, qui pourra vous résister ? Vous faites trembler les montagnes qui pourra soutenir la pesanteur de votre bras ? Qui pourra ouvrir le ciel, si vous le fermez ? Si vous en ouvrez les cataractes, qui les arrêtera ? Il dépend de vous de nous rendre pauvres, ou riches, de nous faire mourir et de nous rendre la vie, de nous blesser et de nous guérir, votre volonté est toujours efficace. Vous êtes en colère et nous avons péché, disait un ancien, qui avouait ses crimes ; je renverse la proposition et je dis nous avons péché et vous êtes en colère ; voilà ce qui fait que nous sommes devenus l'opprobre de nos voisins ; vous avec détourné votre visage et nous avons été couverts d'ignominie ; Seigneur, apaisez votre colère : pardonnez-nous nos offenses, soyez-nous propice ; ne nous abandonnez pas pour toujours, quelque pécheurs que nous soyons ; ne nous choisissez pas pour servir d'exemple aux autres, par nos infortunes, puisque nous pouvons nous corriger, par les malheurs d'autrui ; je veux dire des Gentils qui ne vous connaissent pas et par le renversement des Empires qui ne vous sont point soumis.

13 Seigneur nous sommes votre peuple et votre héritage ; châtiez-nous avec douceur et que votre colère n'entre point dans notre punition ; ne permettez pas que nous devenions le peuple le moins nombreux et le plus méprisable de toute la terre ; c'est ainsi que je tâche de fléchir la miséricorde de Dieu ; si je pouvais apaiser son courroux par des sacrifices et des holocaustes, je ne les aurais pas épargnés. Marchez sur les traces de votre timide Prélat ; faites ce que je fais, vous qui avez pat comme moi aux menaces et aux caresses de Dieu ; effacez vos crimes par vos larmes ; n'épargnez rien, pour adoucir la colère de Dieu, en changeant de vie et réformant vos mœurs ; sanctifiez vos jeûnes,

le prophète Joël vous y exhorte avec moi assemblez les anciens, aussi-bien que les enfants qui sucent encore la mamelle, cette cage si digne de pitié attirera peut-être la compassion du Seigneur. Je connais quelles sont mes obligations à moi qui suis le Ministre de Dieu et à vous qui participez à la même dignité ; il faut que nous entrions dans le temple couvert de cilices, que nous frappions nos poitrines, afin d'exciter la compassion ; que nous poussions des cris lamentables, pour nous et pour le peuple, n'épargnant rien, ni peines, ni prières, pour tâcher d'apaiser l'indignation de Dieu. Disons-lui avec le Prophète, Pardonnez Seigneur à votre peuple et ne permettez pas que votre héritage tombe dans une éternelle infamie ; notre douleur doit être plus grande à mesure que nous sommes plus élevés en dignité, afin d'exciter le peuple à la componction par notre exemple ; pour l'obliger de renoncer à des désordres, pour le rendre digne des bontés de Dieu et pour détourner les fléaux.

14 Allons mes frères, adorons Dieu, prosternons-nous, pleurons devant le Seigneur, qui nous a créés ; poussons tous de concert des gémissements pour effacer le crime de nos murmures : présentons-nous à lui pour l'apaiser, afin que nous le voyions reprendre sa douceur, après avoir vu de si terribles effets de sa colère. Que savons-nous, s'il ne prendra point d'autres sentiments à notre égard et s'il ne nous donnera pas sa bénédiction ? J'en suis très persuadé et je me fais la caution de la miséricorde Divine. Après avoir apaisé sa colère, qui est si peu conforme à sa douceur, il n'agira plus que par les mouvements de sa bonté, qui lui est plus naturelle. Nous le forçons malgré lui de nous traiter avec rigueur ; son penchant le ramène à des sentiments de miséricorde. S'il nous frappe, parce qu'il y est contraint qui peut l'empêcher de nous traiter avec indulgences, quand il ne suit que ce que lui inspire sa bonté ? Ayons seulement compassion de nous-mêmes, pour nous disposer à mériter la tendresse d'un Père qui nous aime. Imitons les Ninivites et ne suivons pas l'exemple des peuples de Sodome : arrêtons le cours de nos désordres, de peur qu'ils ne soient l'occasion de notre perte : fuyions les avis de Jonas, de peur que nous ne soyons abîmés sous un déluge de feu et de souffre. Si nous sortons de Sodome, fuyons sur la montagne ; retirons-nous dans la ville de Ségor, entrons-y au lever du Soleil ; ne nous arrêtons point dans les lieux circonvoisins, ne regardons pas derrière nous, de crainte que nous soyons changés en statues de sel, pour être des marques éternelles de nos rechutes.

15 Nous devons être persuadés que les hommes ne sont pas impeccables ; cette haute perfection est au-dessus de leur faiblesse ; il n'y a que Dieu qui ne pêche point : je ne dis rien des Anges, pour ne point donner matière de disputer à des gens qui empoisonnent tout ; mais il n'y a que les démons et ceux à qui ils ont inspiré leur malignité, qui s'opiniâtrent et qui s'endurcissent dans leur crime. C'est le propre des hommes de faire pénitence après avoir péché ; ce retour est une marque de leur vertu et de leur prédestination. Quoique nous sentions toujours de la faiblesse qui nous est naturelle et qui empêche notre âme de s'élever ; il faut du moins faire tous nos efforts, pour effacer ces taches et pour soutenir par la raison la faiblesse de la chair. Notre condition serait beaucoup meilleur, si nous

“

Vous faites trembler les montagnes ; qui pourra soutenir la pesanteur de votre bras ? Qui pourra ouvrir le ciel, si vous le fermez ? Si vous en ouvrez les cataractes, qui les arrêtera ? Il dépend de vous de nous rendre pauvres, ou riches, de nous faire mourir et de nous rendre la vie, de nous blesser et de nous guérir, votre volonté est toujours efficace.

n'avions pas besoin de nous purifier de la sorte et si nous eussions conservé cette première beauté saine et entière, que nous recouvrerons par la régularité de notre vie et si l'amertume du crime ne nous eût pas empêché de sentir la douceur du fruit de l'arbre de vie : mail il est bien plus expédient pour nous, que nous soyons punis après nos révoltes, que de nous apprivoiser au vice, par l'impunité. Le Seigneur châtie celui qu'il aime ; cette punition est une marque infaillible de sa bienveillance ; au contraire les pécheurs qu'on abandonne, sans les châtier, ou les corriger, s'endurcissent dans leurs iniquités. Le plus grand des malheurs n'est pas de sentir les fléaux de Dieu, c'est de n'en profiter pas ; c'est ainsi que le Prophète Isaïe parlait des Israelites, que les punitions endurcissaient : SEIGNEUR vous les avez frappés et ils n'ont pas fait semblant de s'en apercevoir ; vous avez voulu les corriger et ils se sont révoltés contre les corrections ; c'est en vain, qu'on a traité durement ce peuple, il n'a point voulu se convertir. Pourquoi ce peuple se détourne-t-il de moi, avec une obstination criminelle, qui sera la cause de sa ruine ?

16 IL N'EST RIEN DE PLUS FUNESTE, mes frères, que de tomber entre les mains du Dieu vivant. Il regarde les pécheurs avec un visage terrible et menaçant. Il entend la voix de nos crimes, comme il entendit la voix du sang d'Abel ; il est impossible que le crime se dérobe par la suite à la vitesse ; son immensité remplit tout l'Univers, de sorte qu'on ne peut trouver de retraite, pour se mettre à couvert de sa vengeance ; quand nous nous transporterions jusque dans le Ciel, quand nous fuirions au bout du monde, quand nous nous ensevelirions dans les gouffres les plus profonds de la mer. Le Prophète Nahum redoutait la colère de ce DIEU jaloux, qui se venge dans sa fureur de ses ennemis et qui les punit avec tant de sévérité dès la première fois, qu'il ne laisse plus de place à une seconde vengeance. ¶ Tout le corps me frissonne et je ne puis retenir mes larmes, lorsque j'entends la prophète Isaïe menacer le peuple et les principaux de Sodome et de Gomorrhe. Quels nouveaux supplices pourra-t-on inventer, si vous commettez de nouveaux crimes ? Il n'y a plus rien à ajouter à vos peines, quoique vous ajoutiez à vos forfaits ; votre iniquité est montée à un tel point et votre désolation est si générale, que vous avez épuisé tous les fléaux de la colère de dieu ; ce n'est point une blessure qui afflige quelque membre en particulier, c'est une plaie universelle et incurable, qui se répand sur toutes les parties de votre corps ; il est inutile de bander cette plaie, d'y appliquer de l'huile ou de l'onguent. Je passe les autres menaces du Prophète, pour ne vous pas causer plus d'ennuis, que vos malheurs mêmes ne vous en causent.

17 TÂCHONS DE DÉCOUVRIR la source de notre infortune. Qui est-ce qui a brûlé nos moissons et empêché que nos greniers ne se remplissent ? Nos troupeaux ont manqué de pâturages ; la terre désolée n'a plus sa beauté ordinaire ; nos campagnes arides inspirent la tristesse ; on ne voit point de bled dans les valées, tout est ruiné. On ne goûte plus sur les montagnes la douceur qu'on y goutait autrefois ; elles sont dépouillées de leurs ornements ordinaires ; la malédiction est tombée sur elles, aussi bien que sur les montagnes de Gelboé, quoique ce soit d'une manière différente. La terre est maintenant comme elle était autrefois une masse informe, avant que DIEU l'eût enrichie de tant de beautés. Vous avez visité la terre et vous l'avez abreuvée d'une manière bien désolante. Quel triste spectacle ! En quel état nos moissons sont-elles réduites ? On ne connait que par quelques restes d'épis, que la terre a été ensemencée ; à peine avons-nous eu de quoi offrir à DIEU des prémices ; les mois plutôt que les gerbes, font connaître que nous sommes dans le temps de la moisson. Telles sont les richesses des impies et les moissons de ceux qui sèment le mal ; ils sèment et ne recueillent point, comme il est porté dans l'ancienne malédiction ; ils plantent la vigne et ne ramassent point de raisins : dans dix arpents de terre, ne pas trouver de quoi remplir une bouteille ! Les campagnes de nos voisins regorgent de fruits, tandis que nous sommes réduits à la dernière misère. D'où vient cela et quelle est la cause de notre malheur ? Faisons-nous justice à nous-mêmes, sans attendre

les reproches des autres. Avouer ses péchés, les détester, fuir l'occasion de retomber, c'est un bon remède contre le vice. Comme j'ai averti mon peuple du malheur qui le menaçait et que j'avais prévu, car je n'ai point dissimulé que la vengeance de Dieu était prête à éclater ; pour tâcher de sauver ceux qui m'écoutent, en me sauvant moi-même, je ne craindrai point de faire un détail de votre désobéissance et de me charger de vos propres péchés : peut-être adoucirai-je par-là mes ennuis et obtiendrai-je miséricorde.

18 Les uns ont opprimé les pauvres et ont enlevé une partie de leur bien, par artifice ou par violence ; ils ont empiété sur leurs héritages ; ils ont uni à leurs maisons celles de leurs voisins, pour être seuls dans leur quartier, comme s'ils prétendaient être les seuls habitants de la terre. Les autres ont tout désolé par des usures excessives, ramassant ce qu'ils n'avaient point semé et s'enrichissant du sang des pauvres, au lieu de s'enrichir de leurs travaux. D'autres ont négligé d'offrir à Dieu les prémices de leurs raisins et de leurs blés, quoiqu'ils les eût comblés de biens ; ils ont fait connaître leur ingratitude et leur folie, en ne le remerciant pas de ses bienfaits et s'ils ne se sont point attiré d'autres malheurs, ils ont du moins tari la source de ses bontés. Les autres n'ont point été touchés des misères des veuves et des orphelins ; ils n'ont point donné à manger aux pauvres, ou plutôt à Jésus-Christ, qui nourrit ceux qui ont soin de nourrir les pauvres. Ils ont une grande quantité de blé, que leurs greniers ne sont pas assez vastes pour les contenir ; ils les emplissent, ou ils les détruisent pour en bâtir de plus grands, sans savoir si la mort les enlèvera du monde, avec toutes leurs espérances, pour rendre compte des biens qu'ils ont possédés réellement ou en idée et dont ils ont fait un si mauvais usage. Les autres ont évité la rencontre des petits et ont tourmenté injustement les gens de bien. Les autres ont témoigné de l'aversion à ceux qui les reprenaient, les bons discours leur ont paru insupportables. Les autres se sont applaudi de leurs gains illégitimes et des captures qu'ils faisaient sur les pauvres, bannissant de leur mémoire le souvenir de Dieu, ou s'en souvenant d'une manière indigne et disant, le Seigneur soit bénir, parce que nous sommes devenus riches ; ils se sont faussement persuadé, que leurs richesses étaient des effets de la bonté de Dieu et elles feront la matière de leurs supplices ; car c'est pour cela que la colère de Dieu s'est répandue sur les enfants de désobéissance ; c'est ce qui ferme l'entrée du Ciel et nous en serons encore plus indignes, si nos malheurs ne nous rendent sages et si nous ne retournons à Dieu, qui veut bien venir à nous.

19 Que répondront à cela ceux qui achètent le blé pour le vendre, qui sont attentifs à épier les temps difficiles, pour s'enrichir ; qui font leurs délices des calamités d'autrui, bien éloignés d'imiter la bonne conduite de Joseph, qui faisait un si bon usage des richesses des Egyptiens : il achetait le blé dans la saison pour le distribuer à propos, il prévit la famine et pris ses mesures, pour en empêcher les suites ; mais ils ne songent qu'à s'approprier par des moyens illégitimes les richesses de leurs voisins. Quand viendra la saison de vendre, disent-ils ? Quand les jours du Sabbat seront expirés, nous ouvrirons nos trésors : ils se servent de faux poids, pour distribuer leurs marchandises ; cette injustice comble la mesure de leurs iniquités. Le désir qu'ils ont d'amasser est insatiable ; ils adorent l'or et l'argent, comme les Juifs adoraient autrefois les idoles abominables. Ils aiment l'éclat des pierreries, les habits pompeux et magnifiques qui ressentent la mollesse et qui sont la proie des teignes, des voleurs et des tyrans. La foule de leurs esclaves et leurs nombreux troupeaux les rendent fiers et insolents ; ils augmentent autant qu'ils le peuvent l'étendue de leurs héritages, insatiables comme les sangsues dont parle Salomon, qu'on ne peut remplir non plus que l'enfer, la terre, le feu, l'eau. À peine le monde entier pourrait-il suffire à leur avidité ; peu s'en faut qu'ils ne se fâchent contre Dieu d'avoir mis des bornes si étroites à l'Univers. Que diront ceux qui sont assis sur des trônes éclatants, qui jouent un si grand rôle

dans le monde, dont l'extérieur marque tant d'orgueil et tant de fierté ; ils ne font nulle attention sur la conduite douce et commode avec laquelle Dieu gouverne le monde, afin de commander à leurs égaux avec la même indulgence. Jetez les yeux sur le portrait que le Prophète Amos fait de ces voluptueux, qui sont couchés avec tant de mollesse sur des lits d'ivoire, qui se parfument des onguents les plus délicieux et les plus exquis, qui se laissent charmer par la douceur de l'harmonie, qui s'attachent aux choses périssables, comme si elles devaient durer toujours et qui ne sont point touchés des ennuis et des calamités de Joseph. Ils devaient traiter doucement ceux qui étaient tombés les premiers dans le malheur, afin de mériter par cette indulgence qu'on les traitât d la même sorte. La chute du cèdre devait faire pleurer le sapin ; c'est-à-dire que les infortunes de leurs voisins devaient les rendre sages ; il fallait profiter de l'expérience qu'ils avaient des calamités de leurs prédécesseurs, qui n'avaient pas eu le même bonheur de pouvoir s'instruire par des exemples semblables.

20 Aidez-nous à réfléchir sur ces grandes vérités, homme saint et pieux, qu'une longue expérience a rendu si sage ; faites part de vos lumière à votre peuple ; apprenez-leur à soulager les misères des pauvres, à donner du pain à ceux qui en manquent, à loger ceux qui n'ont point de maison, à revêtir ceux qui n'ont point d'habit, à ne point mépriser leurs frères, afin de tirer tout l'avantage que nous pourrons de la misère où nous sommes réduits, persuadez que ce ne sont point les dons précieux, ni les offrandes magnifique qui plaisent davantage à Dieu. Tenez-vous lieu aujourd'hui de Moise et de Phinées ; calmez par votre intercession le courroux de Dieu et délivrez-nous des fléaux qui nous menacent encore. Dieu se laisse attendrir par les larmes d'un père qui prie pour ses enfants ; demandez-lui miséricorde pour nos péchés passés, promettez que nous vivrons plus régulièrement à l'avenir, présentez-lui ce peuple, que la crainte et les infortunes ont sanctifié. Demandez aussi à Dieu des aliments pour le faire subsister, quand il en devrait faire tomber du Ciel par un miracle. Si vous vous chargez de cette commission, vous nous réconcilierez avec Dieu, vous adoucirez le Ciel, qui communiquera les eaux le soir et le matin. Le Seigneur donnera sa bénédiction, la terre nous donnera ses fruits et notre pain quotidien, tandis que nous ferons des fruits dignes de la vie éternelle et vous les présenterez à Jésus-Christ, à qui la gloire appartient dans tous les siècles.

Qui peut mettre sa confiance dans sa propre innocence en pensant aux mille manières dont le démon peut l'attaquer, d'autant plus que pour nous ôter cette confiance, Dieu permet qu'ils s'attaquent même à de tout petits enfants sortant du baptême, or, est-il rien de plus innocent au monde, et les tourmentent quelquefois de manière à nous faire bien comprendre combien est déplorable la misère de cette vie, et désirable la félicité de l'autre ? Quant au corps, les maux dont il est le siège sont si nombreux, que les médecins n'ont pu les comprendre tous dans leurs livres. Et dans la plupart de ces maux, sinon dans tous, les remèdes employés à les combattre ou à les adoucir sont eux-mêmes un supplice. L'homme ne se délivre d'un mal que par un mal.

De la Cité de Dieu, livre XXII – chapitre XXII, Œuvres complètes de Saint Augustin, évêque d'Hippone, Traduites en français et annotées, Tome vingt-cinquième, p. 103, Librairie de Louis Vivès, Éditeur, Paris, 1870

SERMONS DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE

DE L'AMOUR DES PAUVRES

SERMON XVI

Le discours seizième de Saint Grégoire de Nazianze est la célèbre oraison de l'amour des pauvres et de la pauvreté. Il le composa particulièrement en faveur des pauvres de l'Hôpital que Saint Basile avait fait bâtir à Césarée et le récita dans quelque Fête solennelle vers l'an 393. Il montre dans ce Discours, que l'amour des pauvres et de la pauvreté est la vertu la plus excellent : il dépeint ensuite d'une manière fort touchante l'état malheureux des pauvres et des malades : il propose avec beaucoup d'éloquence les motifs les plus pressants pour toucher le cœur des riches et pour les porter à assister les pauvres et les malades ; il explique avec beaucoup de netteté et de force les raisons les plus convaincantes pour les persuader qu'ils y sont obligés. Il finit en disant que l'aumône n'est pas seulement de dévotion, mais de nécessité ; qu'elle n'est pas seulement de conseil, mais aussi de précepte

Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques contenant l'histoire de leur vie le catalogue, la critique, et la chronologie de leurs ouvrages, par Me. L. Ellies du Pin, tome premier, p. 209, Autrecht, 1731.

Mes frères et les compagnons de ma pauvreté, puisqu'il est vrai que nous sommes tous pauvres et que nous avons tous besoin de la grâce divine, quelque prééminence que nous croyions avoir les uns sur les autres et quoique nous soyons distingués par quelques petits avantages, écoutez le discours que je vais vous faire sur l'amour des pauvres, écoutez-le avec joie, sans témoigner de l'indifférence, ou du dégoût, si vous voulez acquérir des richesses immortelles. Secondez-moi par vos prières, afin que je puisse donner à ce discours toute son étendu, pour en nourrir comme d'un pain spirituel vos amés affamées ; soit que je fasse tomber du Ciel cette *nourriture Angélique*, comme Moise fit pleuvoir autrefois la manne en abondance ; soit que je distribue quelques petits pains, comme fit JÉSUS-CHRIST dans le désert, qui nourrit plusieurs milliers de personnes, lui qui est le pain céleste et l'auteur de la véritable vie. Il est assez difficile de décider entre les vertus à qui donner la préférence ; de même qu'on a bien de la peine à trouver dans un pré rempli de fleurs agréables et odoriférantes, celle qui surpasse toutes les autres par sa beauté et par la bonne odeur qu'elle exhale, parce que la vue et l'odorat sont distraits par tant d'objets différents qui ont tous quelque agrément particulier. Voici à ce que je crois l'ordre qu'il faut garder, pour faire la distinction des vertus.

2 LES PRINCIPALES SONT *LA FOI, L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ* ; Abraham fut justifié par la foi ; Enos est le modelé de l'espérance, c'est le premier qui *a espéré en DIEU* et qui a commencé à l'invoquer ; les gens de bien que l'espérance soutient dans leurs peines rendent aussi témoignage à cette vertu. Le divin Apôtre est le modèle de la charité, puisqu'il a bien voulu se dévouer pour ses frères : l'Écriture dit que *DIEU est charité*. L'hospitalité est une vertu excellente : Lot a possédé cette vertu dans un degré éminent, quoiqu'il habitât à Sodome ; mais il n'avait point contracté les vices du pays ; la courtisane Raab a mérité des louanges par son Hospitalité ; cette vertu a peut-être été le principe de son salut. JÉSUS-CHRIST a porté à un haut point l'amour fraternel ; non seulement il a bien voulu être appelé notre frère, il s'est même exposé au dernier supplice pour nous sauver : il a assez justifié combien il aimait les hommes, puisqu'il s'est fait homme lui-même et qu'il leur a donné la raison pour leur servir de guide dans le chemin de la vertu. Sa patience n'a pas été

moins héroïque ; il a refusé le secours d'une infinité *de légions d'Anges*, qui s'offraient à le défendre contre ceux qui l'outrageaient : il reprit aigrement S. Pierre pour avoir tiré l'épée et guérir celui à qui il avait coupé l'oreille. S. Etienne disciple de Jésus-Christ fit à peu près la même chose, lorsqu'il pria pour ceux qui le lapidaient. La douceur est une belle chose, Moise et David en sont témoins ; l'Écriture leur attribue cette gloire préférablement à tous les autres. Leur maître ne disputait point, on ne l'entendit jamais crier dans les places publiques, il suivait ceux qui le conduisaient.

3 Le zèle est louable ; on le connaît par l'exemple de Phinées, qui poignarda une Madianite avec un Israelite, pour effacer la honte des enfants d'Israël ; il a tiré son surnom de sa vertu : ceux qui ont imité son zèle se sont rendus recommandables comme lui : *j'ai été transporté de zèle pour les intérêts du Tout-puissant* ; je brûle pour vous d'un zèle divin ; *le zèle de la maison de Dieu me dévore* ; ils ne se contentaient pas de le dire, ils avaient effectivement ces sentiments. Saint Paul vous apprendra combien il faut estimer la mortification à son exemple : quelles menaces ne fait-il point à ceux qui le flattent et qui ont trop d'indulgence pour leur corps ? Jésus-Christ a jeûné pour résister à la tentation et pour dompter le tentateur : il a veillé et prié avant sa Passion, pour vous apprendre à veiller et à prier. La chasteté est d'un grand mérite, croyez-en S. Paul qui a fait sur cela de belles lois et qui démêle si bien les prérogatives de la virginité d'avec celles du mariage ; croyez en Jésus-Christ, qui a voulu naître d'une vierge, pour honorer la génération, en donnant cependant la préférence à la virginité. L'autorité seule de David suffit pour vous convaincre du mérite de la sobriété ; il refusa de boire l'eau qu'on lui offrit de la citerne de Bethléem ; il répandit cette eau pour en faire un sacrifice ; il aime mieux souffrir la soif que de se désaltérer en exposant la vie de ses soldats.

4 Je connais par la retraite d'Elie qui vivait sur le Carmel et de Jean Baptiste qui se refugia dans le désert, de quel usage est la solitude et la tranquillité. Jésus-Christ se retira sur une montagne pour être plus en repos. Elie qui se cacha chez une veuve, Jean Baptiste et Pierre qui ne mangeaient que des légumes m'apprennent à vivre sobrement. Je n'aurais pas de peine à vous citer plusieurs exemples d'humilité ; le plus touchant est celui de Jésus-Christ, qui a pris la forme d'un esclave, qui a souffert toutes sortes d'outrages, qui a été traité comme un scélérat, qui s'est abaissé jusqu'à *laver les pieds de ses Apôtres* et qui s'est chargé de tous les péchés du monde. Le mépris des richesses est recommandé par le témoignage de Zachée, qui offrit tout son bien au Fils de Dieu, lorsqu'il entra dans sa maison, mais Jésus-Christ lui apprit que la vie parfaite consistait dans la pauvreté. Enfin, la contemplation et l'action sont d'un grand mérite ; l'une nous élève de la terre et porte notre esprit au Ciel, qui est le lieu de son origine ; l'action nous aide à recevoir Jésus-Christ et à lui témoigner notre amour par nos bonnes-œuvres.

5 Toutes ces vertus nous ouvrent le chemin de la béatitude ; comme il y a plusieurs états de vie, *il y a aussi des demeures différentes dans la maison de Dieu qui récompense les serviteurs selon leur mérite*. Il faut que l'un acquière une vertu, l'autre une autre, ou plusieurs, ou toutes s'il est possible. Qu'il s'étudie à avancer toujours, sans s'écarter des voies de celui qui nous montre la route et qui nous conduit au Ciel par *le chemin étroit*. S'il faut avouer après que Jésus-Christ et S. Paul nous en ont assuré, que la charité est la première de toutes les vertus, je crois qu'un de ses principaux effets est la tendresse et l'amour qu'on a pour les pauvres et la compassion qu'on témoigne envers ceux qui souffrent et que l'on regarde comme ses frères. Il n'y a aucune sorte de culte qui soit plus agréable à Dieu, car rien ne lui convient mieux que la miséricorde, puisque *la miséricorde et la vérité l'accompagnent toujours* et qu'elles précèdent ses jugements : il rend amour pour amour, il a de l'indulgence pour ceux qui en ont ; il mesure et il pèse la miséricorde et i récompense avec une égalité parfaite

6 Le précepte qui nous ordonne de *nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie, de pleurer avec ceux qui pleurent,* nous ordonne en même temps de secourir les pauvres et de soulager les malheureux, de quelque nature que soient leurs maux et leurs ennuis, d'autant que nous sommes hommes comme eux ; soit qu'ils aient besoin de notre secours pour adoucir les ennuis du veuvage, ou de la mort de leurs parent, de l'exil, de la cruauté de leurs maîtres, de la dureté des Magistrats, des Financiers qui président aux impôts ; soit qu'ils soient exposés à l'inhumanité et à l'invariable avidité des voleurs ; soit que leurs bien aient été proscrits, ou qu'ils aient fait naufrage ; tous ces états les rendent malheureux et ils ont recours à nous, comme nous avons recours à Dieu, quand nous manquons de quelque chose ; ceux qui tombent inopinément dans le malheur sont encore plus à plaindre que les autres qui sont comme endurcis au mal, par l'habitude qu'ils ont de souffrir. Nous devons avoir particulièrement compassion des lépreux, qu'une maladie honteuse ronge jusqu'aux os et aux moelles selon la menace de l'Écriture. Je ne comprends pas le mystère de l'union de l'âme et du corps, ni comment je roule dans la fange étant l'image de Dieu ; si le corps se porte bien il me fait la guerre, s'il est malade je languis : je l'aime comme mon compagnon, je le hais comme mon ennemi ; je le fuis comme une prison, je le respecte comme mon cohéritier. Si je l'affaiblis avec excès, je me rends incapable de rien entreprendre de grand, quoique je sache parfaitement pour quelle fin j'ai été créé, c'est-à-dire, pour m'élever à Dieu par mes actions.

7 Si je flatte mon corps et si je le traite trop doucement i se révoltera et je ne pourrai plus le réduire ; je ferai attaché à la terre par des liens, qu'il me sera impossible de rompre et qui m'éloigneront de Dieu. C'est un ennemi agréable et un ami traître et perfide. Quelle union, quelle division ! On la craint et on l'aime ; on se réconcilie avant que la guerre soit commencée ; on rompt la trêve avant que la paix soit faite. Par quelle sagesse, par quel secret motif, l'homme a-t-il été composé de la sorte ? Dieu n'a-t-il point voulu abaisser notre orgueil et nous empêcher de mépriser notre Créateur, par la complaisance que nous pourrions avoir pour la noblesse de notre âme, qui est comme un écoulement de la Divinité ? Mais les combats que notre corps nous livre, nous tiennent dans une éternelle dépendance ; la faiblesse qui nous est naturelle, nous humilie et réprime les mouvements de notre vanité, en nous faisant comprendre que notre bassesse balance notre noblesse ; que notre origine est terrestre et céleste tout ensemble, que nous nous sommes sujets à la mort et immortels, condamnez aux ténèbres, ou les héritiers de la lumière, selon le penchant que nous aurons eu pour le corps, ou pour l'âme. Autant que je le puis comprendre nous sommes composés d'esprit et de corps, afin que si la noblesse de notre âme nous inspire de la vanité, la cendre dont notre corps a été tiré nous inspire d'autres sentiments. Ceux qui voudront approfondir davantage cette matière le peuvent faire ; peut-être en parlerons-nous plus amplement dans un temps plus commode.

8 Ce que j'ai commencé à vous dire, mes frères, c'est que nous devons remédier à nos maux et à notre faiblesse personnelle, par la compassion que nous aurons pour les malheurs de nos frères et par l'empressement que nous apporterons à les soulager ; car quoique je me sois laissé emporter jusqu'à dire que notre corps était notre plus dangereux ennemi, cependant je le chéris en considération de celui qui l'a uni à notre âme. Nous devons avoir le même soin du corps de nos frères que du notre, soit qu'il soit malade ou en bonne santé. Nous ne sommes tous qu'un dans le Seigneur ; le riche, le pauvre, le libre, l'esclave, le sain, le malade ; nous avons

“ Le précepte qui nous ordonne de nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie, de pleurer avec ceux qui pleurent, nous ordonne en même temps de secourir les pauvres et de soulager les malheureux, de quelque nature que soient leurs maux et leurs ennuis, d'autant que nous sommes hommes comme eux

tous pour chef Jésus-Christ, qui est le principe de toutes choses : nous devons nous aider les uns les autres comme les membres d'un même corps. Il faut bien prendre garde de négliger et d'abandonner ceux qui sont tombés les premiers dans une infirmité qui est commune à tous les autres ; nous devons avoir autant de chagrin des infirmités et des afflictions de nos frères, que nous avons de joie de notre bonne santé, persuadés que notre salut dépend de la tendresse et de la charité que nous leur témoignerons.

9 Les uns sont malheureux seulement à cause de leur pauvreté, le temps, l'industrie, les amis, les parents, la vicissitude des choses y peuvent remédier : cependant c'est un état bien douloureux et bien triste, parce qu'ils sont dans l'impossibilité de se soulager eux-mêmes et de pourvoir à leurs besoins corporels ; leur crainte l'emporte toujours sur leur espérance, qui ne les console que médiocrement ; c'est cependant ce qu'il y a de plus capable de consoler les affligés. La maladie est un second fléau qui redouble les chagrins de la pauvreté : c'est un surcroît de malheurs bien affligeants et ce qui se présente d'abord à l'esprit dans les imprécations qu'on fait à ses ennemis. Il faut ajouter que la délicatesse de certaines gens est si grande, qu'ils ne peuvent approcher, ni même regarder de pauvres malades ; ils les fuient, ils en ont horreur : cette aversion qu'on témoigne avoir d'eux leur paraît plus insupportable que leurs maux mêmes. Le seul souvenir de leurs malheurs me trouble et me fait verser des larmes : plût à Dieu que vous entriez dans mes sentiments, afin que vous ne soyez point condamnés à des larmes éternelles, après avoir pleuré pendant la vie. Tous ceux qui m'écoutent et qui ont de l'amour pour Jésus-Christ et pour les pauvres sont touchés de ce que je dis.

10 Vous êtes vous-mêmes les témoins de la calamité des pauvres ; vous avez devant les yeux un spectacle bien pitoyable, il faut le voir pour le croire, des hommes plus morts que vifs, privés d'une grande partie de leurs membres et tellement défigurés qu'à peine sont-ils connaissables : ce ne sont que de misérables restes d'hommes avec la figure humaine, qui citent leurs pères, leurs mères, leurs frères, leur patrie, afin qu'on les puisse reconnaître. Je suis fils d'un tel père et d'une telle mère, c'est ainsi que l'on me nomme ; vous étiez autrefois de mes amis ; il faut qu'ils aient recours à cette explication, parce qu'on ne les reconnaît plus aux traits de leur visage. Ils n'ont ni argent, i parents, ni amis ; ils n'ont que la moitié de leur corps : ils s'aiment et se haïssent, sans savoir bien précisément lesquels de leurs membres ils doivent regretter, ou ceux qui sont déjà morts et qu'on a retranchés, ou ceux dont ils ont encore l'usage et que la maladie a épargnés : si les us ont été cruellement arrachés, les autres sont encore plus pitoyablement conservés : les uns sont morts avant que tout le corps périsse ; mais il n'y a personne qui ait assez de courage pour enterrer ce qui reste. Les plus gens de bien et ceux qui ont naturellement de la compassion, n'ont que de la dureté pour les lépreux ; ils nous font oublier que nous avons un corps sujet à toutes sortes d'accidents : nous croyons ne pouvoir éviter le mal qu'en les fuyant et nous éloignant d'eux, fans nous soucier même de ceux à qui le sang et la nature nous lient. Ceux qui ne craignent pas d'approcher d'un cadavre tout pourri et tout puant et sui souffrent la mauvaise odeur qu'exhalent les corps des bêtes, tout couverts d'ordures, fuient les approches d'un lépreux et sont comme indignés de respirer le même air : quelle inhumanité !

11 Rien n'est plus vif que l'amour et la compassion que les pères ont pour leurs enfants ; cependant on n'a point pour les lépreux les sentiments que la nature inspire. Un père qui chérissait son enfant avec une extrême tendresse, qui le regardait comme la plus douche consolation de la vie, qui n'épargnait rien pour son éducation, pour qui il a tant fait de prières à Dieu, le bannit de sa présence dès le moment qu'il est infecté de lèpre et s'il pleure il s'en éloigne cependant sans répugnance. Une mère se souvient des douleurs de l'enfantement, elle est comme déchirée et pousse des cris lamentables, en voyant son fils dans un état si malheureux, elle le pleure, comme s'il était mort : *enfant infortuné*, s'écrie-t-elle, ne t'ai-je mis au monde,

qu'afin que tu traînes une vie languissante et malheureuse sur *des montagnes et dans des déserts* parmi des bêtes sauvages ? Une caverne te servira de toit : il n'y aura que les personnes les plus vertueuses, qui aient la force de te regarder. Elle dira avec Job, pourquoi t'ai-je porté dans mon sein, pourquoi es-tu sorti de mes entrailles et pourquoi n'es-tu pas mort avant que de naître ? Pourquoi du moins n'es-tu pas sorti du monde avant que d'être exposé à tant de malheurs ? Pourquoi as-tu sucé le lait de mes mamelles pour te conserver une vie plus insupportable que la mort ? Ces pensées lui font verser des torrents de larmes. Elle souhaite d'embrasser et de baiser son fils, mais elle a une secrète horreur de l'approcher. Ce n'est point contre les méchants et contre les scélérats, c'est contre les malheureux que le peuple s'anime, ce sont eux qu'il poursuit et qu'il persécute. On trouve des gens qui donnent retraite à des meurtriers, qui reçoivent des adultères dans leur maison et à leur table, qui ne fuient point la compagnie d'un sacrilège, qui lient un commerce d'amitié avec ceux qui leur ont rendu de mauvais offices ; mais on fait un crime aux lépreux de leur maladie, quoiqu'on n'en ait reçu aucun outrage. La condition des scélérats est meilleure que celle des malades ; on croit que la compassion est honteuse et l'on se fait un mérite de sa dureté.

12 Ces malheureux sont bannis des villes, des maisons, du bateau, des assemblées, des chemins publics, des festins, quelle destiné ! À peine leur permet-on l'usage des éléments ; ils n'oseraient puiser de l'eau dans les fontaines publiques, on craint qu'ils ne les empoisonnent : ce qui est étrange l'aversion que nous leur témoignons et le peu de soin qu'on a de les soulager est cause qu'on les a à tous moments sur les bras : on ne se soucie point de les loger, de leur donner de quoi vivre, de les vêtir, de les guérie : voilà pourquoi ils errent jour et nuit, sans savoir où se retirer, ils manquent de tout, ils sont dans une nudité effroyable qui laisse voir leur mal à découvert. Ils implorent à grands cris le secours de leur Créateur ; ils se soulagent comme ils peuvent les uns les autres et se prêtent pour ainsi dire réciproquement les membres pour remplacer ceux dont la maladie leur a interdit d'usage : ils inventent des chants capables d'exciter la compassion ; ils demandent d'une manière pitoyable un morceau de pain pour se nourrir, ou un peu de drap pour se couvrir et pour cacher leurs ulcères. On passe pour indulgent et pour commode, en ne leur donnant rien, pourvu qu'on ne leur fasse pas de mauvais traitements et qu'on ne les gourmande point. On voit de ces infortunés que la honte n'empêche pas de se produire dans les assemblées publiques ; la nécessité les y contraint ; ils se mettent dans les assemblées que nous tenons pour la célébration de nos mystères, ou pour honorer les fêtes des Martyrs, afin que nous imitions leur piété au même temps que nous honorons leurs combats. Quoiqu'ils aient une secrète confusion de se montrer devant le monde, dans le honteux état où leur mal les a réduits et qu'ils n'aiment que les forêts et les lieux les plus sauvages pour se cacher : ils s'exposent cependant en public, comme un spectacle pitoyable pour exciter la compassion. C'est aussi un avertissement pour nous faire souvenir de la misère humaine et pour empêcher que nous ne nous attachions aux choses sensibles, comme si elles devaient durer toujours. Ils se mêlent dans la foule pour voir, ou pour entendre des hommes, ou pour recevoir quelque petit secours de ceux qui nagent dans les délices et dans le luxe, ou pour adoucir l'amertume de leurs maux, en les exposant aux yeux de tout le monde.

13 Peut-on n'être pas attendri en entendant leurs chants lugubres entrecoupés de soupirs ? Peut-on entendre des choses si tristes et voir un spectacle si pitoyable sans être pénétré de compassion ? Ces malheureux que leurs infortunes rassembles sont étendus les uns auprès des autres et pour faire plus de pitié, ils exposent aux yeux des passants les différents ulcères dont ils sont couvet ; cette vue redouble l'aigreur du mal que chacun sent personnellement ; l'espèce de leur mal les rend déjà assez malheureux ; mais cette société et la compassion qu'ils ont

« Nous ne sommes tous qu'un dans le Seigneur ; le riche, le pauvre, le libre, l'esclave, le sain, le malade ; nous avons tous pour chef Jésus-Christ, qui est le principe de toutes choses : nous devons nous aider les uns les autres comme les membres d'un même corps.

les uns des autres fait qu'ils sont encore plus malheureux. Ils sont entourés d'une foule de gens qui les plaignent pendant un peu de temps : ils se prosternent à leurs pieds ; ils souffrent les incommodités du chaud, du froid, de la poussière, de la pluie, du vent ; on leur marcherait même sur le corps si on n'avait horreur de les approcher. Les gémissements de ceux qui demandent l'aumône se mêlent aux chants de l'Église ; ces voix lamentables s'élèvent contre les cantiques. Qu'est-il besoin que je parcoure tous leurs maux en détail, durant une fête si solennelle ? Si je les décrivais d'une manière tragique, je vous ferais verser trop de larmes et votre douleur l'emporterait sur les sentiments que la fête vous inspire. Je n'ai pu encore vous persuader que le chagrin est quelquefois préférable au plaisir, que la tristesse souvent vaut mieux que la joie et qu'il est plus à propos de pleurer que de rire d'une manière dissolue.

14 Ajoutons à toutes ces raisons si capables de nous toucher, que ceux qui nous parlent de la sorte sont nos frères selon Dieu et d'une même nature que nous, étant tirés du même limon, *composés de nerfs, d'os et de peaux*, *de chair* comme nous : c'est ce que disait le S. homme Job en philosophant sur ses malheurs, en exaltant et méprisant tout ensemble cette partie de nous-mêmes qui tombe sous les sens : ils sont comme nous des images de Dieu, peut-être même qu'ils ont conservé cette image avec plus de soi que nous n'avons fait, quoique leurs corps soient réduits dans un état si pitoyable : ils participent aussi-bien que nos à la grâce de Jésus-Christ ; ils ont la même foi et la même loi, les mêmes oracles, les mêmes testaments, les mêmes assemblées, les mêmes mystères, la même espérance : Jésus-Christ *qui efface les péchés du monde* est mort pour eux, comme pour nous ; ils sont comme nous les *héritiers de la vie éternelle*, quoiqu'ils s'en soient fort écartés ; ils ont été ensevelis avec Jésus-Christ et ils ressusciteront avec lui ; *ils sont les compagnons de ses souffrances, ils le seront de sa gloire.*

15 Que devons-nous faire, nous à qui Jésus-Christ a donné le nom que nous portons, nous qui sommes *la nation sainte*, le *Sacerdoce Royal*, le *peuple choisi* et prédestiné, amateur des bonnes-œuvres ? Nous qui sommes les disciples de Jésus-Christ, ce maître doux et miséricordieux, qui s'est chargé de nos iniquités, qui s'est abaissé jusqu'à se rendre semblable à nous et à se revêtir de nôtre chair, qui s'est condamné aux fatigues d'une vie douloureuse, pour nous faire part des richesses de la divinité ? Que penserons-nous des pauvres, que devons-nous faire pour les soulager après un si grand exemple de miséricorde et d'une tendresse si touchante ? Les mépriserons-nous, passeront nous sans les secourir ? Les abandonnerons-nous comme s'ils étaient déjà morts, en aurons-nous la même horreur que nous avons pour des serpents venimeux et pour des bêtes féroces ? À Dieu ne plaise, mes frères, que nous ayons de pareils sentiments, ils ne nous conviennent guère, à nous qui sommes le troupeau de Jésus-Christ, ce bon Pasteur qui court avec tant d'empressement après *la brebis égarée* et qui porte sur les épaules celle qui ne saurait marcher. Ces sentiments sont encore bien éloignés de ceux que la nature nous inspire et qui nous a fait une espèce de loi d'avoir compassion les uns des autres, puisque nous sommes tous exposés aux mêmes misères, qui sont comme une leçon personnelle d'humanité.

16 Laisserons-nous les pauvres souffrir toutes les incommodités de l'air, tandis que nous habiterons des maisons commodes et magnifiques, enrichies de pierres de toutes sortes de couleur, où l'or et l'argent brillent de tous côtés, où les parquetages et les peintures diverses amusent les yeux et les surprennent par l'artifice dont elles sont ménagées ? Sans nous contenter des maisons qui nous servent, nous en bâtissons des nouvelles : pour qui ? Peut-être que nos héritiers ne les posséderont point, elles tomberont entre les mains des étrangers, qui ne sont pas même de nos amis, qui sont nos ennemis, qui ont de la jalousie contre nous ; est-il rien de plus affligeant ? Les pauvres mourront de froid dans leurs habits déchirés ; à peine ont-ils de

quoi se couvrir et nous sommes vêtus de robes vastes et flottantes, qui inspirent la mollesse ; nous ferons les fiers et les orgueilleux avec nos habits de lin et de la plus éclatante et la plus fine soie ; nous serons parés d'une manière insolente, au lieu de nous contenter d'un vêtement propre et modeste ; ce qui est superflu et trop recherché ne nous convient point ; nos coffres regorgeront d'habits, qui deviendront avec le temps la proie des teignes, sans qu'on puisse l'empêcher par tous les soins inutiles qu'on se donne pour les conserver ? Les pauvres manqueront des aliments nécessaires ; quelle honte pour moi que je nage dans les délices, quelle douleur pour eux ? Ils seront étendus à nos portes, languissants et mourants de faim, pouvant à peine demander les choses dont ils ont besoin, ayant la voix à demi éteinte et trop faible, pour exposer leurs misères ; ils ne peuvent ni tendre les mains, ni marcher pour se jeter aux pieds des riches, ni pousser des cris pour les émouvoir : voilà l'état déplorable où les pauvres sont réduits.

17 Nous sommes couchés dans des lits élevés et pompeux, dont personne n'approche, couverts de riches courtepointes ; si la voix de ceux qui demandent venait jusqu'à nous, elle nous importunerait et nous en serions indignés : il faut encore que nos chambre soient parfumées et tapissées de fleurs rares, après que la saison en est passée : que les parfums les plus exquis et les plus délicats coulent sur nos tables, pour achever de nous mollir le courage ; qu'elle soient entourées de jeunes garçons efféminés, proprement vêtus, les cheveux épars et tombants sur le visage d'une manière étudiée pour flatter davantage par cet arrangement si recherché des yeux impudiques qui les regardent ; les autres tiennent des verres du bout des doigts, d'un air aisé, sans se mettre cependant au hasard de les laisser tomber ; les autres avec des éventails agitent l'air pour le rafraîchir : la table est couverte des mets différents, que tous les éléments fournissent avec abondance, l'air, la terre, l'eau, l'adresse des cuisiniers et de leurs aides s'épuise à inventer des ragouts nouveaux ; ils travaillent à l'envi pour flatter l'avidité d'un ventre peu reconnaissant, qui est l'auteur de tant de maux, qui ressemble à une bête insatiable et perfide et qui sera bientôt détruit, avec les viandes périssables qui lui servent de nourriture. Les pauvres s'estimeraient heureux d'avoir de l'eau pour se désaltérer et nous buvons du vin jusqu'à l'excès et même après qu'in s'est enivré : les plus intempérants le pratiquent de la sorte : on goûte des vins de plusieurs espèces, on rebute les uns, on donne son approbation à ceux qui flattent le goût davantage, on raisonne sur la qualité de ces liqueurs et l'on ne serait pas content si l'on ne faisait venir des vins étrangers comme pour insulter aux vins du pays. Nous voulons paraître dégoutés et délicats, nous faisons des profusions qui vont bien au-delà du nécessaire, comme si nous craignions de n'être pas encore assez esclaves de notre ventre et de nos appétits.

18 Que vous dirai-je, mes frères et mes amis, des maux qui blessent nos âmes ? Ils sont encore bien plus dangereux, que ceux qui attaquent le corps, qui ne dépendent point de la volonté, au lieu que les autres sont les effets d'une volonté dépravée : les maladies du corps finissent quand il meurt ; les maux de l'âme nous suivent, quand nous quittons le monde ; les maladies du corps excitent la compassion, celles de l'âme n'inspirent que de l'indignation à ceux qui jugent sainement des choses. Pourquoi ne donnons-nous pas tous les secours à nos semblables, tandis que nous en avons le temps ? Pourquoi ne couvrons-nous pas la misère et la honte de notre chaire, puisque nous sommes nous-mêmes de chair ? Comment pouvons-nous nous abandonner aux délices, tandis que nos frères sont si malheureux ? À Dieu ne plaise que je sois riche et qu'ils manquent de tout : que j'ai une santé forte et robuste, si je n'ai de l'empressement pour guérir les maux de ceux qui se portent mal ; de quoi me sert d'avoir abondamment de quoi me vêtir et de quoi me nourrir, d'avoir de belles maisons où me loger, si je ne fais part de mes biens aux pauvres, si je ne les habille, si je ne les loge ? Il faut nous résoudre à l'un des deux, ou renoncer à tout pour l'amour de Jésus-Christ, nous charger de sa Croix et le suivre, sans

« Nous qui sommes les disciples de Jésus-Christ, ce maître doux et miséricordieux, qui s'est chargé de nos iniquités, qui s'est abaissé jusqu'à se rendre semblable à nous et à se revêtir de nôtre chair, qui s'est condamné aux fatigues d'une vie douloureuse, pour nous faire part des richesses de la divinité ?

être distraits, on appesantis par les choses du monde, qui nous empêchent d'aller à Dieu, de sauver notre âme en perdant tout, de nous abaisser pour nous élever, de devenir pauvres pour nous enrichir : ou du moins il faut nous résoudre à partager nos richesses avec Jésus-Christ et le pauvres, afin que les possédant honnêtement et légitimement, elles servent à nous sanctifier. Si je ne songe qu'à moi et si je ne sème que moi, je souhaite que les autres mangent mes fruits, ou pour me servir des paroles de Job, *je souhaite que mes champs ne produisent que des orties au lieu de blé*, je souhaite qu'un vent brûlant, ou que les tourbions enlèvent mes travaux et que toutes mes peines soient inutiles. Que si je bâtis des greniers et si je songe à amasser des trésors ; je consens qu'on me fasse *mourir cette nuit*, pour rendre compte des amas illégitimes que j'ai faits.

19 Ne serons-nous jamais sages ; ne nous réveillerons-nous jamais de cette indolence qui nous rend comme stupides ? Ne connaîtrons-nous jamais l'inutilité des choses humaines ? Les malheurs d'autrui ne nous apprendont-ils point à nous tenir sur nos gardes ? Rien n'est stable dans le monde, ni permanent, ni de longue durée ; tout est dans une perpétuelle vicissitude ; on voit d'étranges renversements et de grandes révolutions dans le même jour et dans la même heure ; de sorte qu'on ne peut guère davantage se fier sur la prospérité des hommes, que sur l'inconstances des vents, sur le chemin que trace un vaisseau en traversant la mer, sur les figures que les enfants élèvent avec du sable pour se divertir, sur les illusions des songes qui nous amusent et qui nous flattent pendant la nuit. C'est être sage que de ne point faire de fonds sur les choses présentes, pour ne songer qu'aux éternelles et de préférer les avantages réels et permanents de la charité, aux avantages d'une prospérité mondaine qui sont si incertains et si inconstants.La charité produit immanquablement l'un de ces trois avantages ; elle empêche qu'on ne tombe dans quelque infortune, car Dieu récompense souvent par des prospérités temporelles la vertu des personnes charitables, pour les animer de plus en plus à soulager les malheureux ; ou si l'on tombe dans quelque disgrâce, on a du moins une secrète confiance, que ce n'est point une punition des crimes qu'on a commis, mais par une particulière permission de la providence ; ou il sont en droit exiger des personnes opulentes les mêmes secours et les mêmes bons offices qu'ils ont rendus aux pauvres, tandis qu'ils étaient dans une fortune plus heureuse.

20 *Que le sage*, disait Salomon, *ne se glorifie point dans sa sagesse, ni le riche dans ses biens, ni le fort dans sa force*, quand ils seraient même parvenus au plus haut degré de sagesse, ou de force et quand leurs richesses seraient immenses. J'ajoute aux paroles de Salomon, que ceux qui sont montés au plus haut point de la gloire, qui ont la santé la plus robuste et la beauté la plus parfaite, qui sont dans l'âge le plus florissant, enfin qui ramassent dans leur personne tout ce qui est de plus capable d'inspirer de la complaisance, ne doivent point s'en faire accroire. Ceux qui *veulent se glorifier, qu'ils se glorifient de connaître* Dieu et de le chercher, d'avoir de la compassion pour les malheureux et d'amasser des trésors de bonnes-œuvres pour la vie éternelle. Tout le reste est fragile et périssable ; les biens du monde passent de main en main ; on ne peut si bien fixer la fortune qu'elle ne tourne du côté des autres, à peu près comme il arrive au jeu des dés : les utilités que la charité apporte sont fixes et permanentes ; on ne les voit point évanouir, elles n'abusent jamais ceux qui y ont mis leur espérance. Une des raisons pourquoi Dieu a établi que les choses humaines seraient dans une perpétuelle vicissitude, c'est afin que connaissant leur inconstance et le peu de fonds qu'on doit faire sur des biens qui s'enfuient au moment qu'on croit les posséder, on ne s'attache qu'à ce qui est solide et qu'on regarde la vie future comme le terme de tous nos délires. Qu'eussions-nous fait, si la prospérité du monde, eût été fixe et perpétuelle, puisque toute fragile et toute inconstante qu'elle est, nous en sommes si enchantés ? Nous nous y attachons avec des liens si forts, nous en sommes tellement esclaves par le plaisir imaginaire que nous croyons

y trouver, qu'il nous est impossible d'imaginer rien de plus excellent que les biens de la vie présente ; quoique nous soyons faits à l'image de Dieu, quoique nous en soyons convaincus et que cette persuasion soit capable de nous inspirer des pensées bien plus relevées.

21 *Qui est le sage qui comprendra ces vérités ?* Qui méprisera les choses qui passent ? Qui s'attachera aux permanentes et aux éternelles ? Qui regardera les biens présents, comme des bines incertains et passagers et ceux que nous espérons dans l'autre vie comme des biens stables et réels, d'avec ceux qui n'ont que l'apparence, pour s'attacher aux uns et n'avoir que de l'indifférence pour les autres ? Qui pourra distinguer le fantôme de la vérité, le monde d'avec le Ciel, le lieu de bannissement de la demeure éternelle, les ténèbres de la lumière, la boue de la terre sainte, la chair d'avec l'esprit, Dieu d'avec le Prince du monde, l'ombre de la mort d'avec la vie éternelle ? Qui donnera en échange les choses présentes pour les éternelles, des biens inconstants et sensibles pour des biens qui dureront toujours et qui sont infiniment élevés au-dessus des sens ? Heureux celui qui distinguant la vertu du vice s'élève au dessus de tout ce qui est créé, qui échappe avec toute la vitesse possible cette vallée de larmes, qui ne cherche que ce qui est aux Ciel, qui est crucifié au monde avec Jésus-Christ, qui ressuscite et qui monte au Ciel avec lui, qui ne s'attache point à cette vie caduque et trompeuse ; qui ne craint plus les serpents cachés dans les chemins, pour lui piquer les talons et qu'on épie pour leur écraser la tête. David crie de toute sa force, nous reprochant l'endurcissement de notre cœur et l'amour que nos avons pour le mensonge ; il nous avertit de ne nous point attacher à ce qui est sensible et de ne pas mesurer notre félicité par l'abondance de nos moissons. C'est à peu près dans le même sens que le Prophète Amos insultant aux bien trompeurs et imaginaires de la terre : *Approchez*, disait-il, *des montagnes éternelles, levez-vous, marchez, ce n'est pas ici le lieu de votre repos.* Ce sont presque les mêmes paroles dont le Sauveur du monde se sert pour nous exhorter à le suivre : *levez-vous, sortons d'ici* ; ces paroles ne s'adressaient pas seulement aux disciples qui l'accompagnaient alors pour les obliger à changer de place, comme on pourrait se l'imaginer : elles regardent tous ceux qui devaient embrasser sa doctrine dans les siècles futurs, pour leur apprendre à mépriser la terre et à n'avoir de l'amour que pour le Ciel.

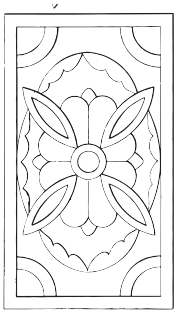
22 Pratiquons ce que Jésus-Christ nous enseigne, cherchons ce repos durable, méprisons les biens et les richesses du monde : retirons-en tout l'avantage qu'il est possible d'en retirer, c'est-à-dire, méritons le Ciel par les aumônes, faisons part aux pauvres de ce que nous possédons, afin que nous soyons riches dans le Ciel ; ayons soin de nos âmes comme de nos corps ; donnons une partie à Dieu, ne réservons pas tout pour le monde, retranchons au ventre quelque chose, pour le donner à l'esprit ; ne permettons pas que le feu dévore tout, mettons-en une partie à couvert de la flamme ; ôtons au tyran pour le donner au légitime Seigneur, faisons le partage pour la vie présente et pour la vie future ; faisons de petits présents à celui qui nous a comblés de biens . Vous ne surpasserez jamais la magnificence de Dieu, quand vous donneriez tout ce que vous possédez et quand vous vous donneriez vous-mêmes, puisque se donner à Dieu c'est recevoir ; quelque largesse que vous fassiez vous en aurez toujours de reste et puisque tout vient de Dieu, vous ne sauriez rien donner du votre. De même que personne ne peut aller au-delà de son ombre, pare qu'elle se retire à mesure qu'on avance ; on ne peut non plus s'élever au-dessus de sa tête, d'autant qu'elle est plus élevée que les autres parties du corps : ainsi quelques présents qu'on fasse à Dieu, on ne peut le vaincre en libéralités, puisqu'on ne peut rien lui donner qui ne soit à lui.

23 Reconnaissez le principe qui vous a donné la vie, qui vous fait respirer, qui vous a fait raisonnables, qui vous a élevé à la connaissance de dieu, qui vous fait espérer le Ciel et un état pareil à celui des Anges, la possession de la gloire, que vous ne voyez maintenant qu'en énigme et comme dans un miroir, mais que vous contemplerez à l'avenir pleinement et à découvert :

« Rien n'est stable dans le monde, ni permanent, ni de longue durée ; tout est dans une perpétuelle vicissitude »

c'est par sa bonté que vous êtes l'enfant de Dieu, le cohéritier de Jésus-Christ et que vous participez à la nature divine. D'où vous viennent ces grands privilèges, qui en est l'auteur ? Ou pour ne parler que de ce qui tombe sous vos sens ; à la faveur de qui voyez-vous la beauté du Ciel, le mouvement du Soleil, le globe de la Lune, les Étoiles qui sont rangées avec autant d'ordre que les cordes d'un lut, la vicissitude des saisons, ce partage égal du jour et de la nuit, les admirables productions de la terre, la fluidité de l'air, l'immense étendue de la mer, qui est stable et liquide tout ensemble, la profondeur des fleuves, les agitations des vents ? Qui vous a donné la pluie, les campagnes, les aliments, les arts, des maisons, des lois, une République, une vie si douce, si commode et si polie ; qui a lié cette amitié et cette familiarité qui vous attache à vos amis et à vos parents ? D'où avez-vous tant d'animaux privés et soumis à vos ordres, dont une parie sert à vous nourrir ? Qui vous a établi le Roi et le maître de tout ce qui se voit sur la terre ? Enfin, de quelle source vous viennent tous les privilèges, qui vous relèvent au-dessus du reste des animaux ? Tous ces biens ne sont-ce pas des effets de la bonté de Dieu, qui pour toute reconnaissance n'exige de vous qu'un cœur bienfaisant ? Quelle honte pour nous, si après tous les bienfaits dont il nous a comblés et les grandes espérances que nous avons encore, nous ne voulons rien faire pour nos frères, puisque c'est le seul tribut que dieu demande de nous : parce qu'il nous a distingués des bêtes et qu'il nous a doué de raison par un principe spécial, nous soulèverons-nous contre nous-mêmes ; deviendrons-nous curieux, nous laisserons-nous tellement corrompre et aveugler par les plaisirs que nous oubliions notre origine et la bassesse de notre naissance ? Voulons-nous ressembler aux géants dont parlent les Poètes et nous élever au-dessus des hommes ordinaires, comme ce Nembroth, ou la famille d'Enoch, qui opprimait autrefois les Israelites ou ces scélérats qui obligèrent dieu à cause de leurs crimes de purifier la terre par un déluge universel ? Puisque Dieu qui est notre maître, veut bien que nous l'appelions notre Père, rougirons-nous de traiter nos égaux comme nous le devons ?

24 Prenons garde, mes frères et mes amis, de nous acquitter mal d'un emploi que le Seigneur nous a confié et d'être de mauvais *administrateurs* de ses biens, de peur que nous n'ayons la confusion d'entendre ce reproche de S. Pierre : rougissez, vous qui retenez le bien d'autrui ; gardez entre vous l'égalité et il n'y aura point de pauvres. Ne vous appliquez point à amasser de l'argent, tandis que les autres ont des besoins extrêmes pour ne vous pas exposer aux menaces d'Amos, qui s'exprime de la sorte : Prenez garde, nous qui dites, *quand le mois sera-t-il écoulé*, afin que nous puissions vendre, quand les fêtes seront-elles passées pour ouvrir nos trésors ? Il menace encore de la colère de Dieu ceux qui vendent à faux poids et à fausses mesure : le Prophète Michée déclame contre le même désordre et le luxe, comme si l'abondance conduisait nécessairement à l'insolence : il reproche aux Juifs qu'ils étaient étendus d'une manière voluptueuse dans des lits d'ivoire, qu'ils nageaient dans les parfums les plus exquis, qu'ils ne se nourrissaient que des veaux les plus gras et les plus tendres, qu'ils passaient le jour à danser et à entendre des concerts de voix et d'instruments et qu'ils regardaient ces plaisirs comme des choses stables et de durée. Ce que le Prophète blâmait davantage dans la conduite des Juifs, c'est peut-être qu'ils s'abandonnaient au luxe et à la débauche, tandis que Joseph était dans d'extrêmes angoisses, sans se soucier de ces malheurs ; c'est ce qu'il ajoute aux reproches qu'il leur a faits sur leur bonne chère. Ne nous exposons point à de pareilles menaces et ne nous oublions pas tellement dans les plaisirs que nous méprisons la



Soyez riche en vertu et en piété, comme vous l'êtes en or et en argent : faites voir que vous valez mieux que les autres, parce que vous êtes plus doux et plus humain ; soyez comme le dieu des malheureux en imitant la miséricorde de Dieu

bonté de Dieu, que nos désordres irritent, quoiqu'il ne fasse pas sentir aux criminels sur le champ le poids de sa colère.

25 Suivons l'exemple que Dieu nous donne, *il laisse tomber la pluie sur les justes* et sur les pêcheurs, le *Soleil luit* pour eux également : ils jouissent des biens de la terre, des fontaines, des fleuves, des forêts, de tous les animaux, des oiseaux, des poissons, de toutes les choses nécessaires à la vie, tout est commun, personne n'a un droit particulier de se les réserver pour lui seul, tout est en abondance et l'on ne doit nullement appréhender la disette : ce partage égal est une marque de la bonté et de la miséricorde de Dieu, qui traite également tous les hommes, puisqu'ils sont tous de même condition. Si les hommes ont amassé une grande quantité d'or et d'argent, d'habits précieux et superflus ; des diamants et mille autres choses semblables, qui sont les sources des querelles et de la tyrannie, ils prennent un air de fierté et de présomption, ils deviennent durs et insensibles, les misères des malheureux ne les touchent plus, ils ne veulent pas même leur donner ce qu'ils ont de superflu, quoique les autres manquent de tout : quel aveuglement, quelle folie ? Ils ne font pas réflexion que le pêché est la source de la pauvreté et des richesses, de la servitude et de la liberté et des autres maladies qui désolent le genre humain. *Les choses n'étaient point dans cet état au commencement.* Celui qui créa l'homme le fit libre et maître de ses volontés, il jouissait de toutes les délices du Paradis, sans aucune contrainte à la réserve de la défense qui lui fut faite. Toute la postérité devait participer à son bonheur ; la liberté et les richesses étaient attachées à la pratique d'un seul commandement ; au contraire on s'exposait en le violant à la pauvreté et à la servitude.

26 Depuis que la jalousie et les disputes se sont introduites dans le monde avec la trompeuse tyrannie du serpent, qui se sert des appâts du plaisir pour nous séduire et qu'a soulevé les plus forts contre les plus faibles ; depuis ce temps-là les familles ont été distinguées par des noms différents ; l'avarice a effacé la noblesse qui était attachée à la nature et pour se soutenir, elle s'est appuyée de la puissance et de l'autorité. Regardez cette première égalité, qui rendait tous les hommes semblables ; ne vous arrêtez point à cette seconde division ; proposez-vous la loi du Créateur pour la règle de votre vie : n'imitez pas la tyrannie de celui qui abuse de ses forces. Faites tous vos efforts pour secourir vos semblables, honorez l'ancienne liberté ; respectez-vous vous-mêmes, cachez l'infamie de vos semblables, secourez-les dans leurs maladies, consolez-les dans leur pauvreté ; vous qui avez une santé robuste, qui vivez dans l'abondance, qui n'avez rien qui vous chagrine ; ayez compassion des malades, des pauvres et de ceux qui sont accablés de malheurs : vous menez une vie heureuse et agréable, consolez les affligés ; la fortune vous rit et vous avez tout à souhait, secourez ceux qui sont dans l'adversité.Soyez reconnaissant envers Dieu de tous les biens que vous en avez reçu ; donnez-lui des marques de votre reconnaissance faites voir par les effets que vous êtes en état de rendre de bons offices aux autres et de vous passer de qui que ce soit ; que tout le monde dépend de vous et que vous n'avez besoin du secours de personne. Soyez riche en vertu et en piété, comme vous l'êtes en or et en argent : faites voir que vous valez mieux que les autres, parce que vous êtes plus doux et plus humain ; soyez comme le dieu des malheureux en imitant la miséricorde de Dieu

27 Il n'y a rien de plus divin dans l'homme, que l'empressement de faire du bien à tout le monde ; si les bienfaits de Dieu sont plus considérables, c'est que son pouvoir est plus grand et plus étendu. Il a créé l'homme, il l'a rappelé après ses égarements ; ne le méprisez pas, quoique vous le voyiez tombé. La compassion de Dieu envers l'homme est infinie ; outre la Loi naturelle et les Prophètes qu'il lui a donnés pour lui servir de guides, il prend lui-même le soin de le conduire, de l'avertir ; de le reprendre, de le châtier ; il s'est livré pour racheter le genre humain : il a suscité *les Apôtres, les Evangélistes, les Docteurs, les Pasteurs* ; il leur a donné la puissance de faire des miracles, de guérir les maladies, de ressusciter les morts, de triompher de la mort même et de celui qui avait usurpé l'Empire du monde : il a ratifié depuis la vérité de l'Évangile, l'alliance qu'il avait contractée avec le genre humain durant les ombres de la Loi ; il nous a fait

part des *dons du Saint Esprit*, il nous a révélé le nouveau Mystère de notre salut. Si vous êtes en état de secourir les âmes puisque DIEU vous a comblé de ses dons spirituels, ne refusez point de pareils secours à ceux qui en ont besoin ; n'attendez pas même qu'on vous en prie ; consolez-les par vos discours, redoublez vos soins, pour la plus grande utilité de celui que vous voulez instruire et qui profite à mesure que les semences de la piété croissent en lui. Si vous ne pouvez donner à votre prochain ces grandes marques de charité, aidez-le du moins selon vos pouvoirs dans des choses de moindre conséquence ; donnez-lui à manger et un méchant habit pour le couvrir, secourez-le, quand il est malade, tâchez de le guérir de ses blessures, fortifiez-le dans ses malheurs, apprenez-lui à les supporter avec patience. Approchez-vous de lui avec courage, ce zèle ne vous fera aucun tort et ne diminuera point votre mérite ; vous ne contracterez point ses maladies, c'est l'erreur des personnes trop délicates, qui se laissent éblouir par des fausses raisons ; elles se retranchent sur leur timidité et sur une vaine crainte, pour excuser leur délicatesse et leur impiété : la raison, les Médecins, tous ceux qui les approchent pour leur rendre service doivent vous en convaincre ; ils n'ont couru aucun danger, quoiqu'ils les aient vus de fort près. Quand même il y aurait effectivement quelque chose à appréhender, faut-il qu'un léger soupçon abatte le courage d'un charitable serviteur de DIEU et de JÉSUS-CHRIST ? Appuyez-vous sur la Foi, que la charité triomphe de votre timidité et que la crainte de DIEU dissipe votre délicatesse, que la piété fasse évanouir ces raisons qui flattent la sensualité. Ne méprisez pas votre frère, ne l'abandonnez pas, ne le regardez pas comme un objet d'aversion et d'horreur. C'est un de vos membres, tout malade qu'il est. DIEU vous a abandonné les pauvres et vous tenez la place pour les secourir, quoique vous les négligez avec tant de dureté ; peut-être que cette pensée vous fera rougir de confusion. Quoique vous ne soyez point en état d'avoir besoin des autres, ne laissez pas d'exercer votre humanité sur les sujets qui se présentent.

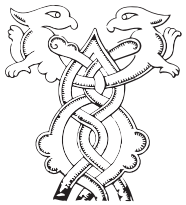
28 TOUT HOMME QUI NAVIGUE s'expose au danger de faire naufrage, il y est même plus exposé, plus il témoigne de hardiesse : tandis qu'on a un corps on est sujet à toutes les infirmités corporelles ; si vous avez le vent en poupe et si votre navigation est heureuse, tendez la main à ceux qui font naufrage ; si vous êtes sain et riche, venez au secours des affligés : n'attendez point jusqu'à ce que vous connaissiez par expérience combien l'inhumanité est haïssable et combien c'est une chose louable d'assister ceux qui sont dans le besoin. Ne vous exposez point aux châtiments de DIEU, qui humilie les superbes et qui se venge de ceux qui n'ont que de la dureté pour les pauvres. Que les malheurs d'autrui vous attendrissent ; ne leur refusez pas de petits secours dans leurs nécessités ; le moindre soulagement fait plaisir à un homme qui manque de tout ; DIEU vous en tiendra compte, il se content, pourvu qu'on fasse ce qu'on peut ; que votre empressement et votre promptitude supplée à la petitesse de votre présent ; si vous n'avez rien à donner, plaignez du moins les malheureux : la compassion sincère qu'on leur témoigne adoucit l'amertume de leurs maux. Ne faites pas moins d'état d'un homme que d'une bête : la Loi vous ordonne de remettre dans le chemin un cheval qui 'égare, ou de le retirer d'une fosse, s'il y tombe. Je n'examine point si ce prétexte renferme quelque sens mystérieux et profond, car les paroles de l'Écriture ont souvent une double face : cette connaissance n'appartient qu'au Saint Esprit qui pénètre tout : autant que je le puisse comprendre, DIEU a voulu nous disposer par ces petits choses à exercer la charité dans des sujets d'une plus grande conséquence. Puisque nous sommes obligés de secourir des animaux, que ne devons-nous point faire à l'égard des hommes ? Car nous sommes tous de même rang, voilà ce que la raison et la Loi nous enseigne.

29 C'EST UNE MAXIME REÇUE, qu'il est plus honnête de donner, que de recevoir ; il faut avoir plus d'empressement pour faire plaisir, que pour gagner : que direz-vous de nos Sages, car je ne parle point des païens, qui font les dieux protecteurs de leurs vices et qui donnent la préférence à celui qui préside au gain : ce qui est de plus abominable, on voit des peuples qui immolent des hommes aux démons et qui se font

un point de vertu de leur cruauté, persuadés que ces horribles sacrifices honorent leurs dieux et qu'ils y prennent plaisir. Il y a des gens parmi nous et l'on ne peut assez déplorer ce désordre, qui insultent les pauvres et qui les accablent d'injures, au lieu de les plaindre et de les soulager. Ils ne sont point touchés des discours et des raisonnements que leur font ces malheureux, parce que leurs oreilles ne sont point dociles, ni accoutumées à ces maximes célestes : ils vont jusqu'à ce point d'insolence que de dire, notre prospérité et leurs malheurs viennent de Dieu : qui suis-je pour m'opposer à ses ordres, aurai-je plus de bonté que Dieu même ? Que les maladies, les afflictions, les malheurs, les accablent, puisque Dieu le veut de la sorte : ils ne témoignent le zèle qu'ils ont pour Dieu, que lors qu'il est question de garder leur argent et d'insulter aux malheureux : leurs discours font assez voir qu'ils ne sont guerres convaincus que leur prospérité vient de Dieu ; car s'ils le croyaient, pourraient-ils avoir de pareils sentiments sur les misères des autres ? S'ils tiennent de la bonté de Dieu, les biens qu'ils possèdent, il faut qu'ils les dispensent selon ses ordres.

30 Tandis que nous sommes sur la terre, on ne peut connaître si les malheurs des hommes sont des punitions de Dieu : car qui peut assurer que cet homme soit puni pour ses crimes et que cet autre soit élevé au comble de la gloire en récompense de sa vertu ? O si l'impiété de celui-là n'est pas la source de sa prospérité, tandis que les malheurs de celui-ci sont des épreuves de sa vertu ; l'un est élevé plus haut, afin que sa chute soit plus éclatante ; on a attendu que son impiété fut montée jusqu'aux derniers excès, pour justifier la rigueur des tourments qui lui étaient préparés : celui-ci au contraire est maltraité sans le mériter ; on l'examine, comme on purifie l'or dans le creuset ; afin que les petites taches qui lui restent soient pleinement effacées, car personne n'en est entièrement exempt, comme l'Écriture nous l'enseigne et que sa vertu paraisse dans tout son lustre, après ces épreuves redoublées. Je serais trop long, si je voulais rapporter tous les passages de l'Écriture qui développent ce Mystère et qui prouvent cette vérité. *Qui peut compter les sables des rivages, les gouttes d'eau qui tombent pendant la pluie*, mesurer la profondeur de la mer, connaître l'étendue de la sagesse Divine, qui éclate dans toutes les créatures qu'il a tirée du néant et qu'il conduit selon sa volonté, comme il le juge à propos ? Il faut nous contenter à l'exemple de l'Apôtre de l'admirer sans vouloir l'approfondir et pénétrer dans cet abîme. *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, que ses jugements sont impénétrables et ses voies incompréhensibles ! Qui a conçu les desseins de Dieu* ? Ou pour parler avec Job, qui a pénétré *jusqu'aux extrémités de la sagesse* de Dieu ? *Où est le Sage qui comprend ce Mystère* ? Se servira-t-il de ce qu'il ne comprend point, pour mesurer ce qui est au-dessus de toute mesure ?

31 Que les autres soient courageux ou téméraires, ou plutôt que personne ne le soit ; pour moi je n'ose attribuer au crime les malheurs de cette vie, ni la prospérité à la vertu ; ce n'est pas que cela ne puisse arriver pour l'utilité des particuliers, afin que les calamités des méchants servent à arrêter le cours des vices et que la prospérité des gens de bien aplanisse le chemin de la vertu. Mais ce principe n'est pas sûr, puisqu'on voit tous les jours le contraire, d'autant que la vertu ne sera récompensée et que les vices ne seront punis, qu'après la mort. Les uns *ressusciteront pour reprendre une vie nouvelle*, les *autres pour être jugés*. La disposition des choses du monde est bien différente ; quoi qu'elles tendent toujours à la même fin et que ce qui nous paraît si étrange soit réglé par les ordres de Dieu. Ce qui fait la beauté du corps, c'est l'assemblage des parties basses et élevées, l'inégalité des membres dont les uns sont plus petits, les autres plus grands, de même que les montagnes et les vallées sont la beauté de la terre. Une matière qui est encore brute entre les mains de l'ouvrier, après qu'il l'a polie et façonnée, devient un bel ouvrage. Dieu connait parfaitement ce qu'il doit faire ; rien de tout ce que nous voyons ne se fait au hasard, quoi que nous n'en voyons pas les ressorts et que nous n'en comprenions pas les raisons.



« Que les malheurs d'autrui vous attendrissent ; ne leur refusez pas de petits secours dans leurs nécessités ; le moindre soulagement fait plaisir à un homme qui manque de tout

32 Pour exprimer nos passions par quelque image sensible, nous ressemblons à peu près à ceux qui sont attaqués de vertiges et de maux de cœur, ils croient que tout tourne avec eux : voilà ce qui arrive aux gens dont je parle : ils ne veulent pas que Dieu soit plus sage qu'eux ; le premier évènement qui les surprend leur fait tourner la tête : ils devraient s'appliquer à en chercher les raisons ; peut-être trouveraient-ils la vérité avec un peu de soin et de diligence, ou ils devraient consulter les plus habiles et les plus spirituels, quoi que cette science ne convienne pas à tout le monde et que ce soit un don spécial du Saint Esprit ; il faudrait encore puiser ces lumières dans la source même de la sagesse et s'en rendre digne par la sainteté de la vie. Quelle est leur paresse et leur folie ? Ils assurent que le monde se gouverne au hasard et sans raison, eux qui ne connaissent pas la raison ; leur ignorance leur tient lieu de sagesse ; ou plutôt cette fausse sagesse qu'ils croient avoir les rend fous. Voilà ce qui fait que quelques-uns ont recours au hasard et à la fortune sans savoir ce qu'ils font ; les autres reconnaissent le pouvoir inévitable et absolu des astres, qui règlent tout, sans qu'on puisse s'opposer à leurs influences ; ils prétendent que les aspects, les mouvements, les fuites, les approches de quelques étoiles errantes ou fixes donnent le branle à tout ce qui se passe dans le monde. Les autres supposent comme des principes incontestables tout ce qui leur vient de l'imagination et comme ils ne peuvent comprendre les ressorts admirables de la divine Providence, ils se sont divisés dans une infinité de sectes, qui ont toutes des opinions différentes, sur les malheurs qui arrivent aux hommes. Il y en a qui s'en prennent à la Providence même et qui lui reprochent sa faiblesse ; ils avouent qu'elle gouverne ce qui est au-dessus de nous, mais que ces soins ne descendent nullement jusqu'à nous, quoi que nous ayons un si grand besoin de son secours, il semble qu'ils aient peur que notre bienfaiteur ne s'épuise s'il partageait ses bienfaits à trop de gens, ou qu'il ne se lassât de faire du bien.

33 Abandonnons ces sortes de gens à leurs erreurs, l'Écriture s'en est déjà assez vengée, par ces paroles qu'elle leur adresse, *leur esprit s'est égaré, ils disaient qu'ils étaient sages et ce sont de véritables fous*. Ils ont altéré et changé par leurs fictions la gloire du Dieu incorruptible et déshonoré par des fables cette Providence qui s'étend à toutes choses. N'inventons point des opinions si monstrueuses, si nous voulons consulter la raison, nous qui faisons profession d'être raisonnables et n'applaudissons point à ceux qui ont de semblables opinions, quoi qu'ils les soutiennent avec tant d'habileté, tout extravagantes qu'elles soient et quelque surprenantes qu'elles paraissent par leur nouveauté. Croyons que Dieu est le Créateur de toutes choses, car comment le monde aurait-il pu être fait, sans un principe qui en a arrangé toutes les parties ? Croyons une Providence dont les soins s'étendent sur toutes les choses du monde et qui les unit avec des liens indissolubles, puisqu'il faut que le même principe, qui a tout créé, gouverne tout ; car si ce que nous voyons dans le monde n'était qu'un effet du hasard, nous verrions bientôt tout retomber dans son premier chaos, comme un navire qui est emporté par un tourbillon de vent. Ce même principe règle toutes nos affaires, quelque contrariété qui paraisse dans notre vie, dont nous ne connaissons point les raisons ; mais puisque nous ne les pouvons comprendre, admirons cette suprême sagesse, qui est au-dessus de la raison. On méprise ce que l'on comprend trop aisément ; nous admirons ce qui nous passe et ce qui est au-dessus de nous ; il nous paraît d'autant plus admirable, que nous avons plus de peine à le comprendre, comme l'on désire avec plus de passion ce qu'on a plus de peine à obtenir.

34 Ne soyons point si entêtés de la santé, n'ayons point tant d'aversion de la maladie, ne courons point avec tant d'avidité après les richesses périssables, comme si elles étaient une partie de nous-mêmes : ne croyons point que la pauvreté soit une chose abominable et une marque de la haine de Dieu. Nous devons craindre et mépriser la santé, qui porte au pêché et respecter la maladie et ceux qui s'en sont servi pour triompher de leurs ennemis et

pour se sanctifier. Job accablé de maladies est préférable à ceux qui ont la meilleure santé ; quoique le pus dégoute de toutes les parties de son corps ; qu'il soit étendu sur un fumier ; quoi que ses maux, sa femme, ses amis conspirent pour le tourmenter. Ayons de l'horreur pour les richesses acquises injustement et pour ce riche malheureux qui brûle dans un feu dévorant demandait une goutte d'eau pour se rafraîchir la langue. Louons les pauvres qui supportent leur pauvreté avec docilité et avec un esprit de sagesse, comme a fait Lazare, qui s'est sauvé par cette voie et qui est maintenant comblé de biens dans le *sein d'Abraham*.

35 C'EST SUR CE PRINCIPE que je conclus, qu'il faut avoir de la charité pour les pauvres, afin de fermer la bouche à ceux qui ont des maximes contraires ; ne nous laissons point éblouir par leurs vaines subtilités, de peur que nous ne soyons traités avec la même rigueur que nous aurons traité les autres. Cédons aux commandements et à l'exemple de DIEU : Voyez combien ce commandement est positif : les Saints que l'esprit divin a inspiré ne se sont pas contentés de parler aux pauvres une fois ou deux : ce ne sont pas seulement quelques personnes particulières qui en ont parlé ; ils ne l'ont pas fait d'une manière froide et négligée, comme d'une affaire peu importante : tous ont traité de concert cette matière avec beaucoup d'exactitude ; ils n'ont rien négligé pur nous persuader leurs maximes ; ils nous exhortent, ils nous menaces, ils nous font des reproches, ils louent ceux qui se sont signalés par cette vertu, afin de nous engager par la force de leurs remontrances à pratiquer ce précepte. Je me lèverai maintenant, dit le Seigneur, à cause de la misère et des gémissements des pauvres ; qui pourra soutenir sans trembler ce mouvement de DIEU ? On lit dans un autre endroit de l'Écriture : *levez-vous, SEIGNEUR, levez votre bras et n'oubliez pas les pauvres.* Prions DIEU de détourner sa colère, afin que nous ne voyons point son bras levé contre des révoltés et contre des gens opiniâtre et endurcis. Il n'a point négligé les cris des pauvres, il ne les oubliera jamais ; ses yeux sont toujours attachés sur eux.

36 CES PASSAGES, DIREZ-VOUS peut-être, ne regardent que les pauvres qu'on opprime ; quand cela serait vrai, car je ne veux point chicaner mal-à-propos, en faut-il davantage pour vous engager à être charitables ? Si l'on récompense si bien ceux qui empêchent qu'on ne les outrage, on aura encore de plus grand égards pour ceux qui les soulageront effectivement par des libéralités réelles. Si celui qui méprise les pauvres anime contre lui le courroux du CRÉATEUR, il ne faut nullement douter qu'il ne l'honore, en honorant son ouvrage. Lorsque vous lisez dans l'Écriture que *le pauvre et le riche se sont rencontrés* et que DIEU *a créé l'un et l'autre*, ne vos persuadez pas qu'il a laissé l'un dans la pauvreté, afin que vous lui insultiez, car ce n'est pas une chose sûre que cette distinction de richesses et de pauvreté vienne de DIEU, le pauvre et le riche sont également l'ouvrage du SEIGNEUR, quoi qu'à l'extérieur leur condition paraisse si différente. Ces réflexions doivent vous inspirer de la compassion pour ces malheureux ; si vos richesses vous donnent de la vanité, les misères des autres devraient modérer votre fierté. *Celui qui a compassion des pauvres prête à usure* ; qui peut refuser un débiteur de cette nature qui payera ses dettes au centuple quand il sera temps ?

37 LA FOI ET LES AUMÔNES purifient les pêchés : servons- nos donc de ce remède, pour effacer les taches de notre âme et pour la rendre aussi blanche que la laine, ou la neige, selon la mesure de notre charité. Pour dire quelque chose encore de plus fort, si vous n'êtes point estropié, si vous n'avez reçu ni plaie, ni blessures, si la lèpre n'a point infecté votre âme, si vous n'avez aucun signe de des autres maux, que la loi guérissait superficiellement et qui ont besoin pour être parfaitement guéris de la main de JÉSUS-CHRIST, vous lui en devez rendre grâces ; puisqu'il s'est exposé à tant de maux et qu'i a été couvert de blessures pour notre salut. Le moyen sûr de lui témoigner votre reconnaissance et vos respects, c'est d'avoir de l'humanité pour ses frères. Si le tyran de nos âmes vous a surpris sans défense, lorsque vous descendiez de Jérusalem à Jéricho et s'il vous a mis dans un état si déplorable, que vous

" Prions Dieu de détourner sa colère, afin que nous ne voyons point son bras levé contre des révoltés et contre des gens opiniâtre et endurcis. Il n'a point négligé les cris des pauvres, il ne les oubliera jamais ; ses yeux sont toujours attachés sur eux.

puissiez dire avec le Prophète, *la pourriture et la corruption s'est mise dans mes blessures, qui sont les effets de mon égarement* : si vous êtes en cet état et que vous ne vous mettiez pas en peine de chercher des remèdes à vos maux, parce que vous ne connaissez pas tout le danger où vous êtes, que votre situation est déplorable et que vos calamités sont grandes ! Si votre santé n'est pas encore entièrement désespérée et si l'on peut apporter quelque remède à vos maux, approchez-vous du médecin, priez-le d'avoir pitié de vous, guérissez vos propres maux, en soulageant ceux des autres, appliquez des remèdes faciles pour fermer des plaies envenimées. Ce médecin charitable vous dira d'une manière engageante, je suis votre salut ; *votre foi vous a sauvé*, *vous êtes guéri* ; soyez humain envers ceux qui souffrent.

38 Bien heureux sont *les miséricordieux*, *parce qu'on leur fera miséricorde* ; cette béatitude n'est pas des dernières. *Heureux celui qui fait réflexion sur le pauvre et sur l'indigent* ; *le juste donne et prête tout le jour* : faisons en sorte que nous recevions cette bénédiction, qu'on nous appelle sages, soyons charitables. Que la nuit même ne suspende pas les effets de notre charité : *ne dites point aux pauvres, revenez une autre fois, je vous donnerai demain*, qu'il n'y ait point d'intervalle entre vos bonnes résolutions et l'effet ; la charité ne sait ce que c'est que de différer. *Faites part de votre pain au pauvre, conduisez à votre maison ceux qui n'ont point de retraite*, mais faites-le de bon cœur et avec joie ; la promptitude augmente le bienfait. Ce qu'on donne à contre cœur et avec chagrin dégouté n'est nullement méritoire. Il faut avoir de la gaieté au lieu de pleurer, lorsque nous donnons quelque chose et que nous faisons du bien aux autres. Si vous ne donnez qu'en murmurant et après avoir longtemps délibéré, que méritez-vous par de tels présents, quelle sera la récompense de ces dons ? *Votre lumière brillera dès le matin et vous obtiendrez incontinent la santé* : est-il quelqu'un qui n'aime la santé et la lumière ?

39 L'exemple de Jésus-Christ m'invite à faire l'aumône ; Pierre et Paul se partagèrent pour la publication de l'Évangile, mais ils avaient soin en commun des pauvres : on dit à ce jeune homme, que s'il voulait être parfait il fallait qu'il distribuât son bien aux pauvres. Croirez-vous que la charité n'est que de conseil et qu'elle ne nous est point commandée par une loi expresse ? Je le voudrais, mais les menaces de l'Évangile m'épouvantent ; ces boucs qui seront à la gauche, les reproches insultants qu'on leur fera : ce n'est pas parce qu'ils ont dérobé le bien d'autrui, qu'ils ont profané les Temples, qu'ils ont commis des adultères, ou qu'ils ont fait des actions défendues, c'est parce qu'ils ont négligé Jésus-Christ en négligeant les pauvres.

40 Si vous voulez croire mes conseils, vous qui êtes les serviteurs, les frères, les cohéritiers de Jésus-Christ ; autant que nous le pouvons, visitons-le, nourrissons-le, donnons-lui de quoi se vêtir et de quoi se loger, rendons-lui tous les honneurs que nous pouvons, non seulement en le laissant asseoir à nos tables, comme quelques-uns ont fait ; en répandant sur lui des parfums à l'exemple de Magdeleine, en le mettant dans un sépulcre, comme fit Joseph d'Arimathie, ou lui fournissant les choses nécessaires pour les funérailles comme Nicodème, ou lui présentant de l'or, de l'encens, de la myrrhe à l'exemple des Mages : mais puisqu'il veut que nous soyons *charitables*, qu'il *ne nous demande point de sacrifices* et qu'il préfère les aumônes à une infinité de moutons qu'on égorgerait devant ses Autels ; présentons-lui aujourd'hui nos offrandes par les mains de ces malheureux que vous voyez prosternés à terre, afin que quand nous quitterons le monde, ils nous reçoivent dans les tabernacles éternels, par la grâce de Jésus-Christ, à qui appartient la gloire dans tous le siècles.

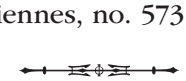
Amen.

Sur la vie et les miracles de notre père parmi les saints

GRÉGOIRE LE THAUMATURGE

PAR GRÉGOIRE DE NYSSE

Éloge de Grégoire le Thaumaturge / Éloge de Basile, Traduction de Pierre Maraval collection Sources chrétiennes, no. 573 (octobre 2014)



RETOUR SUR L'ÉVANGÉLISATION. LA PESTE À NÉOCÉSARÉE

86. Que nul de ceux qui auront connaissance de ce discours ne s'étonne de ce passage rapide de toute la nation de la vanité grecque à la connaissance de la vérité et que nul ne soit incrédule en considérant la disposition providentielle grâce à laquelle a eu lieu une telle transformation de ceux qui sont passés du mensonge à la vérité. Ce qui a eu lieu durant les premiers temps de son sacerdoce, que le discours a omis en privilégiant ses autres miracles, je vais maintenant le reprendre pour le raconter.

87. Il y avait dans la ville une fête de tout le peuple célébrée en l'honneur d'un démon des environs selon un rite traditionnel. A cette fête affluait presque toute la nation de cette région, qui la célébrait avec la ville. Le théâtre était rempli de tous ceux qui étaient accourus, et la multitude de ceux qui affluaient encore se déversait de toutes parts sur les gradins. Comme tous désiraient être près de l'orchestre pour mieux voir et entendre, le bâtiment était plein de vacarme et les acteurs ne pouvaient jouer, ça le tumulte de ceux qui étaient à l'étroit non seulement empêchait de profiter de la musique, mais ne laissait même pas les acteurs faire montre de leur art. Alors une clameur commune jaillit de tout le peuple : ils invoquaient le démon en l'honneur de qui ils faisaient la fête et ils lui demandaient de leur donner de l'espace.

88. Comme tous criaient ensemble à qui mieux mieux, la clameur s'élevait très haut et la parole qui faisait cette prière au démon semblait issu de la ville comme d'une seule bouche. Cette prière, pour en rapporter les termes mêmes, était : Zeus, fais-nous de la place. Ce Grand, ayant entendu la clameur par laquelle ceux qui appelaient le démon par son nom demandaient que la ville ait de l'espace, envoya un de ses proches leur dire que bientôt leur serait donné de l'espace, un plus grand espace que celui que demandait leur prière.

89. Et lorsque cette parole venant de lui eut été prononcée comme une sévère sentence, la peste s'approche de cette fête publique, et soudain le thrène funèbre se mêlait aux chœurs de danse, de sorte que pour eux le plaisir se changeait en deuil et malheur. A la place des flûtes et du tapage, ce fut le chant funèbre ininterrompu qui envahit la ville. Une fois en effet que la maladie fondait sur les gens, elle progressait plus vite qu'attendu, dévorant les maisons à la manière d'un feu, de sorte que les temples étaient remplis de ceux qui, frappés par la maladie, s'y réfugiaient dans l'espoir d'être guéris. Les sources, les fontaines, les puits étaient assiégés par ceux que dévorait la soif provoquée par la rigueur de la maladie. L'eau pour eux était impuissante à apaiser la fièvre intérieure, car ceux qui avaient été atteints par la maladie étaient dans le même état après avoir bu comme avant. Beaucoup se rendaient d'eux-mêmes à leurs tombes, car les vivants ne suffisaient pas pour ensevelir les morts. L'attaque du mal n'était plus inattendue pour les gens, mais dès que son apparition survenait dans la maison qu'elle allait saisir, la ruine suivait de même.

Saint Grégoire de Nysse [†395]

Né vers 335, Grégoire est le frère plus jeune de Basile de Césarée. Il entre au monastère fondé par celui-ci, jusqu'à ce que Basile lui demande de devenir évêque de Nysse en 371. Il accepte contre son gré, car il aspire à une vie spirituelle et intellectuelle, et confirme dans la pratique qu'il est inapte au gouvernement ecclésiastique. Il est déposé par les ariens de Nysse en 376, mais peut revenir sur son siège deux ans plus tard. Il joue un rôle de premier plan au concile de Constantinople de 381. Philosophe et mystique, il est d'abord un poète d'idées. Outre des sermons et des exégétiques (notamment La Création de l'homme, la Vie de Moise et ascétiques (notamment le Traité sur la virginité, la Vie de Macrine).

Lignerolles, Philippe de ; Meynard, Jean-Pierre *Histoire de la spiritualité chrétienne*, Les éditions de l'Atelier, Paris, 1996

Saint Grégoire le Thaumaturge [†275]

Notre Saint Père Grégoire vit le jour vers 214, au sein d'une illustre famille païenne de Néocésarée dans le Pont. Laissée seule responsable de l'éducation de ses trois enfants à la mort de leur père, la mère de Grégoire se soucia de leur donner une éducation raffinée. Grégoire, alors nommé Théodore, montrait non seulement de grands talents pour l'étude, et en particulier pour la rhétorique, mais aussi une profonde sagesse et une grande

douceur. Dès l'âge de quatorze ans, il s'éloignait des jeux turbulents de ses compagnons pour se livrer à la contemplation de l'harmonie de la création et en tirer quelque idée de l'existence du seul Créateur. La Foi Chrétienne était en effet presque inconnue dans cette région: on comptait en tout et pour tout seulement dix-sept Chrétiens à Néocésarée. Les compagnons du jeune homme, jaloux de le voir mener une vie si sage et si chaste, payèrent un jour une prostituée, pour qu'elle proclame publiquement que Théodore s'était livré à la débauche avec elle. En entendant ces calomnies le jeune garçon ne chercha pas à se justifier, ni ne se mit en colère contre ceux qui en étaient responsables, mais il se contenta de renvoyer cette courtisane en lui donnant autant d'argent qu'elle en avait reçu pour répandre ces mensonges, afin qu'elle le laisse en paix. ¶ La mère de Théodore et d'Athénodore, son frère, avait décidé d'envoyer ses deux fils poursuivre leurs études de droit dans la fameuse école de Béryte, mais elle leur avait demandé de conduire auparavant leur sœur à Césarée de Palestine, pour qu'elle y retrouve son époux. C'est là que les deux jeunes gens firent la connaissance du grand Origène et, abandonnant tout autre projet d'études, ils suivirent avec avidité ses leçons pendant huit ans. Ils furent initiés à la Foi Chrétienne par le maître alexandrin, mais gardèrent suffisamment de discernement pour ne pas tomber dans certaines de ses erreurs, dues à des spéculations trop audacieuses sur les Mystères Divins. ¶ De retour dans sa patrie, un grand nombre de notables assaillirent Grégoire de propositions avantageuses pour qu'il devienne le précepteur de leurs enfants. Mais le jeune homme rejeta tous les attraits trompeurs du monde pour s'enfuir au désert, afin d'y vivre seul devant Dieu dans l'ascèse et la prière. Or, l'Archevêque d'Amasée, Faidimos, ayant entendu parler des vertus de Grégoire et de ses dons pour l'art oratoire, essaya de le convaincre de venir jusqu'à la métropole, afin d'y être consacré Evêque de Néocésarée. Mais Grégoire refusait de quitter sa retraite pour retourner dans les troubles du monde. Faidimos fit alors une chose inhabituelle -que seule permettait la souplesse canonique d'une Eglise encore toute jeune-, il ordonna Grégoire à distance, sans lui imposer les mains directement, et lui envoya une lettre attestant que bon gré mal gré, il était désormais Evêque de sa patrie. Grégoire, alors âgé d'environ trente ans, dut obéir à la volonté de Dieu, mais il ne quitta cependant le désert qu'après avoir passé un grand nombre de jours et de nuits en prière, afin que Dieu l'affermisse dans son œuvre pastorale.

90. Lors donc que la cause de la maladie devint manifeste à tous, car le démon qu'ils avaient invoqué avait funestement exaucé la prière des sots en provoquant par la maladie ce funeste espace dans la ville, ils viennent comme des suppliants auprès du Grand en lui demandant que le cours du mal s'arrête grâce au Dieu connu et prêché par lui, dont ils confessaient qu'il était le seul vrai Dieu et qu'il avait pouvoir sur toutes choses. Car lorsque cette apparition se manifestait, précédant la ruine d'une maison et provoquant aussitôt le désespoir, il n'y avait qu'un seul moyen de salut pour ceux qui étaient en danger : que le grand Grégoire vienne dans cette maison et écarte par la prière la maladie qui fondait sur cette maison. Et comme le bruit s'était rapidement répandu grâce à ceux qui avaient profité les premiers d'une telle guérison, toutes les pratiques que leur sottise leur avait fait pratiquer auparavant cessèrent : oracles, sacrifices expiatoires, fréquentation des idoles. Tous regardaient vers le grand prêtre et chacun cherchait à l'attirer chez lui pour le salut de toute sa famille. Pour lui, la récompense était le salut des âmes de ceux qu'il avait guéris, car dans une telle expérience se manifestait la piété du prêtre, et pour ceux qui avaient appris par les faits la puissance de la foi il n'y avait plus de délai pour donner son assentiment au mystère.

91. C'est ainsi que la maladie, pour ces hommes, fut plus efficace que la santé, car ceux qui étaient en bonne santé, alors qu'ils manquaient de raisons assez fortes pour accepter le mystère, furent rendus forts pour la foi par la maladie du corps. Et ainsi, quand l'erreur des idoles eut été écartée, tous se convertissaient au nom du Christ, les uns conduits à la vérité par la maladie, les autres ayant mis devant eux, comme une protection contre la peste, la foi au Christ.

92. Il y a encore beaucoup de miracles du grand Grégoire qui ont été conservés jusqu'à ce jour par le souvenir. Mais pour épargner les oreilles incrédules, de sorte que ne subissent pas de dommage ceux qui estiment que le vrai est mensonge à cause de la grandeur des faits rapportés, nous ne les avons pas ajoutés à ce récit.

Une nuit, la Très Sainte Mère de Dieu et Saint Jean le Théologien lui apparurent et lui révélèrent avec clarté le mystère de l'unité de la nature divine et de la distinction de ses trois Personnes en ces mots: « Il est un seul Dieu, Père du Verbe vivant, de la Sagesse subsistante, de la Puissance et de l'Empreinte éternelle. Il est Générateur parfait du parfait engendré. Il y a un seul Seigneur, unique issu de l'Unique, Dieu issu de Dieu, empreinte et image de la Divinité, Verbe efficace. Fils véritable du Père véritable, invisible issu de l'Invisible, éternel issu de l'Eternel. Et il y a un seul Saint-Esprit, qui tient son existence de Dieu (le Père) et est révélé par le Fils. Il est cause de la vie, source sainte et principe de sanctification. En Lui, se manifestent Dieu le Père, qui est au-dessus de tous et en tous, et Dieu le Fils, qui est à travers tous. Trinité parfaite. Dans la Trinité il n'y a rien de créé ou d'esclave, ni rien qui n'aurait pas existé auparavant, et qui y aurait été introduit par la suite. Ainsi, ni le Fils n'a jamais manqué au Père, ni l'Esprit au Fils. »

C'est ainsi confirmé par la force du Saint-Esprit et devenu digne de recevoir, tel Moïse, la révélation des Mystères directement de Dieu, que Grégoire se montra un Apôtre infatigable de la vraie foi dans toute la région de Néocésarée. Il convertissait aussi bien par sa parole que par ses nombreux miracles: éclatantes démonstrations que la puissance de Dieu était avec lui et non du côté des démons impuissants des païens; c'est pourquoi il reçut bientôt le surnom de Thaumaturge.

En 250, lors de la violente persécution de Dèce, Grégoire et un grand nombre de ses fidèles préférèrent fuir dans les montagnes qui se trouvent à proximité de Néocésarée, plutôt que de s'exposer à la mort inutilement. En effet, quant à lui, il était déjà mort au monde depuis longtemps et partir de cette vie « pour être avec le Christ » était pour lui, comme pour Saint Paul (Phil. 1:24) la meilleure part, mais l'amour de ses fidèles et le souci de préserver l'Eglise en confirmant la foi des plus faibles l'avaient convaincu de préférer la fuite. De sa retraite, il priait avec ardeur pour les Martyrs qui offraient leur sang et il décrivait à ses compagnons leurs combats, comme s'il les avait sous les yeux. A la fin de la persécution, il fit recueillir les Reliques des Saints Martyrs et ordonna qu'on célèbre de grandes fêtes en leur honneur les jours mêmes où les païens avaient coutume de se livrer à leurs festivités, de sorte que toute la région devint profondément chrétienne et ses mœurs les plus païennes furent bientôt transformées en réjouissances spirituelles.

Grégoire continua de briller par ses miracles et par sa prédication de la Foi Orthodoxe pendant de nombreuses années. Vers 275, quelques jours avant de partir vers les Demeures éternelles, il demanda à ses proches combien il restait de païens dans son diocèse. On lui apprit alors que ceux-ci n'était plus que dix-sept: le même nombre précisément que celui des Chrétiens lorsqu'il avait pris sa charge. C'est ainsi qu'il s'endormit dans la paix et la joie du serviteur qui a accompli fidèlement la charge confiée par son Maître.

Le synaxaire. Vie des saints de l'Eglise orthodoxe. Les éditions INDIKTOS, Athènes

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

SUR LE TREMBLEMENT DE TERRE ET SUR LAZARE ET LE MAUVAIS RICHE.

HOMÉLIES SUR LAZARE | SIXIÈME HOMÉLIE

Œuvres complètes / Tome II. Traduction sous la direction de M. Jeannin, Arras, 1887

1. Dieu a manifesté sa puissance et sa bonté dans le tremblement de terre; mais le jour du jugement sera bien plus terrible encore. Avez-vous contemplé la puissance de Dieu, avez-vous contemplé sa bonté ? sa puissance en ce qu'il a ébranlé la terre; sa bonté en ce qu'il l'a soutenue dans sa chute, ou plutôt, sa puissance et sa bonté dans l'un et dans l'autre cas. En effet, l'ébranlement fut un acte de puissance, et l'affermissement un acte de bonté: il a ébranlé la terre tout entière, et il l'a affermie; il l'a soutenue quand, fortement agitée, elle était sur le point de tomber. Le tremblement a cessé, il est vrai, mais que la crainte persiste; cette agitation a disparu, mais que la piété ne disparaisse pas. Pendant trois jours nous avons fait des supplications, mais ne laissons pas se refroidir en nous la ferveur. En effet, la cause du tremblement de terre c'est notre tiédeur : nous sommes devenus tièdes, et nous avons attiré sur nous le tremblement de terre; nous avons montré de la ferveur et nous avons conjuré la colère: ne soyons plus tièdes à l'avenir, afin de ne pas appeler de nouveau sur nous la colère et le châtiment. Car Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. (ezéch. xviii, xxxii) Avez-vous senti la fragilité de la race humaine ? Lorsque le tremblement de terre se faisait, je réfléchissais en moi-même, et je me disais : Où sont les rapines? où sont les tromperies? où sont les pouvoirs tyranniques, les excès d'orgueil ? la puissance des maîtres, les oppressions, les spoliations des pauvres, l'arrogance des riches, l'autorité des magistrats ? Où sont les menaces ? où sont les alarmes ? Un seul instant a tout emporté, tout détruit avec plus de facilité qu'une toile d'araignée; la ville retentissait de gémissements, et tout le monde courait à l'Eglise. Demandez-vous ce que nous serions devenus s'il avait plu à Dieu de tout renverser. Si je parle ainsi, c'est afin que la crainte de ce qui est arrivé demeure vive en vous, et qu'elle soutienne l'esprit de tous. Dieu a ébranlé, mais il n'a pas renversé, et il n'aurait pas ébranlé, s'il avait voulu renverser. Mais comme il ne le voulait pas, le tremblement de terre est venu d'avance comme un héraut notifier à tous la colère divine, afin que la crainte nous rendant meilleurs, nous conjurions le châtiment dans sa réalité. Dieu en agit de même autrefois avec les Barbares : *Encore trois jours, et Ninive sera détruite !* (jon. iii, 4.) Pourquoi, Seigneur, ne renversez-vous pas? Vous menacez de détruire, et pourquoi ne détruisez-vous pas ? — C'est précisément parce que je ne veux pas détruire, que j'en fais la menace. — Mais pourquoi le dites-vous donc ? — C'est afin de n'être pas obligé de faire ce que je dis : que la parole prenne l'avance, et qu'elle empêche l'action : Encore trois jours, et Ninive sera détruite ! Alors c'était un prophète qui parlait; aujourd'hui ce sont nos murs qui élèvent la voix. Je vous le dis et je ne cesserai de le dire aux pauvres aussi bien qu'aux riches : considérez combien est grande la colère de Dieu, et combien tout lui est facile et peu coûteux, et ne soyons plus vicieux. En un instant si court, comme il a mis le trouble dans les pensées et l'esprit de chacun, et ébranlé les cœurs jusque dans leurs fondements !

Saint Jean Chrysostome [†407]

Né vers 350 à Antioche, Jean Chrysostome a pour maître Libanios, rhéteur célèbre, paien convaincu. Après ses études à Antioche suivies de quatre années d evie cénobitique au désert et de deux années de vie solitaire dans une caverne (ses austérités d'alors ruineront sa santé pour le restant de ses jours), il est ordonné prêtre. Il est évêque de Constantinople de 398 à sa mort, et prédicateur assidu dans la grande église dédiée au Christ-Sagesse (Sainte-Sophie). Mais sa liberté de langage l'oppose bientôt à l'empereur et à l'impératrice (il compare Eudoxie à Hérodiade « réclamant encore une fois la tête de Jean »), ce qui le conduira à être deux fois exilé (le second exil se terminera par sa mort : il s'éteint, épuisé, au terme d'un long voyage). La plus grande partie de son œuvre est constituée par ses homélies, notamment des Catéchèses baptismales et des Homélies sur l'incompréhensibilité de Dieu. On raconte que lorsqu'il avait fini son sermon, l'assistance le suppliait de continuer ! … Sa prédication est plus celle d'un moraliste que celle d'un théologien, mais il est cependant considéré comme le « docteur de l'eucharistie », notamment à cause de sa doctrine de l'incorporation au Christ.

Lignerolles, Philippe de ; Meynard, Jean-Pierre, *Histoire de la spiritualité chrétienne,* Les éditions de l'Atelier, Paris, 1996

Et les enfants d'Israël disent: La voie du Seigneur n'est pas juste! Sont-ce Mes voies qui ne sont pas justes, maison d'Israël? et ne sont-ce pas plutôt vos voies qui sont mauvaises ? ¶ C'est pourquoi Je jugerai chacun selon ses voies, maison d'Israël, dit le Seigneur Dieu. Convertissez-vous, et faites pénitence de toutes vos iniquités, et l'iniquité ne causera plus votre ruine. ¶ Rejetez loin de vous toutes les prévarications dont vous vous êtes rendus coupables, et faites-vous un coeur nouveau et un esprit nouveau. Pourquoi donc mourriez-vous, maison d'Israël ? ¶ Car Je ne veux pas la mort de celui qui meurt, dit le Seigneur Dieu; convertissez-vous et vivez.
ÉZÉCHIEL XVIII

La parole du Seigneur fut adressée une seconde fois à Jonas, en ces termes: ¶ Lève-toi, et va à Ninive, la grande ville, et prêches-y la prédication que Je t'ordonne. ¶ Jonas se leva et alla à Ninive, selon la parole du Seigneur; or Ninive était une grande ville, de trois jours de marche. ¶ Et Jonas commença à entrer dans la ville pendant un jour de marche; et il cria, en disant: Encore quarante jours, et Ninive sera détruite. ¶ Les Ninivites crurent à Dieu; ils publièrent un jeûne et se couvrirent de sacs, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.
LE LIVRE DE JONAS III

Fils de l'homme, Je t'ai donné pour sentinelle à la maison d'Israël; tu écoutera la parole de Ma bouche, et tu la leur annonceras de Ma part.
ÉZÉCHIEL III

Réveille Ma mémoire et plaidons ensemble; si tu as quelque chose pour te justifier, expose-le.
ISAÏE XLIII

J'ai vu ses voies, et Je l'ai guéri; Je l'ai ramené et Je l'ai consolé, lui et ceux qui pleuraient avec lui. ¶ J'ai créé la paix, qui est le fruit des lèvres; la paix pour celui qui est loin et pour celui qui est près, dit le Seigneur, et Je l'ai guéri.
ISAÏE LVII

Et si nous réfléchissons à ce jour formidable, dans lequel il ne sera plus question d'un instant, mais de siècles sans fin, de fleuves de feu, de colères menaçantes, de puissances traînant au jugement, d'un tribunal terrible et d'un juge incorruptible, lorsque les actions de chacun se présenteront devant ses yeux, et qu'il n'y aura personne pour lui prêter secours, ni voisin, ni avocat, ni parent, ni frère, ni père, ni mère, ni hôte, ni personne, que ferons-nous alors, dites-le-moi ? J'excite la crainte afin de procurer le salut; j'ai rendu mon enseignement plus incisif que le glaive, afin que ceux de vous qui seraient atteints d'un ulcère s'en débarrassent. Ne vous ai-je pas toujours dit, et maintenant je vous le dis encore, et je ne cesserai de vous le dire, jusques à quand serez-vous donc cloués aux choses de la vie présente ? Je le dis à tous, il est vrai, mais spécialement à ceux qui sont atteints de cette maladie, et qui ne font pas attention à ce que je dis. Ou plutôt mes paroles sont utiles aux uns et aux autres; à celui qui est malade, afin qu'il recouvre la santé ; à celui qui est en bonne santé, pour qu'il ne tombe pas malade. Jusques à quand les biens de ce monde? jusques à quand les richesses ? jusques à quand la magnificence des édifices ? jusques à quand la frénésie pour les voluptés brutales? Voici qu'un tremblement de terre est arrivé : à quoi ont servi les richesses ? Les uns et les autres ont perdu le fruit de leur travail, l'argent a péri avec son possesseur, la maison avec celui qui l'avait fait bâtir; la ville est devenue pour tous un tombeau commun, tombeau bien rapidement construit, non par la main des artistes, mais par une affreuse calamité. Où sont donc les richesses? où est la cupidité? Ne voyez-vous pas que tout cela est plus vil que la toile de l'araignée?

2. On ne prêche pas inutilement, quand même peu de monde profiterait; ce n'est pas le tremblement de terre qu'il faut craindre, mais la cause qui l'a produit.

Mais, me direz-vous, à quoi vous sert-il de parler? j'y gagne quelque chose si l'on m'écoute. Pour moi je remplis mon ministère : le semeur sème. Le semeur s'en alla semer: une partie de la semence tomba le long du chemin, une autre partie sur la pierre, une autre partie entre les épines, et une autre partie dans une bonne terre. (MATTH. XIII, 3) Trois parties furent perdues, et une seule fut préservée ; et cependant le semeur n'abandonna point son champ; mais parce qu'une partie avait été préservée, il ne cessa point de le cultiver.

Et à cette heure aussi il est impossible que la semence répandue sur un auditoire si nombreux, ne me rapporte pas du fruit. Si tous n'écoutent pas, la moitié écoutera; si la moitié n'écoute pas, la troisième partie écoutera ; si elle n'écoute pas, la dixième écoutera ; si la dixième partie n'écoute pas, une personne au moins de cette multitude écoutera : qu'elle écoute donc. Car ce n'est pas une chose de peu d'importance que le salut d'une brebis, puisque le pasteur de l'Evangile (MATTH. XVIII, 12), en abandonna quatre-vingt-dix-neuf pour courir après celle qui s'était égarée. Je ne méprise pas l'homme, et quand même il ne serait qu'un, il est homme, c'est-à-dire la créature favorite de DIEU; et quand même il serait esclave, il ne me paraîtrait pas méprisable, car je ne cherche pas la dignité, mais la vertu : je cherche l'âme sans distinguer celle du maître de celle de l'esclave. Et quand même il ne serait qu'un, il est homme, et pour lui la voûte des cieux fut étendue, le soleil brille, la lune poursuit sa course, l'air fut partout répandu, les sources jaillissent, la plaine des mers a été formée, les prophètes envoyés et la loi donnée; et qu'est-il besoin de tout dire? pour lui le Fils unique de DIEU s'est fait homme. Mon SEIGNEUR a été immolé, et son sang a été versé pour le salut de l'homme, et moi j'irais le mépriser ! mais quel pardon mériterais-je? Ne savez-vous pas que le Seigneur s'entretint avec la Samaritaine, et fit les frais d'une longue conversation? (JEAN, IV, 6 et suiv.) Son titre de Samaritaine ne la fit pas mépriser, mais l'âme qu'elle avait la fit rechercher avec ardeur; et quoiqu'elle fût une prostituée, elle ne fut pas dédaignée ; mais parce qu'elle devait être sauvée et qu'elle montra de la foi, elle devint l'objet de soins empressés. Pour moi je ne cesserais pas de parler quand même personne

ne m'écouterait je suis médecin et j'applique les remèdes; je suis apôtre, et j'ai reçu l'ordre d'instruire. En effet, il est écrit : Je t'ai donné pour sentinelle à la maison d'Israël. (EZÉCH. III, 17.) Je ne convertis personne. Et qu'importe? je gagne néanmoins mon salaire. Du reste je mets ici les choses au pire ; car il est impossible que dans une si grande multitude quelqu'un ne devienne pas meilleur. Mais voici les prétextes, voici les excuses des auditeurs indolents : J'écoute chaque jour, disent-ils, et je ne fais pas. Ecoutez, quand même vous ne feriez pas; car c'est cri écoutant que l'on arrive à faire. Quand même tu ne ferais pas, tu ressens de la honte de tes péchés; quand même tu ne ferais pas, tu changes de sentiment; quand même tu ne ferais pas, tu te condamnes toi-même de ce que tu ne fais pas. Or, cette condamnation de toi-même, d'où vient-elle ? C'est le fruit de mes discours. Quand tu dis : hélas ! j'ai écouté et je ne fais pas, cet hélas est le prélude d'une amélioration. As-tu péché ? pleure, et tes larmes effaceront ton péché; car il est écrit : Avoue toi-même le premier tes fautes, afin d'être justifié. (IS. XLIII, 26) Si tu es dans l'affliction et dans la tristesse, la tristesse renferme quelque chose de salutaire, non en vertu de sa nature, mais par un effet de la bonté du Seigneur. Celui qui a des péchés sur la conscience ne trouve pas un médiocre soulagement dans l'affliction qu'il endure, car il est encore écrit : J'ai vu son affliction et sa tristesse, et je l'ai guéri de ses douleurs. (IS. LVII, 18.) O bienveillance ineffable ! 0 bonté au-dessus de toute expression ! J'ai vu son affliction et je l'ai guéri. Qu'y a-t-il donc de si grand dans son affliction ? Rien, il est vrai, mais j'en ai pris occasion de le guérir de ses douleurs. Voyez-vous comment, en un instant bien court, DIEU a tout réconcilié !

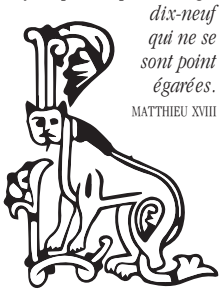
Reportez donc continuellement vos pensées vers cette soirée du tremblement de terre. Tous les autres, il est vrai, redoutaient le tremblement ; pour moi je redoutais la cause du tremblement. Comprenez-vous bien ce que je dis? Les autres craignaient le renversement de la ville et la mort; moi je craignais que le Seigneur ne fût irrité contre nous; car il n'est pas terrible de mourir, mais il est terrible d'irriter le Seigneur. De sorte que je ne redoutais pas le tremblement de terre, mais la cause du tremblement. Or, la cause du tremblement, c'était la colère de Dieu, et la cause de la colère de DIEU, ce sont nos péchés. Ne craignez donc jamais le châtiment, mais le péché, qui est le père du châtiment. La ville est-elle ébranlée? Qu'importe ? Que votre esprit ne soit pas ébranlé? En effet, quand il s'agit de maladies et de blessures, nous ne pleurons pas ceux que l'on traite, mais ceux dont la maladie est incurable. La maladie et la blessure, c'est le péché; l'amputation et le remède, c'est le châtiment.

3. CE NE SONT PAS CEUX qui sont affligés que l'on doit plaindre, mais ceux qui pèchent.

Comprenez-vous ce que je dis? Soyez attentifs, car je veux pour vous instruire employer un langage philosophique. Pourquoi plaignons-nous ceux qui subissent un châtiment et ne plaignons-nous pas ceux qui pèchent ? Cependant le châtiment n'est pas quelque chose d'aussi fâcheux que le péché, car le péché est le principe du châtiment. Si donc vous voyez un homme atteint d'un ulcère, et du corps duquel sortent le pus et les vers, et qui cependant ne donne aucun soin à cette plaie et à cet ulcère; et un autre homme qui se trouve, il est vrai, dans le même état, mais qui est traité par des mains habiles, que l'on cautérise, que l'on ampute et qui prend des remèdes amers, lequel des deux plaindriez-vous, dites-moi ? celui qui est malade et qui ne subit aucun traitement, ou bien celui qui est malade et qui subit un traitement? Il est évident que ce serait celui qui est malade et qui ne subit aucun traitement.

Et Il leur dit beaucoup de choses en paraboles, et ces termes: Voici que le semeur est sorti pour semer. ¶ Et pendant qu'il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin; et les oiseaux du ciel vinrent, et la mangèrent. ¶ Une autre partie tomba dans des endroits pierreux, où elle n'avait pas beaucoup de terre; et elle leva aussitôt, parce que la terre n'avait pas de profondeur; ¶ mais, le soleil s'étant levé, elle fut brûlée, et comme elle n'avait pas de racine, elle sécha. ¶ Une autre partie tomba dans des épines, et les épines grandirent et l'étouffèrent. ¶ Une autre partie tomba dans une bonne terre, et elle donna du fruit, quelques grains rendant cent pour un, d'autres soixante, d'autres trente. ¶ Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.
MATTHIEU XIII

Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits; car Je vous dis que leurs Anges dans le Ciel voient sans cesse la face de Mon Père qui est dans les Cieux. ¶ Car le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu. ¶ Que vous en semble? Si un homme a cent brebis, et qu'une d'elles s'égare, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres sur les montagnes, pour aller chercher celle qui s'est égarée ? ¶ Et s'il arrive qu'il la trouve, en vérité, Je vous le dis, elle lui cause plus de joie que les quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont point égarées.
MATTHIEU XVIII



"J'excite la crainte afin de procurer le salut; j'ai rendu mon enseignement plus incisif que le glaive, afin que ceux de vous qui seraient atteints d'un ulcère s'en débarrassent

HOMÉLIE PRONONCÉE APRÈS LE TREMBLEMENT DE TERRE

Œuvres complètes / Tome III. Traduction sous la direction de M. Jeannin, Arras, 1887

AVERTISSEMENT ET ANALYSE. Nous avons publié une autre homélie sur un tremblement de terre, qui est la sixième sur Lazare, tome II, dans l'avertissement de laquelle nous avons prouvé par plusieurs témoignages, tant de Chrysostome que d'autres autorités, qu'Antioche fut ébranlée par de fréquents tremblements de terre, surtout à l'époque de Chrysostome. — Celui dont il est ici question arriva tandis que Chrysostome était malade au lit; mais, dans son ardent désir d'instruire le peuple, qu'il voyait attristé par l'approche du fléau, il ne sentit plus son mal, et vola vers son troupeau : c'est à quoi il fait allusion dans ces paroles : L'enseignement de la parole divine a changé en bonne santé ma maladie. - Ce discours fut prononcé hors de la ville, dans une des églises que fréquentait la piété du peuple d'Antioche; c'est ce que nous apprennent plusieurs passages du discours, dans lesquels Chrysostome loue le peuple d'avoir entrepris, pour entendre la parole de Dieu, un voyage fatigant et pénible. — Nous voyons également par un passage que Chrysostome avait déjà prononcé un discours la veille à l'occasion de ce tremblement de terre

Amour de Chrysostome pour son troupeau; piété des habitants d'Antioche; fruit à retirer des calamités. — Combien les fidèles sont devenus meilleurs par la pénitence que le tremblement de terre leur a fait faire; la colère de Dieu est maintenant apaisée. Les vices des riches avaient causé le fléau, les prières des pauvres ont sauvé la ville.

Si la maladie m'a empêché de célébrer avec vous cette fête spirituelle, la fatigue du voyage à faire ne vous a pas découragés. Et si cette fatigue ne vous a permis d'arriver ici que tout baignés de, sueur, l'enseignement de la parole divine a, tout à la fois, changé en bonne santé ma maladie, et apporté par le chant des psaumes un soulagement à vos forces épuisées. C'est pourquoi je n'ai point, quoique malade, tenu ma langue silencieuse; et vous, quoique fatigués, vous ne vous êtes pas exemptés de m'entendre; mais en même temps que la parole a retenti, les fatigues ont cessé, en même temps que l'enseignement a commencé, l'épuisement a disparu. La maladie et la fatigue n'affligent que le corps, au lieu que l'enseignement est le noble produit et le remède de l'âme. Or, autant l'âme l'emporte sur le corps, autant les œuvres de la première sont les plus précieuses. C'est pourquoi, malgré la maladie et bien d'autres empêchements, je n'ai point cessé de vous porter dans mon cœur, et je n'aurai pas été privé, même aujourd'hui, de ma part à cette belle fête. Il n'y a encore qu'un instant, j'étais cloué sur mon lit, mais Dieu n'a pas permis que je mourusse entièrement de faim. Car de même que vous avez faim d'écouter, j'ai, moi aussi, faim de parler. C'est ainsi que souvent une mère malade aimerait mieux

sentir ses mamelles tourmentées par son enfant, que de voir son enfant souffrir de la faim, : je consens, moi aussi, que mon corps s'épuise pour vous. Et qui ne donnerait avec joie jusqu'à son sang pour vous, pour vous dont la piété est si ardente, pour vous qui brûlez d'un tel désir d'écouter la parole divine, pour vous enfin qui, en un instant si court, venez de montrer de tels sentiments de pénitence ? Vous ne connaissez ni jour ni nuit : vous faites de l'un et de l'autre le jour, sans même changer d'air, mais vous éclairant la nuit pour en passer toute la durée à veiller; les nuits sont pour vous sans sommeil; la tyrannie du sommeil, vous en avez secoué le joug, car votre amour pour Jésus-Christ a vaincu en vous l'imperfection de la nature. Vous avez affranchi vos corps de la condition humaine en imitant les puissances célestes : vous les imitez à tous les yeux par vos veilles, par votre jeûne prolongé, par un si pénible voyage qui est une fatigue quant à la nature et un repos quant à l'intention. Voilà quel est le fruit de vos craintes, voilà le profit que vous tirez de ce tremblement de terre, profit qu'on ne dépense jamais, profit qui met les pauvres plus à l'aise et qui enrichit encore les riches : il ne connaît ni riches, ni pauvres. Le tremblement de terre arrive, et voilà qu'il enlève l'inégalité des conditions humaines. Où sont maintenant les riches vêtus de soie ? Où est leur or ? Tout cela a disparu, plus facilement détruit qu'une toile d'araignée; tout cela s'est trouvé plus fugace que les fleurs printanières. Mais puisque je vois votre esprit bien préparé, je veux vous servir une table plus somptueuse. Je vois que votre corps est fatigué, mais que votre âme est vive de jeunesse. Les sources de vos sueurs sont en grand nombre, mais elles servent à laver votre conscience. Et si des athlètes vont jusqu'à se couvrir de sang pour des feuilles de laurier qu'on donne aujourd'hui et qui demain seront flétries, combien plus vous autres, qui êtes entrés dans la carrière des bonnes œuvres, devez-vous ne céder à aucune des fatigues que vous avez à subir pour la vertu et ne point vous laisser amollir. Votre auditoire est ma couronne, et un seul qui m'écoute parmi vous vaut pour moi la ville entière. Il en est qui ont couronné leurs coupes, d'antres qui ont réuni des convives à des festins de Satan, d'autres qui ont préparé une table somptueuse ; mais vous, vous avez accompli une longue veille, vous avez purifié la ville entière par la sainte trace de vos pieds en traversant la place publique, et vous avez sanctifié l'air. Oui, l'air aussi est sanctifié par le chant des psaumes, comme vous avez entendu aujourd'hui que Dieu le dit à Moïse : *Car le lieu où tu es est une terre sainte*. (exod. iii, 5) Vous avez sanctifié le sol, la place publique, vous avez fait pour nous de la ville une église, Et comme un torrent qui passe et qui, emporté par l'abondance de Son courant, renverse toutes choses, ainsi ce torrent spirituel, ce fleuve de Dieu, qui réjouit la cité de Dieu (psaumes xlv, 5, et lxiv,10), s'est grossi jusqu'à ses bords et a purifié le bourbier de l'impiété. Il n'y a plus d'impudique, ou si quelqu'un l'est encore, il est en voie de se transformer. L'homme entend les accents divins, et son esprit est ramené à la mesure, les chants sacrés pénètrent en lui, et son impiété disparaît, ses passions d'avarice prennent la fuite. Si elles ne fuient pas, du moins elles imitent les bêtes sauvages qui se réfugient l'hiver dans des tanières. Ainsi se cache l'esprit déréglé semblables aux serpents qui; lorsque le froid vient engourdir leur corps, s'enfoncent dans la terre, ainsi ces passions viles et ignobles s'engloutissent comme dans un abîme. C'est qu'en effet, ceux-là même qui les traînent avec eux en rougissent, car ils les traînent encore avec eux, mais elles sont mortifiées. Vos chants sacrés deviennent pour eux la saison d'hiver.

« Mais vous, vous avez accompli une longue veille, vous avez purifié la ville entière par la sainte trace de vos pieds en traversant la place publique, et vous avez sanctifié l'air. Oui, l'air aussi est sanctifié par le chant des psaumes, comme vous avez entendu aujourd'hui que Dieu le dit à Moïse

Mais le Seigneur, le voyant venir pour considérer ce phénomène, l'appela du milieu du buisson, et lui dit: Moïse, Moïse! Il Lui répondit: Me voici. ¶ Et Dieu dit: N'approchez pas d'ici; ôtez vos souliers de vos pieds, parce que le lieu où vous êtes est une terre sainte. ¶ Il dit encore: Je suis le Dieu de votre père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, Moïse se cacha le visage, parce qu'il n'osait regarder Dieu.
EXODE III

C'est pourquoi nous ne craindrons point quand la terre sera ébranlée, et que les montagnes seront transportées au coeur de la mer. ¶ Ses eaux ont fait un grand bruit, et ont été agitées; les montagnes ont été ébranlées par Sa puissance. ¶ Un fleuve réjouit la cité de Dieu par ses flots abondants; le Très-Haut a sanctifié Son tabernacle. ¶ Dieu est au milieu d'elle, elle ne sera pas ébranlée; Dieu la protégera le matin dès l'aurore.
PSAUME XLV

Vous avez visité la terre, et Vous l'avez enivrée de Vos pluies; Vous l'avez comblée de richesses. Le fleuve de Dieu a été rempli d'eaux; Vous avez préparé la nourriture de Votre peuple; car c'est ainsi que Vous préparez la terre. ¶ Enivrez d'eau ses ruisseaux, multipliez ses germes; sous ses ondées elle se réjouira, donnant ses fruits. ¶ Vous bénirez la couronne de l'année de Votre bonté, et Vos champs seront remplis d'abondantes récoltes. ¶ Les gracieux pâturages du désert seront engraissés, et les collines seront ceintes d'allégresse. ¶ Les béliers des brebis se revêtiront, et les vallées seront pleines de blé; tout chantera et fera entendre des hymnes.
PSAUME LXIV

Le Seigneur fait miséricorde, et Il rend justice à tous ceux qui souffrent la violence. ¶ Il a fait connaître Ses voies à Moïse, et Ses volontés aux enfants d'Israël. ¶ Le Seigneur est compatissant et miséricordieux, patient et très miséricordieux. ¶ Il ne S'irritera pas perpétuellement, et ne menacera pas sans fin. ¶ Il ne nous a pas traités selon nos péchés, et Il ne nous a pas punis selon nos iniquités. ¶ Car autant le Ciel est élevé au-dessus de la terre, autant Il a affermi Sa miséricorde sur ceux qui Le craignent. ¶ Autant l'orient est éloigné du couchant, autant Il a éloigné de nous nos iniquités. ¶ Comme un père a compassion de ses enfants, ainsi le Seigneur a compassion de ceux qui Le craignent.
PSAUME CII

Et après qu'on leur eut donné des coups nombreux, ils les mirent en prison, en ordonnant au geôlier de les garder avec soin. ¶ Lorsqu'il eut reçu cet ordre, il les mit dans une prison intérieure, et serra leurs pieds dans des ceps. ¶ Au milieu de la nuit, Paul et Silas priaient et louaient Dieu, et ceux qui étaient dans la prison les écoutaient. ¶ Tout à coup il se fit un grand tremblement de terre, de sorte que les fondements de la prison furent ébranlés; et aussitôt toutes les portes s'ouvrirent, et les liens de tous les prisonniers furent rompus.
ACTES DES APÔTRES XVI

La sainte mélodie entre dans l'oreille de l'avare, et si elle ne chasse point hors de lui la passion, du moins elle la mortifie; elle entre dans l'oreille de l'impudique et de l'orgueilleux, et si elle ne tue pas l'impudicité et l'orgueil, du moins elle les enfouit. Or c'est déjà un grand point que le vice n'ait pas sa franchise. Je vous disais hier aussi qu'il y avait un grand fruit à retirer des tremblements de terre. Vous avez vu la miséricorde du Seigneur ébranlant la ville et affermissant votre âme, secouant les fondements de vos maisons et consolidant vos pensées, rendant la cité chancelante et fortifiant vos cœurs. Réfléchissez à cette miséricorde : il vous a secoués un instant et il vous a affermis pour jamais; le tremblement de terre a duré deux jours, puisse votre piété ne jamais cesser ! vous avez été affligés pendant peu de temps, mais c'est pour toujours que vous avez été enracinés. Car je sais bien que votre piété a pris racine dans la crainte de DIEU, et quoique le calme soit revenu, le fruit reste. Il n'y a plus ni ronces qui étouffent le bon grain, ni pluie torrentielle qui l'inonde ; la crainte a merveilleusement travaillé le sol de votre âme, et elle a secondé mes paroles. Je me tais, et les fondements de vos maisons élèvent la voix; je garde le silence, et ces secousses vous crient d'une manière plus éclatante que le son de la trompette : Le Seigneur est miséricordieux et compatissant, il est plein de longanimité et de pitié. (PSAUME CII, 8-9) Si je suis venu, continue-t-il, ce n'est pas pour vous écraser, mais pour vous donner de l'énergie. Oui, ce tremblement de terre emprunte une voix pour vous dire : je vous ai épouvantés, non pour vous affliger, mais afin de vous rendre plus diligents. Faites une grande attention à ce que je vais vous dire : comme la parole n'avait plus assez de force, le châtiment a élevé la voix; l'enseignement se fatiguait à la tâche, la crainte est arrivée à son aide. Je suis venu vous entretenir un moment et je fais ce qui dépend de moi : après vous avoir vigoureusement étreints je vous remettrai à la parole, afin que la parole ne s'épuise pas en pure perte. Comme je trouve des pierres et des ronces, je commence par en purger le terrain, afin que la parole jette ensuite la semence à pleines mains.

Quel dommage avez-vous éprouvé de cette affliction momentanée? D'hommes que vous étiez, vous êtes devenus des anges; vous avez passé au ciel, sinon quant au séjour, du moins quant à l'état de vos âmes. Et ceci n'est pas une flatterie : les faits m'en sont témoins. Qu'avez-vous négligé en effet sous le rapport de la pénitence? Vous avez banni l'envie, expulsé les passions viles, implanté en vous, la vertu; vous avez persévéré la nuit tout entière dans de saintes veilles, et dans les sentiments d'une grande charité ainsi que d'un zèle ardent. Nul ne songe plus à ses affaires d'argent, nul ne tient plus le langage de l'avarice; non-seulement vos mains sont pures de péchés, mais encore votre langue est affranchie de la licence et de l'injure; nul n'outrage plus son prochain, nul ne va prendre place à des banquets de Satan; les maisons sont pures, la place publique est lavée de toute souillure; le soir nous gagne, et nulle part des chœurs de jeunes gens ne font entendre de chants théâtraux. Il y a, il est vrai, des chœurs, mais dont les chants ne sont pas ceux de l'impureté: ce sont de vertueux cantiques; on peut entendre, sur la place publique, les hymnes retentir; les fidèles qui sont restés chez eux chantent, les uns des psaumes, les autres des hymnes; la nuit arrive, et tout le monde se réunit à l'église, ce port qui n'est point battu des flots, cet océan qui ne connaît point de tempêtes. Je croyais, moi, qu'après un ou deux jours, la veille aurait brisé vos corps, et voici que plus elle se prolonge, plus aussi votre ferveur augmente. Ceux qui vous chantaient des psaumes se sont fatigués, et vous, vous êtes toujours dispos; ils ont manqué de force, et vous, vous avez acquis une énergie nouvelle. Où sont les riches? dites-moi : qu'ils apprennent des pauvres la divine sagesse ! Les riches dorment, mais les pauvres, sur la terre nue, ne dorment point: ils fléchissent les genoux, comme Paul et Silas. (ACT. DES AP. XVI) Eux aussi chantaient des psaumes, et ils ébranlèrent la prison: vous, vous chantez des psaumes comme eux, et vous avez raffermi la ville ébranlée. Les résultats sont opposés, mais ils tournent l'in et l'autre à la gloire de DIEU. Les apôtres firent trembler la prison afin d'ébranler l'âme des infidèles, de délivrer le geôlier, et de proclamer la

parole de Dieu; vous, vous avez raffermi la ville, afin d'apaiser la colère de Dieu; les deux buts ont été atteints d'une manière différente. Toutefois, je me réjouis, non pas de ce que la ville s'est, raffermie, ruais de ce qu'elle le doit à vos prières, et de ce que vos chants sacrés en sont devenus les fondements. La colère venait d'en-haut : votre voix est venue d'en bas; et le torrent de colère qui tombait du ciel a été arrêté par cette voix qui s'élevait de la terre. Les cieux s'étaient ouverts, notre sentence en était descendue: le glaive était aiguisé: la ville allait joncher le sol; la colère semblait impossible à conjurer. Nous n'eûmes besoin d'autre chose que de la pénitence, des larmes et des gémissements, et tout s'apaisa: Dieu avait prononcé, mais nous avons calmé sa colère. Ce n'est donc pas à tort qu'on vous appellerait les protecteurs et les sauveurs de cette ville. Où sont-ils, les magistrats ? où sont-ils, ces grands protecteurs officiels ? C'est véritablement vous qui êtes les tours, les murailles, la sûreté de la ville. Car pour eux, par leur iniquité, ils ont miné la ville, et vous, par, votre vertu, vous l'avez consolidée. Si vous demandez à quelqu'un d'où vient que la ville a été ainsi ébranlée, quand même on ne vous répondrait pas, il reste bien avéré que cela vient des péchés, de l'avarice, des injustices, des prévarications, de l'orgueil, de la sensualité, du mensonge. Et de la part de qui ? de la part des riches. Et si ensuite on vient demander ce qui fait que la ville s'est raffermie, il est bien avéré que c'est le chant des psaumes, que ce sont les prières, que ce sont les veillés. Et de qui ? des pauvres. Ce qui a ébranlé la ville est le fait des premiers; ce qui l'a raffermie est votre fait: de sorte que c'est vous qui en êtes devenus les protecteurs et les sauveurs.

Mais terminons ici notre discours pour continuer nos veilles et le chant de nos psaumes, en renvoyant la gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

Or Jésus, voyant les foules, monta sur une montagne, et, lorsqu'Il Se fut assis, Ses disciples s'approchèrent de Lui. ¶ Et, ouvrant Sa bouche, Il les enseignait, en disant: ¶ Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des Cieux est à eux. ¶ Bienheureux ceux qui sont doux, car ils possèderont la terre. ¶ Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. ¶ Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. ¶ Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. ¶ Bienheureux ceux qui ont le coeur pur, car ils verront Dieu. ¶ Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu. ¶ Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des Cieux est à eux. ¶ Bienheureux serez-vous lorsqu'on vous maudira, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de Moi. ¶ Réjouissez-vous alors, et tressaillez de joie, parce que votre récompense sera grande dans les Cieux; car c'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui ont été avant vous.

MATTHIEU V

Mon fils lorsque tu entreras au service de Dieu, demeure ferme dans la justice et dans la crainte, et prépare ton âme à la tentation. ¶ Humilie ton coeur et attends patiemment; prête l'oreille, et reçois les paroles de la sagesse, et ne te hâte point au temps de l'épreuve. ¶ Souffre les retards de Dieu; demeure uni à Dieu, et attends patiemment, afin que ta vie s'accroisse en vue de la fin. ¶ Accepte tout ce qui te sera imposé, demeure en paix dans la douleur, et dans ton humiliation conserve la patience; ¶ car l'or et l'argent s'éprouvent au feu, et les hommes aimés de Dieu s'éprouvent au creuset de l'humiliation. ¶ Aie confiance en Dieu, et Il te rétablira; rends ta voie droite, et espère en Lui; conserve Sa crainte et vieillis avec elle.

ECCLÉSIASTIQUE II

*Le chrétien dont nous parlons est-il donc en butte à l'outrage et aux mauvais traitements ? que lui importe ? le Christ lui a appris à se réjouir au milieu des injures. « **Réjouissez-vous, disait-il, et tressaillez de joie, lorsqu'on tiendra contre vous, à cause de moi, toute sorte de propos méchants et mensongers : votre récompense sera grande dans les cieux.** » [Mt V, 11-12] Ce même chrétien est atteint par la maladie ? mais ne connaît-il pas ce conseil et cette parole de l'Ecriture : dans la maladie et dans la pauvreté, conservez toujours votre confiance en Dieu; car, « **de même que l'or est purifié par le feu, les hommes de bien sont purifiés au creuset de la tribulation.** » [Si II, 4-5] Puis donc que la mort, les pertes de la fortune, les maladies corporelles, les injures, les mauvais traitements, et autres choses semblables, loin de réussir à le rendre malheureux, augmentent au contraire son bonheur, quelle raison aura-t-il jamais de s'abandonner à la tristesse ?*

Dix-huitième homélie au peuple d'Antioche

Œuvres complètes de S. Jean Chrysostome, Traduction nouvelle par M. l'Abbé J. Bareille, Tome deuxième, p. 158, Librairie de Louis Vivès, Éditeur, Paris, 1866

Les maladies procurent la rémission des pêchés …

Mais si les afflictions, les maladies, la mauvaise santé, les maux que notre corps peut éprouver, toutes choses que nous ne supportons que malgré nous et que nous sommes loin de nous procurer, nous sont comptées pour la rémission de nos fautes, à combien plus forte raison les bonnes œuvres auxquelles nous nous portons de nous-mêmes et avec zèle !

Homélie sur la parabole du débiteur des dix mille talents

Saint Jean Chrysostome, ***Œuvres complètes*** traduites pour la première fois en français sous la direction de M. Jeannin, Tome quatrième, p. 7, Sueur–Charruey, Imprimeur-Libraire-Editeur, Arras, 1887

Pourquoi nous sommes sujets aux maladies ? …

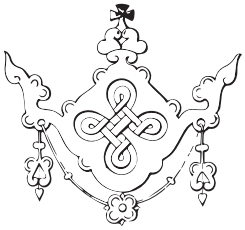
En effet, ce n'est point en vain, ni sans motifs, c'est justement et pour notre bien que nous sommes en butte à la vieillesse et aux maladies : justement parce que nous sommes tombés dans le péché; pour notre bien, parce que l'orgueil, engendré en nous par le relâchement, trouve un remède dans cette faiblesse et dans ces afflictions. Ce n'est donc point pour nous abaisser que Dieu a permis cela. Car s'il eût voulu nous ravaler, il n'aurait point souffert que notre âme fût immortelle. Ce n'est point non plus par impuissance qu'il a fait notre corps tel qu'il est. Car, s'il était impuissant, il n'aurait pas su faire subsister si longtemps le ciel, les astres et la figure de la terre. Mais il a voulu nous rendre meilleurs, plus sages, plus soumis à sa volonté, ce qui est le fondement de tout salut. Voilà pourquoi, il a exempté jusqu'ici le ciel de la vieillesse et des autres infirmités de ce genre; en effet ce qui ne possède ni âme, ni volonté, est incapable de faillir comme de s'amender : le ciel n'avait donc pas besoin d'être ainsi remis dans la bonne voie. Mais nous, qui avons le privilège de l'âme et de la raison, nous avions besoin de la sagesse, de l'humilité que nous inspirent ces afflictions, à telles enseignes qu'à l'origine, le premier homme, se laissa tout d'abord emporter à l'orgueil. D'ailleurs, si le ciel, aussi bien que nos corps, avait besoin d'entretien et était sujet à vieillir, chacun aurait pu accuser d'une profonde impuissance le Créateur, incapable de faire subsister un corps durant de longues révolutions d'années : mais on ne peut plus alléguer cette raison, en présence d'ouvrages qui existent depuis si longtemps.

Première homélie sur Anne

Saint Jean Chrysostome, ***Œuvres complètes*** traduites pour la première fois en français sous la direction de M. Jeannin, Tome cinquième, p. 489, Sueur–Charruey, Imprimeur-Libraire-Editeur, Arras, 1887

Étant sorti de la synagogue, Jésus entra dans la maison de Simon. Or la belle-mère de Simon était retenue par une forte fièvre; et ils Le prièrent pour elle. ¶ Alors, debout auprès d'elle, Il commanda à la fièvre, et la fièvre la quitta. Et se levant aussitôt, elle les servait. ¶ Lorsque le soleil fut couché, tous ceux qui avaient des malades atteints de diverses maladies les Lui amenaient. Et Lui, imposant les mains sur chacun d'eux, les guérissait. ¶ Et les démons sortaient d'un grand nombre, criant et disant: Vous êtes le Fils de Dieu. Mais Il les menaçait, et Il ne leur permettait pas de dire qu'ils savaient qu'Il était le Christ.

LUC 4,38-41.



Et comme Il était dans une des villes, voici qu'un homme couvert de lèpre, voyant Jésus, se prosterna la face contre terre, et Le pria, en disant: Seigneur, si Vous voulez, Vous pouvez me guérir. ¶ Jésus, étendant la main, le toucha et dit: Je le veux, sois guéri. Et, au même instant, la lèpre le quitta. ¶ Et Il lui ordonna de n'en parler à personne: Mais, dit-Il, va, montre-toi au prêtre, et offre pour ta guérison ce que Moïse a prescrit, afin que cela leur serve de témoignage. ¶ Cependant, Sa renommée se répandait de plus en plus, et des foules nombreuses venaient pour L'entendre, et pour être guéries de leurs maladies. ¶ Mais Lui, Il Se retirait dans le désert et priait. ¶ Il arriva qu'un jour Il était assis et enseignait. Et des pharisiens et des docteurs de la loi, qui étaient venus de tous les villages de la Galilée, et de la Judée, et de Jérusalem, étaient assis auprès de Lui; et la puissance du Seigneur agissait pour opérer des guérisons. ¶ Et voici que des gens, portant sur un lit un homme qui était paralytique, cherchaient à le faire entrer et à le déposer devant Jésus. ¶ Mais, ne trouvant point par où le faire entrer, à cause de la foule, ils montèrent sur le toit, et, par les tuiles, ils le descendirent avec le lit au milieu de l'assemblée, devant Jésus. ¶ Dès qu'Il vit leur foi, Il dit: Homme, tes péchés te sont remis. ¶ Alors, les scribes et les pharisiens se mirent à penser et à dire en eux-mêmes: Quel est Celui-ci, qui profère des blasphèmes? Qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul? ¶ Mais Jésus, connaissant leurs pensées, prit la parole et leur dit: Que pensez-vous dans vos cœurs? ¶ Lequel est le plus facile, de dire: Tes péchés te sont remis; ou de dire: Lève-toi et marche? ¶ Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés: Je te l'ordonne, dit-Il au paralytique; lève-toi, prends ton lit et va dans ta maison. ¶ Et aussitôt, se levant devant eux, il prit le lit sur lequel il était couché, et s'en alla dans sa maison, glorifiant Dieu. ¶ Et la stupeur les saisit tous, et ils glorifiaient Dieu. Et ils furent remplis de crainte, et ils disaient: Nous avons vu aujourd'hui des choses prodigieuses.

LUC 5,12-26.

Il arriva, un autre jour de sabbat, qu'Il entra dans la synagogue et qu'Il enseignait; et il y avait là un homme dont la main droite était desséchée. ¶ Or les scribes et les pharisiens L'observaient, pour voir s'Il ferait une guérison le jour du sabbat, afin de trouver de quoi L'accuser. ¶ Mais Lui, Il connaissait leurs pensées, et Il dit à l'homme qui avait la main desséchée: Lève-toi, et tiens-toi là au milieu. Et se levant, il se tint debout. ¶ Alors Jésus leur dit: Je vous demande s'il est permis, les jours de sabbat, de faire du bien ou de faire du mal, de sauver la vie ou de l'ôter ? ¶ Et ayant promené Ses regards sur eux tous, Il dit à l'homme: Étends ta main. Il l'étendit, et sa main fut guérie. ¶ Mais eux, remplis de démence, s'entretenaient ensemble de ce qu'ils feraient à Jésus.

LUC 6,6-11.

On entend dire partout qu'il y a de l'impudicité parmi vous, et une impudicité telle qu'il n'en existe pas même chez les païens, au point que l'un d'entre vous a la femme de son père. ¶ Et vous êtes enflés d'orgueil, et vous n'avez pas été plutôt dans le deuil, afin que celui qui a commis cette action fût ôté du milieu de vous ! ¶ Pour moi, absent de corps, mais présent d'esprit, j'ai déjà jugé comme si j'étais présent celui qui a fait un tel acte. ¶ Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, vous et mon esprit étant assemblés, par la puissance de notre Seigneur Jésus, ¶ qu'un tel homme soit livré à Satan, pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé au jour de notre Seigneur Jésus-Christ. ¶ C'est bien à tort que vous vous glorifiez.

I CORINTHIENS V

*Le péché est un grand mal, oui, un grand mal, et la perte de l'âme; mais, de plus, il peut arriver que ce mal déborde jusque sur le corps. Comme, pour l'ordinaire, quand l'âme est malade, nous ne sentons aucune douleur, et, au contraire, si le corps est un peu incommodé, nous apportons tous nos soins pour le délivrer de son incommodité, Dieu pour cela même châtie le corps à cause des péchés de l'âme, afin de rendre la santé à la plus noble portion de l'homme par le châtiment de la moins noble. C'est ainsi que saint Paul corrigea l'incestueux de Corinthe [1 Co V], il mortifia sa chair pour guérir son âme; l'incision qu'il fit à son corps le guérit de son vice. En quoi il imita l'habile médecin qui, voyant que l'hydropisie ou le mal de rate ne cède point aux remèdes intérieurs, applique au dehors et le fer et le feu. C'est ainsi qu'en usa Jésus-Christ à l'égard du paralytique, il le déclare lui-même, écoutez ce qu'il dit: « **Vous voyez que vous avez été guéri, ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire.** » Que nous apprend-il donc par là ? Premièrement, que c'est du péché qu'était venue sa maladie; secondement, qu'il faut véritablement croire qu'il y a un enfer; troisièmement, que le supplice de l'enfer est éternel.*

COMMENTAIRE SUR SAINT JEAN, HOMÉLIE XXXVIII

Saint Jean Chrysostome, ***Œuvres complètes*** traduites pour la première fois en français sous la direction de M. Jeannin, Tome huitième, p. 277, Sueur–Charruey, Imprimeur-Libraire-Editeur, Arras, 1887

Or il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. ¶ Jésus, l'ayant vu couché et sachant qu'il était malade depuis longtemps déjà, lui dit: Veux-tu être guéri ? ¶ Le malade Lui répondit: Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine lorsque l'eau a été agitée; et pendant que j'y vais, un autre descend avant moi. ¶ Jésus lui dit: Lève-toi, prends ton grabat, et marche. ¶ Et aussitôt cet homme fut guéri, et il prit son grabat, et marcha. Or ce jour-là était un jour de sabbat. ¶ Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri: C'est le sabbat; il ne t'est pas permis d'emporter ton grabat. ¶ Il leur répondit: Celui-là même qui m'a guéri m'a dit: Prends ton grabat, et marche. ¶ Ils lui demandèrent: Quel est cet homme qui t'a dit: Prends ton grabat, et marche ? ¶ Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui c'était; car Jésus S'était retiré de la foule rassemblée en ce lieu. ¶ Plus tard, Jésus le trouva dans le temple, et lui dit: Voici que tu as été guéri; ne pèche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire.

JEAN V

Comme Jésus sortait de là, deux aveugles Le suivirent, criant et disant: Ayez pitié de nous, Fils de David. ¶ Et lorsqu'Il fut venu dans la maison, les aveugles s'approchèrent de Lui. Et Jésus leur dit: Croyez-vous que Je puisse vous faire cela? Ils Lui dirent: Oui, Seigneur. ¶ Alors Il toucha leurs yeux, en disant: Qu'il vous soit fait selon votre foi. ¶ Et leurs yeux s'ouvrirent. Et Jésus les menaça, en disant: Prenez garde que personne ne le sache. ¶ Mais eux, s'en allant, répandirent Sa renommée dans tout ce pays-là.
Matthieu 9,27-31.

Étant parti de là, Jésus vint près de la mer de Galilée; et montant sur une montagne, Il S'y assit. ¶ Alors des foules nombreuses s'approchèrent de Lui, ayant avec elles des muets, des aveugles, des boiteux, des estropiés et beaucoup d'autres malades; et elles les jetèrent à Ses pieds, et Il les guérit: ¶ de sorte que les foules étaient dans l'admiration, voyant les muets parler, les boiteux marcher, les aveugles voir; et elles glorifiaient le Dieu d'Israël.
Matthieu 15,29-31.

Ils vinrent à Bethsaïda, et on Lui amena un aveugle, et on Le priait de le toucher. ¶ Ayant pris la main de l'aveugle, Il le conduisit hors du bourg; puis Il lui mit de la salive sur les yeux, et, lui ayant imposé les mains, Il lui demanda ce qu'il voyait. ¶ Celui-ci, regardant, répondit: Je vois les hommes marcher, semblables à des arbres. ¶ Jésus lui mit de nouveau les mains sur les yeux; et il commença à voir, et il fut si bien guéri qu'il voyait toutes choses distinctement. ¶ Alors Il le renvoya dans sa maison, en disant: Va dans ta maison; et si tu entres dans le bourg, ne dis rien à personne.
Marc 8,22-26.

Et l'un deux frappa le serviteur du grand prêtre, et lui coupa l'oreille droite. ¶ Mais Jésus, prenant la parole, dit: Restez-en là. Et ayant touché l'oreille de cet homme, Il le guérit.
Luc 22,50-51.

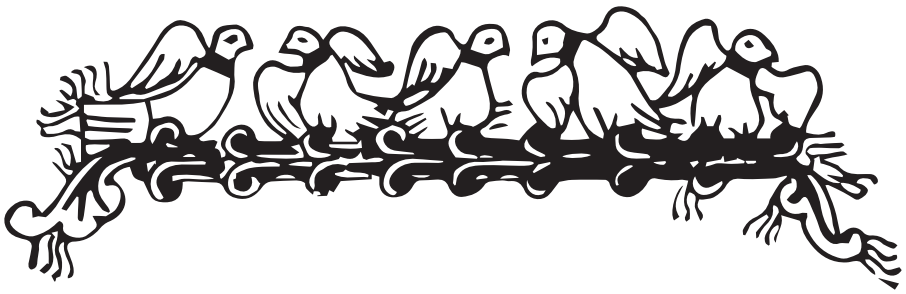
Lorsqu'Il eut achevé de faire entendre au peuple toutes ces paroles, Il entra dans Capharnaüm. ¶ Or un centurion avait un serviteur malade et sur le point de mourir, qui lui était très cher. ¶ Et ayant entendu parler de Jésus, il Lui envoya quelques anciens des Juifs, Le priant de venir et de guérir son serviteur. ¶ Ceux-ci, étant venus auprès de Jésus, Le priaient avec instance, en Lui disant: Il mérite que Vous lui accordiez cela; ¶ car il aime notre nation, et il nous a lui-même bâti une synagogue. ¶ Et Jésus allait avec eux. Et comme Il n'était plus guère éloigné de la maison, le centurion Lui envoya de ses amis, pour Lui dire: Seigneur, ne prenez pas tant de peine, car je ne suis pas digne que Vous entriez sous mon toit. ¶ C'est pour cela que je ne me suis pas cru digne de venir moi-même auprès de Vous; mais dites un mot, et mon serviteur sera guéri. ¶ Car moi, qui suis un homme soumis à des chefs, j'ai sous moi des soldats; et je dis à l'un: Va, et il va; et à l'autre: Viens, et il vient; et à mon serviteur: Fais ceci, et il le fait. ¶ Ayant entendu ces paroles, Jésus fut dans l'admiration; et Se tournant vers les foules qui Le suivaient, Il dit: En vérité, Je vous le dis, même en Israël Je n'ai pas trouvé une aussi grande foi. ¶ De retour à la maison, ceux que le centurion avait envoyés trouvèrent guéri le serviteur qui avait été malade.
LUC 7,1-10.

Et une femme qui souffrait d'une perte de sang depuis douze ans, et qui avait dépensé tout son bien en médecins, sans qu'aucun eût pu la guérir, ¶ s'approcha par derrière, et toucha la frange de Son vêtement; et aussitôt sa perte de sang s'arrêta. ¶ Et Jésus dit: Qui est-ce qui M'a touché? Mais comme tous s'en défendaient, Pierre et ceux qui étaient avec Lui répondirent: Maître, les foules Vous pressent et Vous accablent, et Vous dites: Qui M'a touché? ¶ Et Jésus dit: Quelqu'un M'a touché, car J'ai connu qu'une vertu était sortie de Moi. ¶ Alors la femme, voyant qu'elle n'avait pu rester cachée, vint toute tremblante, et se jeta à Ses pieds; et elle déclara devant tout le peuple pour quel motif elle L'avait touché, et comment elle avait été guérie à l'instant. ¶ Et Jésus lui dit: Ma fille, ta foi t'a sauvée; va en paix.
Lc 8,43-48.

Et il arriva que Jésus entra, un jour de sabbat, dans la maison d'un des principaux pharisiens, pour y manger du pain; et ceux-ci L'observaient. ¶ Et voici qu'un homme hydropique était devant Lui. ¶ Et Jésus, prenant la parole, dit aux docteurs de la loi et aux pharisiens: Est-il permis de guérir le jour du sabbat ? ¶ Mais ils gardèrent le silence. Alors Lui, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya. ¶ Puis, S'adressant à eux, Il dit: Qui de vous, si son âne ou son bœuf tombe dans un puits, ne l'en retirera pas aussitôt, le jour du sabbat ? ¶ Et ils ne pouvaient rien répondre à cela.
Luc 14,1-6.

Et il arriva, tandis qu'Il allait à Jérusalem, qu'Il passa par les confins de la Samarie et de la Galilée. ¶ Et comme Il entrait dans un village, dix lépreux vinrent au-devant de Lui; et, se tenant éloignés, ¶ ils élevèrent la voix, en disant: Jésus, Maître, ayez pitié de nous. ¶ Lorsqu'Il les eut vus, Il dit: Allez, montrez-vous aux prêtres. Et comme ils y allaient, ils furent guéris. ¶ Or l'un d'eux, voyant qu'il était guéri, revint, glorifiant Dieu à haute voix. ¶ Et il se jeta le visage contre terre aux pieds de Jésus, Lui rendant grâces, et celui-là était Samaritain. ¶ Alors Jésus, prenant la parole, dit: Est-ce que les dix n'ont pas été guéris? Où sont donc les neuf autres? ¶ Il ne s'en est pas trouvé qui soit revenu, et qui ait rendu gloire à Dieu si non cet étranger. ¶ Et Il lui dit: Lève-toi, va; ta foi t'a sauvé.
Luc 17,11-19.

Or il arriva, comme Il approchait de Jéricho, qu'un aveugle était assis au bord du chemin, demandant l'aumône. ¶ Et entendant la foule passer, il demanda ce que c'était. ¶ On lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. ¶ Et il cria, en disant: Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi. ¶ Et ceux qui marchaient en avant le reprenaient rudement pour qu'il se tût; mais il criait encore plus: Fils de David, ayez pitié de moi. ¶ Alors Jésus, S'arrêtant, ordonna qu'on le Lui amenât. Et lorsqu'il se fut approché, Il l'interrogea, ¶ en disant: Que veux-tu que Je te fasse? Il répondit: Seigneur, que je voie. ¶ Et Jésus lui dit: Vois; ta foi t'a sauvé. ¶ Et aussitôt il vit, et il Le suivait, en glorifiant Dieu. Et tout le peuple, ayant vu cela, rendit gloire à Dieu.
Luc 18,35-43.



Il dit encore:

« *L'homme qui a goûté la douceur de ne rien*
posséder est accablé même par le vêtement
qu'il porte et par sa cruche d'eau.
Car son esprit est désormais
occupé ailleurs »

Les sentences des Pères du désert.Nouveau recueil
Éditions de Solesmes, 1977